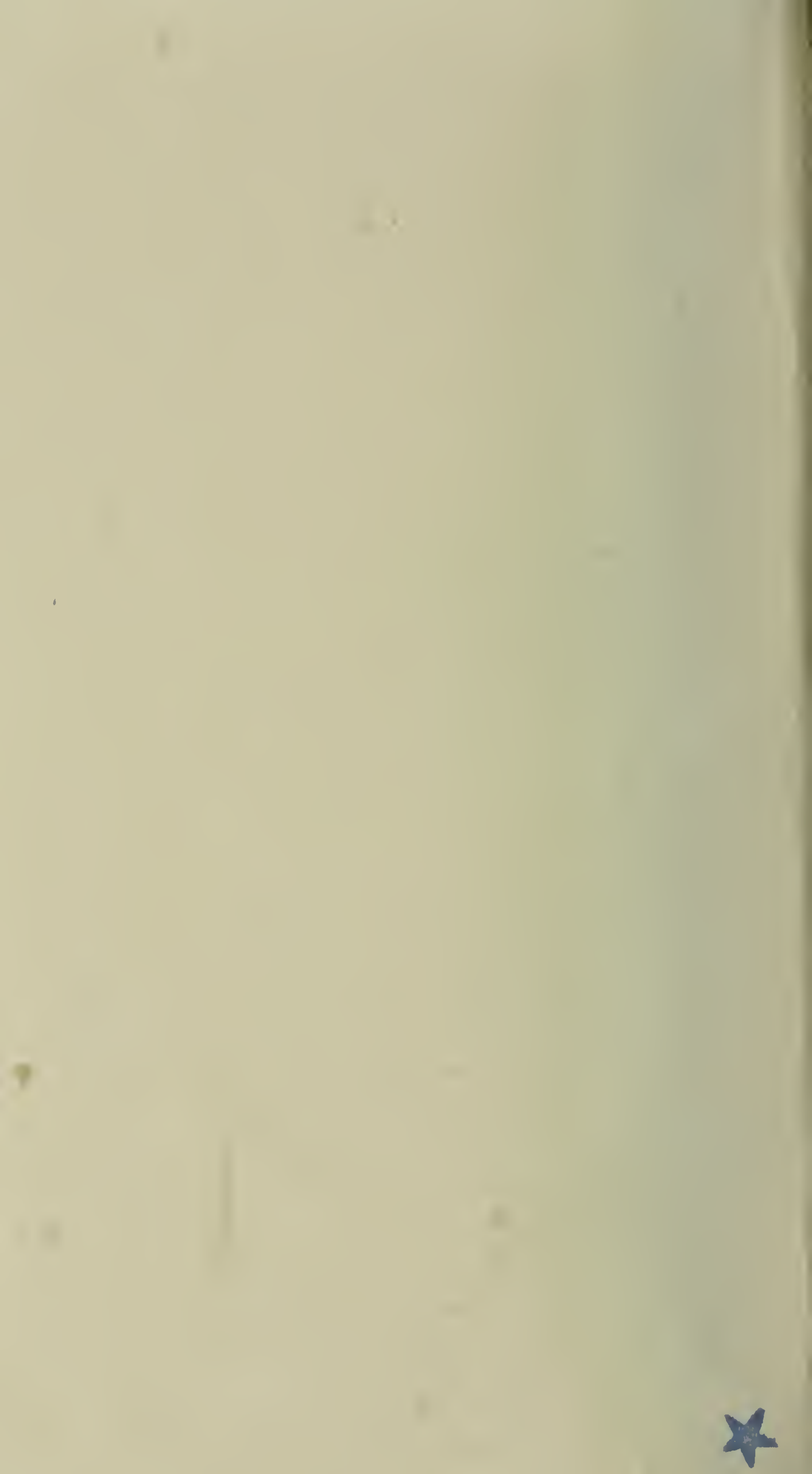

U d'/of OTTAWA
39003002145935



RECUEIL

DE

PIÈCES RARES ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

Tiré à 150 exemplaires sur ce papier.

N°

Paris. — Imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

RECUEIL

DE

PIÈCES RARES

ET FACÉTIEUSES

ANCIENNES ET MODERNES

EN VERS ET EN PROSE

REMISES EN LUMIÈRE

pour l'esbattement des Pantagruelistes

AVEC LE CONCOURS D'UN BIBLIOPHILE

TOME DEUXIÈME



Se vend à Paris

CHEZ A. BARRAUD, LIBRAIRE

RUE DE SEINE, N° 23

à l'enseigne de la *Jarretière*

M.D.CCC.LXXIII



VARLET A LOUER

A TOUT FAIRE

Je suis varlet qui sçais tout faire,
Qui ne cherche qu'à travailler;
Si quelqu'un a de moy affaire,
Me voylà prest pour besongnier.

En ceste ville suis venu
Sur une mulle, à beau pied nu,

Exprès affin de treuver maistre
Avec lequel me puisse mettre
Pour le servir de mon mestier.
Je suis masson, forgeur d'estrier,
Et n'est de rien que je ne face.
Pour ce on me nomme en toute place,
Le bon varlet qui sçait tout faire.
Je sçais jumens et vaches traire,
Faire soufflets, faire lanternes,
Harpes, vielles et guiternes,
Forger monnoye de bon aloy;
Je sçay plaider, alleguer loy;
Je fais havets pour cueillir meures,
Horloges sonnant toutes heures,
Et si fais du tortu le droit,
Tailler morceaux de bon endroit;
Tout cela je sçais pratiquer.
Je suis charpentier, malletier,
Je sçais joüer farce sans roole;
Je suis cousturier de parolle
Et solliciteur de procès;
Je sçais faire saulce à brochetz
Mieux que pas un en ce royaume,
Dresser lance et forger heaume,

Faire paniers, faire corbeilles,
Tourner chaises bonnes et belles;
Je fais quenoilles et fuseaux,
Allumettes, roües et aysseaux;
Et bon astrologue aux estoilles.
Je suis vray retondeur de toilles,
Et bon tisserand de papier.
Je scay venaison espier,
Et, fort adroit quant à la chasse,
Mestier n'y a que je ne sçache;
Il n'en faut point aller plus loing.
Je sçais faire draps d'aignelin,
Et j'ay apris dès mon enfance.
Expert suis en toute science;
A la besongne on le verra,
Et homme ne se trouvera
Qui chante mieux à la vollée
Que moy, tant à mont qu'à vallée,
Ny pour prendre poissons en mer.
Je fais chanter les anes cler,
Et tate laict, soit doux ou sur.
Je sçais peindre d'or et d'azur,
Et piller poix dans une jatte.
Je sçais courir la poste en haste,

Faire cent lieues en un besoin.
Je sçay deviner près ou loing,
Faire flacons, couvrir bouteilles;
Je fais flambeaux, torches, chandelles,
Houzeaux, pantoufles, soulliers neufs;
Je sçay faire d'un diable deux,
Quand je m'y mets pour telle affaire,
Battre en la grange ou bien en l'aire.
Vanner, faire flustes, tambours;
J'en suis maistre, j'en sçay les tours,
Soit à brasser bierre ou godalle.
Je fais d'un sabot une malle,
Et si fais selles et harnois,
Poytrails, brides, doubles, tournois,
Escarcelles et gibecieres,
Tirer les pierres des carrières,
Et bon gourmet pour tater vin.
Je suis tailleur, potier d'estain.
Je sçay forger à seau une anse,
Arracher dents sans doleance.
Bon varlet qui sçais faire tout :
Mettre la pièce auprès du trou,
Mesurer blé, orge et avoyne.
Sans barbier, je seigne la veinne,

Et guaris les chats de la toux.
Je sçay prendre les loups garoux,
Medeciner chevaux et mulles,
Et n'est de medecines nulles
Dont je n'aye l'experiment.
Je sçay compter or et argent
Mieux que valet qui soit en France.
Je guaris femmes de la dance;
Avec herbe qui croit au bois,
J'oste bien aux chiens les abois,
En leur frottant les reins et dos.
Je fais bien la beste à deux dos,
Quand je trouve compagne à point.
Je deschire mon vieil pourpoint
Pour refaire mon haut de chausse.
Si le temps est bas, je le hausse,
En bien beuvant, voire du bon;
J'ayme au matin le bon jambon,
Et le vin blanc à desjeuner;
Je ne me cognois à jeusner,
Tandis qu'auray argent en bource.
Je sçais gouverner ours et ourse,
Et forger sans faire nul bruict.
Je vais, je viens, je vens du fruict.

Je me cognois en mercerie,
En lainne et en quincaillerie,
En drap de soye et parchemins.
Je sçais aller par tous chemins
Sans demander aucune guide.
Quand le tonneau est un peu vuide,
Je sçay comme il faut le remplir.
Je garde femme de vessir.
Avec un peu de laine noire,
Je guaris les gars de la foyre,
Aussi de mainte autre douleurs.
J'oste aussi les palles couleurs,
Jouant un peu de passe passe.
Je desgraisse, j'oste la crasse
Avec un peu d'eau de merluz.
Je fais de gros et petits culz,
Pour bourgeoises et damoyselles.
Je me cognois bien en pucelles,
En les serrant un peu de près ;
Je sçay receptes et aprests
De tous maux, fussent mangerie,
Verolle, chancre et baverie,
Mal de reins ; sans aucun soucy
J'en sçais guarir, il est ainsi.

On ne m'en sçauroit rien aprendre,
Ny, moins que ce soit, me reprendre,
Tant suis asseuré de mon art.
Je sçais froter mon pain de lart,
Quand il est sec; en toutes sortes,
Je sçais ouvrir et fermer portes,
Crocheter coffres et bahuz,
Et prendre dedans les escuz,
S'ils y sont, ou bien la monnoye;
Desrober au besoin une oye
Sans crier; cela tout certain.
Clerc je suis de taverne et vens pain;
Je suis oublieur, je ven meulle:
J'oste aux bestes les dents en gueulle.
Cousin suis à la dame Alix.
Je sçay faire bancs et chalix,
Et toute sorte de mesnage,
Bonnets, chapeaux; bref, je fais rage
Quand je me mets à travailler.
Je sçay endormir l'oreiller,
Faire le lict, remuer la plume,
Frapper au besoin sur l'enclume,
Pour faire cousteaux bien tranchans.
Je sçay derober les marchans,

Quand ils ont les yeux endormis.
Je sçay garder moutons, brebis,
Pressorer noix pour faire l'huille.
Je couvre de chaume et de thuille,
D'ardoise, maisons ou chasteaux.
Je sçais bien tuer les pourceaux
Et les saler en temps et heure,
Et faire sans nulle demeure
Tonneaux, salloirs, barils, baquets.
Je sçay servir aux grands banquets,
Besongner d'or, d'argent et soye.
Je cognois la fauce monnoye,
Et si fais faucilles et faux.
Je suis bon marchand de chevaux.
Je fais espieux, haches, espées,
Haut-bregeons ; je fais des poupées,
Balances, chaudières, poislons ;
Je prends en l'air les papillons
Et si fais chapperons d'oyseaux.
Je crie : Vieux fer, vieux drappeaux.
Savetier suis en partye ;
Je sçay bien chanter ma partye,
Et me cognois à cuire pois.
Mestier n'y a dont je ne sois

Ouvrier, la chose est bien certainne.
Je sçay carder et filler laine
Et si suis de puis bon cureur.
Je suis fort bon interpreteur,
Qui sçay parler divers langages,
Nourir oyseaux, faire les cages,
Toutes sortes d'outilz forger.
Je sçay ma jacquette engager,
Quand je suis d'haubert un peu minse,
Et contrefaire le grand prince
Lorsque je me voy remplumé.
Je sçay la volaille plumer,
Et la manger quand elle est cuite,
Saulcer dedans la leschefrite
Mon pain, quand je tourne le rost.
Je sçay planter oignons, civostz;
Jardinier suis, de nom et d'armes,
Qui sçay bien sonner les allarmes
Et retraictes dedans un camp.
Je me cognois à faire tan,
Parer cuirs, faire trompettes,
Cornets à boucquins, des lunettes,
Forces, ciseaux et esperons;
Brusler volleurs, pandre larrons,

Et au besoin filler la corde.
De tout instrument qui s'accorde
Je sçay jouer, tant soit nouveau ;
Tuer chiens pour avoir la peau,
Dont je fais gands et esguillettes
Pour jeunes garçons et fillettes,
Qui leur sert, et fort bien à points.
Je cognois les dez et les points ;
Jouer à tous jeux me hazarde,
Bransler la picque et hallebarde,
Tirer armes à tous venans.
Je suis bon arracheur de dents :
J'en ai fait mon apprentissage.
Je fais le fol devenir sage
Et fais parler les perroquets.
Je puis empescher les caquets
Des chambrières et lavandières,
Rajeunir les vieilles crouppières
Et l'âge des petits enfans.
Il est vray, et point je ne mens,
Chose n'y a que je ne face.
Je me cognois à la fillace :
Soit chanvre ou lin, ce m'est tout un.
Tout mestier m'est aussi commun

Comme de boire à la bouteille.
Je fais rage, je fais merveille.
Je suis menuisier, serrurier,
Ymager et binbellotier;
Je fais espinettes et orgues,
Je fais toute sorte de morgues,
Je suis mareschal et charon;
Meusnier suis, homme de raison
Et bon ouvrier pour faire un pigne.
Je guaris la mauvaise tigne,
De tous maux, aussi de plusieurs.
Je sçay gouverner les seigneurs
Et bien entretenir les dames,
Au besoin secourir les femmes
Quand elles veulent accoucher.
Je suis chaircuitier et boucher;
Je vens tripes, cuites et cruës,
Harens, maqueriaux et moruës,
Poisson de mer, frais et sallé.
J'ay le visage un peu hallé,
Mais c'est d'avoir veu plusieurs mondes.
Je fais arcs, arbalestres, frondes,
Flèches, viretons et carrotz;
Fort bon ouvrier pour faire pots

De terre, de fonte et d'argille.
Les femmes qui ont trop la fille
Je les guaris en un instant,
Et si sçay bien bercer l'enfant;
Quand il crie, je le fais taire.
Je suis drogueur, appoticquaire;
Je fais clistères barbarins,
Prest de combattre Sarazins
Et Turcs, s'ils m'échaufent la teste,
Et si n'y a aucune beste
Dont je n'entende le jargon.
Je sçay sonner en carillon,
Faire clocher, fondre les cloches;
Je fais patins, je fais galloches;
Je sçay fourrer habits d'hiver,
Taindre en rouge, tanné et vert,
Fouler le vin dedans les cuves.
Je suis fort bon barbier d'estuves
Pour raser et tondre maujoint.
Espicier suis; je vens vieil oingt,
Et fais soulliers de toutes formes;
Arpenter bois, planter les bornes,
Et si fais rubans et lassets.
Je fais caquetoires, placets.

Orfèvre suis et lapidaire,
Qui fais très bien les femmes taire
Avecques deux poings seulement.
Rien n'a, en mon entendement,
Dont je n'œuvre comme de cire.
Bref, je fais plorer, je fais rire
Qui je veux et quand il me plaist.
Un seul point a qui me desplait,
Que ne trouve maistre à ma poste :
Je le servirois de composte,
Car je suis fort bon cuisinier,
Maistre d'hostel et escuyer,
Qui ne craint foudre ni tempeste.
Je fais des espingles sans teste
Et esguilles de fin acier.
Las d'estre debout, je m'assied
Pour composer en prose ou rime
Où le plus souvent je m'enrime
Si je n'ay un peu vin humé.
Sur tous autres suis estimé
Pour mon sçavoir et ma science.
Je sçay dancer à la cadence,
Faire sauts de tors et travers.
Je sçay rompre les huis ouverts,

Faire andouilles, boudins, saucisses;
Grand despuceleur de nourrices,
Ramoneur de bas et de haut.
Femelles qui ont le cul chaut,
Les guaris avec froide glace.
Je fais de fins mirouërs. Je trace
Un chasteau sur le bout du doigt.
Le boiteux je fais aller droict
Avec un peu d'huille de chesne.
Je fais des fromages de cresme,
Y meslant jus de limaçons.
Quelquefois je sers les maçons,
Par passetemps, deux ou trois heures.
Paveur je suis. Je fais dorures,
Chesnes, bracelets et carquans,
Habits pour les petits enfans,
Et prens oyseaux à la pipée.
Pour chercher la franche lippée,
Hommes n'en crains; c'est mon mestier.
Je suis rubanier et natier,
Passementier, qui point ne chaume,
Tout prest à jouer à la paulme
Contre les plus braves joueurs.
Je fais balles, plottes, esteufz,

Raquettes, batouers; bref, je fume.
A belles dens je prens la lune
Et fais le soleil eclipser,
Vieilles troter, chèvres danser.
Je me cognois bien en salpestre.
Bien peu s'en faut que ne sois prestre,
Car je sçays matines par cœur.
Chatreux suis et bon enchanteur,
Qui oste aux poullets la pépie;
Bon vallet pour croquer la pie
Et ferrer la mulle au besoin.
Jamais le bon maistre Gonin
Ne fut plus expert en science
Que moy, ny en toute la France
Ne se trouvera le pareil.
Je tire la maille de l'œil
Sans blesser en rien la prunelle.
Je suis cordier, je fais ficelle,
Chables, eschiquiers et colletz
Lardoires. Je fais des fossetz,
Et guaris les mauvaises fiebvres.
Je fais belles coiffes à chèvres,
Aussi des esperons à ratz,
Lesquels s'accordent avec chats.

Quand je veux, et de bonne grace,
Je ferai une gaigne à harce (*herse*)
Aussi tost qu'un moulin à vent.
Et toutesfois, le plus souvent,
A batre buissons je m'amuse;
Puis je sonne la cornemuse
Avec le petit Larigot,
Affin de reveiller Margot
Quand elle est par trop endormie.
Je mange la crouste et la mie :
Je ne suis difficile en rien.
Qui veut avoir beaucoup de bien
Vienne à moy, j'en ay les metodes.
Fourny suis d'instrumens et drogues,
Pour la saincte pierre trouver;
Il ne me faut point esprouver,
En cela je suis passé maistre.
Heureux est qui me peut congnoistre,
Et moy plus heureux d'estre né!
Tout mon cas est bien ordonné,
Ensemble tout mon équipage.
Ne reste plus que d'estre page,
Puis lacquet, pour faire la fin.
Or, n'attendez point à demain,

Vous qui avez de moy affaire :
Varlet à loüer qui sçayt tout faire.

FIN.

Par Christofle de Bordeaux, Parisien.



CHAMBRIÈRE A LOUER

A TOUT FAIRE

Je suis chambrière à tout faire,
Qui cognois tous arts et mestiers;
Si quelqu'un a de moy affaire,
Je me loueray très voluntiers.

Je suis toute fresche venue
De Normandie, et bien connue,
Tant à Rouen qu'ès autres lieux,
Dont, passant un jour par Lysieux,
L'on me dit qu'on avoit à faire
D'une chambrière à tout faire

A Paris. Parquoy fis depart
Pour me retirer ceste part,
Veoir si je trouverois service
En quelque lieu qui fust propice
Pour moy, tendant à cette fin
D'y demourer, pour et afin
De gaigner argent ou monnoye
Pour me donner un peu de joie
Quelquefois, le temps advenir.
Pendant me vint à souvenir
Que chez les recommanderesses
Est le lieu où sont les addresses
Pour trouver servante à louer.
Donc, ne me pensant que jouer,
De l'une d'elles je m'accoste
Pour trouver maistresse à ma poste,
Ou maistre, ne me chaut lequel,
Qui, sans faire plus long caquet,
S'informa lors sur ceste affaire
Quelle chose je sçavois faire:
C'est assavoir, coudre et filler.
Lors je responds, sans sourciller,
Qu'il n'y avoit chose en la France
Dont je n'eusse l'experience,

Comme luy ferois apparoir.
Et tout premier luy fis sçavoir
Que je besongnois de cousture
En draps de soye, en garniture
D'habits pour les petits enfans,
Filles, garçons, moyens et grands,
De tous aages, en toutes modes ;
Chausses, pourpoints, cottes et robes,
Bonnets, jupes et chapperons,
Ne peut chaloir, carrez ou ronds,
Et fusse pour des damoiselles,
Et toutes sortes d'ativelles,
Comme ils me voudroyent demander.
Il ne me faut rien commander
De ce qui despend du ménage :
De bien filler je sçay l'usage,
Lin, chanvre ou soye, ce m'est tout un,
M'estant cela aussi commun
Comme d'avaller une fraize.
De ces colletz à la grand laise,
En allemande ou renversez,
Ou bien de ceux qui sont plissez
Tant par devant que par derrière,
Il n'y a plus gentille ouvrière

Pour les accommoder que moy ;
Il n'en faut point avoir d'esmoy ;
J'en besongne comme de cire.
Quant est de bien lire et escrire,
Maistresse en suis, chacun le sçait,
Et n'y a maistre si parfait
Qui m'en sceust monstrer quelque chose ;
De composer en rime, en prose,
Je n'en craindrois pas un Ronsard,
Estant si parfaicte en mon art
Que rien n'y a que je ne face :
Carder cotton, broyer filace,
Tailler, filer or et argent,
Tant qu'homme n'a si diligent
Qui mieux que moy sçache l'affaire,
Et chose n'a si necessaire
Que je n'entende près ou loin.
Je sçay servir en un besoin
De matrosne et de sage-femme,
Traitter l'enfant, dresser la trame
Pour ourdir toilles et coustils,
Deffaire et reffaire les licts,
Les tourner, remuer la plume,
En un besoin servir d'enclume

Pour batre dessus chaud ou froit,
Le mol faire devenir droict,
Et faire d'un gros deux petits.
Pour rechercher mes appetits
Et les trouver en la cuisine,
Je sçay comme cela chemine
Et comme il en faut exploiter.
Je sçay marchander, achepter
Toutes sortes de marchandises,
Empeser collets et chemises
Et les godronner bien et beau.
Rien n'y a, tant soit-il nouveau,
Que je ne sache contrefaire.
Je sçay broder, je sçay portraire
Tant sur toilles que sur papier,
Nettoyer, laver, essuyer,
Escurer potz, platz et escuelles,
Et fourbir bancs, tables, scabelles,
Mettre tout le mesnage à poinct.
J'entens par cœur le petit poinct,
Le grand et celuy de Hongrie,
En carreaux et tapisserie,
Et cognois tout ce qui en est.
Pour tenir le petit cas prest

Lorsqu'il y aura compagnie,
Cela ne me rend esbahie :
Car je sçay fort bien mon mestier,
Et la cuisine approprier
De ce qui sera nécessaire,
Toutes sortes de sausses faire
Pour aiguiser les appetits ;
Cuisiniers, tant soyent-ils subtils,
Au prix de moy rien n'y entendent.
Tous ceux qui montent et descendent
Ne sçavent pas ce que je sçay.
Je me bailleray à l'essay
Deux ou trois jours, si on a doute
Que je ne fasse, quoy qu'il couste,
Tout ce que j'ay dit, encor mieux ;
Et ceux seront assez heureux
Qui m'auront en leur compagnie.
Je sçay bouter dans la tremie,
Sasser, bluter, paste tourner
En pain, et le tout enfourner ;
Et si fais pastés et gallettes,
Thalemouzes et tartelettes,
Tourtes, flancs et casse-museaux,
Formage à la cresme, tourteaux,

Et toutes sortes de potages ;
Faire ballets pour foeter pages
Et laquets, lorsqu'ils ont faïlly.
Avec du cresson de Cailly
Et puis quelques herbettes fades,
Feray cent sortes de salades
Pour rejouyr les compagnons.
Je sçay accoustrer champignons,
Truffes, panets, courges, concombre,
Mettre mon petit cas à l'ombre
Si la chaleur du feu m'espoint ;
Puis le corps blanc, fait en pourpoint,
Je mets pour servir en la chambre,
Où, s'il advient que quelqu'un entre
Pour voir ma maistresse à couvert,
La reverence à cul ouvert
Je fais, comme je suis tenue.
Je la voy souvent toute nue,
Mais c'est tout ung d'elle et de moy ;
Vray est que je suis en esmoy
Quelquefois quand j'oy la couchette
Qui souvent crie et caquette,
Et que je n'en ose approcher.
Pour porter mon maistre coucher,

Je suis, Dieu mercy, assez forte,
Et garder au besoin la porte
Si quelqu'un vient madame voir.
Rien ne manque de mon devoir
En ce qui depend de ma charge.
Si madame va en voyage
Et soit huit jours sans revenir,
En cela n'y a que tenir;
Que si monsieur veut en sa place
Me retenir, que je ne face
Aussi bien qu'elle ce qu'il fault,
Soit pour coucher en bas, en haut,
Au grand lict, en la garde-robe,
Mettre bas cotillon et robe,
Cela vaut jà autant que faict.
S'il vient quelqu'un pour autre effect
Voir monsieur, pour jouer et rire
Après soupper, et se déduire,
J'ay cartes, tarots et des prests
De toutes sortes, propre et nets,
Pour jouer au gay, à la prime,
Au flux, au pair, à la centaine,
Au glic ou bien au passe-dix,
A la raffle, où maints estourdis

Laissent bien souvent de leurs plumes ;
Puis, suyvant les bonnes coutumes,
Celuy qui gaigne conte tout;
Or c'est là que je tiens mon bout,
N'y espargnant point la chandelle
Pour esclairer celuy ou celle
Qui gaigne, afin d'y avoir part;
Puis, sitost qu'ils ont fait départ,
Et que monsieur, aussi Madame,
Sont retirez, il faut la dragme
Pour boire avant de me coucher.
Je n'ay que faire d'en cercher,
Car, ayant la clef de la cave,
Ne seroy-je pas bien esclave
Si je n'en buvais du meilleur?
Donc, m'ayant eschauffé le cœur
J'en dors un peu plus à mon aise.
Le matin, j'accoustre ma braise
Et mon bois pour faire du feu.
Cependant je desjeune un peu
Avant qu'accoustrer ma marmite,
Où, la chair estant demy-cuitte,
Soigneuse suis de l'escumer
Et la graisse très bien tirer,

Dont je fais de belles potées,
Qui sont puis après transportées
Et bien vendues à mon profit.
Quant est du beurre, cuit ou frit,
Morceaux de lard, bouts de chandelles,
Leveures, restants de bouteilles,
Cela est confisqué pour moy.
Si quelqu'un se plaint, j'ay de quoy
Le payer en belle monnoye.
Quelquefois j'ay peur qu'on me voye,
Parquoy j'y vais plus doucement.
J'ay le plus bel entendement
Que servante qui soit en France ;
Car, si j'ay de linge souffrance,
Soit coiffes, chemise ou collets,
Couvrechefs, mouchouers douillets,
Ne m'en donne guère de peine,
Ne voulant rien qu'une semaine
Pour m'en fournir ce qu'il m'en faut,
Et, pour sçavoir que l'aune en vaut,
J'attens qu'on face la lessive,
Où, avec une main hastive,
Je gruppe ce dont j'ay besoin;
Soit salle ou blanc, de chanvre ou lin,

Ne m'en chaut, car tout m'est propice ;
Je n'y songe point en malice,
Car ce n'est que m'accommoder.
Puis, sçachant qu'il me faut vuider
Le logis sans point de remises,
Pour vestir deux ou trois chemises
Et faire ma dernière main,
Je n'attens point le lendemain :
Je fais mon pacquet de bonne heure.
Il ne m'en chaut où je demeure,
Car je me trouve bien partout;
Soit que sois couchée ou debout,
Je n'en fais mise ny recepte.
Au reste, d'estre sardinette,
Faire le musequin friant
Et monstrer visage riant
Pour avoir l'amour de mon maistre,
Je sçay quants points il y faut mettre,
Car je ne m'en trouve que mieux.
S'il advient qu'il soit un peu vieux
Et j'apperçois qu'il me reguarde,
Tout soudain je jette une œillade
Affin de le mettre en humeur ;
Puis, voyant qu'il y a le cœur

Et qu'il me monstre bon visage,
Pour bien jouer mon personnage,
C'est lors que je desploye mon art
Pour tirer de luy, tost ou tard,
Soubz ombre d'une amitié feinte,
Quelque demy-ceint ou estreinte
Pour me faire mieux valloir.
Ce fait, je me mets en devoir
De faire plus la reserrée
Qu'une mulle bien reparée
Qui aura servi cinquante ans.
Ce pendant je passe le temps,
Attrapant tousjours quelque chose,
Et ne fais point cecy sans cause,
Car il m'en vient un grand profit ;
Et, si cela ne me suffit
Et il advienne quelque foire,
Lors je rafreschis la memoire
Au sire ou aux clercs : c'est tout un.
Je tire une bourse de l'un,
Des cousteaux et ciseaux des autres,
Un tablier ou des patenostres,
Ou quelque autre petit joyau.
Pour récompense, à leur oyseau

Je preste mon auget pour boire,
Et puis, pour achever l'istoire,
Nous buvons ensemble et du bon,
Avec un morceau de jambon.
Puis je retourne à ma besogne,
Et, si madame alors me grongne,
Je m'en vay de l'autre costé;
Car, tant l'yver comme l'esté,
Jamais on ne me trouve oysive.
Puis, s'il faut couller la lessive
Et mettre le pissot à point,
Je n'y faudrois pas d'un seul poinct :
Je sçais cela comme ma game.
Pour ployer le linge à madame,
Tant soit-il delié et fin,
De toile d'atour ou fin lin,
Je passe en cela toutes dames
Quand est du passetemps des dames,
Du forçat plaisant et trictrac,
Et autres jeux, j'en sçay le trac.
D'envoyer hommes à l'escolle
Point ne me faut de protocolle,
Car je sçay mon roole par cœur.
De fait, homme n'a, tant soit seur,

Qui mieux que moy cela entende.
Je couds, je descouds, je desbande;
Je taille robbes de grands prix.
Je sçay conjurer les esprits
Qui courent de nuict par la rue;
Et, quand mon esguille est rompue,
Je m'ayde du cul proprement.
Quand est à danser lestement
La volte, courante et gaillarde,
La plus habille et fretillarde
N'y entend rien au pris de moy,
Et aux nopces, comme je croy,
Servante n'a qui mieux l'avance;
Ny qui entende la cadance
Des instrumens comme je fais.
Je ne desire que la paix,
Je ne demande point de guerre;
Vray est que, si quelqu'un m'enserre
Entre deux huis en se jouant,
Et me promette, auparavant,
M'espouser sans aucune fainte,
Passer sans flux pour une attainte,
Il n'y perra le lendemain.
Pour faire tissu à la main,

Ruben, parement, esguillettes,
Lassets de couleur, cordelettes,
Sur le boisseau, sur le mestier,
Le plus seur et habille ouvrier
Au pris de moy n'est qu'un novice.
D'estre chambrière et nourrice,
Pour moy, on n'en manquera point.
Advenant qu'on me trouve à point,
En quelque banquet, nopce ou feste,
Et il faille faire la beste,
Le petit bec, le con sucré,
A quelque pigeon eschancré,
Plus fine n'a, ny plus rusée;
Et, pour coeffer en espousée
Quelque fille et la mettre à point,
Et luy vestir robe et pourpoint,
Ou l'habiller en damoyselle,
J'ay, grâce à Dieu, bonne cervelle
Pour en venir à mon honneur.
Puis, s'il y a quelque seigneur
Ou autre qui, brusquant fortune,
Ait gaigné quelque bonne prune
Pour mal coucher, soit bas ou haut,
Avecques un bon grez tout chaut

Et autres drogues necessaires,
Fort propres pour telles affaires,
Le rendre sain, gaillard et gay.
Vray est que, comme un papegay,
Fauldra qu'il porte mes livrées,
De verd et de gris divisées,
Pour quelque temps sans se fascher;
Et ne faut en France cercher
En ce fait femme plus habille,
Ne qui manie mieux l'esguille
Pour tricoter chausses, bonnets,
Bas d'estame propres et nets,
Camisolle de soye ou laine,
Ny qui, avec plus longue haleine,
Chalume mieux au pot que moy.
S'il faut babiller, j'ai de quoy
Me revenger, fusse en la rue
Vendre poisson, trippe, morue,
Fruict, orenges, raves, citrons,
Asperges, grenades, marrons,
Cardes, artichaux et salades,
Au besoin traicter les malades
Et tout ce que besoin sera.
Et, si quelqu'un doute, il verra

Comme je sçais unguens dissoudre
Et faire fards, pommades, poudre,
Pour tenir visage et teinct frais;
Encores fais-je à peu de frais
Toute sorte de medecine;
Je sçay relever la poictrine,
Chasser chancre et guarir des dents
Et plusieurs autres accidents,
Ce que beaucoup ne sçavent faire;
Je sçay bien bailler un clistère
Et l'accommoder comme il faut,
Faisant parler, sans nul defaut,
Les sansonnets, merles et pyes;
Au besoin oster les pepies
Aux poullets et autres oyseaux,
Faire tissus, faire reseaux,
Faire gands et bourses de laine,
Plotons, esteufs, prenant grand peine
De besongner selon mon art,
Lever matin et coucher tard.
Estant mes choses esquippées,
Je vois habiller des poupées
Et coeffer bien mignonnement,
Que je porte après gentiment

Au marché ou bien à la foire.
Après je fais de la cottoire,
Canetille et du poinct coupé,
Boutons pour yver et esté
De toutes façons beaux et lestes;
Puis je fays estuys à lunettes,
Ceintures, et brode chapeaux;
Je sçay faire brides à veaulx,
Preparer baings dedans les cuves,
Fort bonne barbière d'estuves
Pour raser et tondre le cas.
Je n'ay que faire d'advocats:
Je sçay par cœur loix et coustumes.
Je sçay enjoliver les plumes,
Cordons, pennaches et mirouers.
Je sçay cent mille sortes d'airs
Et chansons, je joue de la harpe.
De faire tout je fais bravade.
Je fais andouilles et boudins,
Voire plus mieux que mes voisins
Chaircuitiers qui soient en France;
Qui en voudra l'experience,
Pour moins que rien le feray voir,
Et, qui plus est, je fais sçavoir



Que, pour garder des accouchées,
Les rendre traictées et chauffées,
Leur petit cas raccommoder,
Il ne m'en faut rien commander.
Je sçay tout le *pro* et le contre ;
Je ne veux point faire de monstre,
Car tout ce que je dis est vray
Et, cependant que je vivray,
Il ne se trouvera servante
Telle que moy, qui bien me vante
De faire, sans quelque sejour,
Plus de besongne en un seul jour
Que six ne sçauroient faire en quinze.
Pourveu qu'on rehausse mon linge,
Je m'y emploieray fermement.
Je fournirois un regiment,
Tant me sens en mon fait experte.
Soit bien, soit mal, soit gain, soit perte,
Je ne me soucie que bien peu,
Moyennant que je voye au feu
Tousjours cheminer la marmitte,
La broche avec la lechefrite,
Et du reste *gaudeamus*.
D'aller, en esté, les pieds nuds,

Les bras troussez en mesnagère,
Vendre la marchandise chère,
Poisson, chair, fruict, sallades, noix,
Et en esté febves et poix,
En tous endroits ferrer la mulle
Je ne cognois servante nulle
Qui mieux que moy y sçache ouvrer,
Et n'ay peur qu'on puisse trouver
Qui mieux que moy nettoye ou frotte,
Ne qui les habits mieux descrotte
Que je fais, ne qui les ploye mieux.
Je sçay frisonner les cheveux,
Tresser, accommoder perruques,
Coiffer en Flamandes ou Turques,
Ou autre mode qu'on voudra,
Filles, femmes, comme apperra,
Quand viendra au fait et au prendre.
De peu gaigner et bien despendre,
C'est le plus beau de mon mestier,
Et si n'y a dans le cartier
Servante qui mieux se gouverne,
Quand il faut faire à la taverne,
Que moy, qui en sçay tous les traicts,
Pour sortir le vin, faire apprects,

Mesler le blanc avec le rouge,
Laver drappeaulx, porter la courge,
Degresser robes et bonnets,
Tenir enfans propres et nets,
Les mener jouer par les rues,
Cloistres, moulins, ausquels sont veues
Maintes servantes aux caquets.
Je sçay bien faire des bouquets,
Chapeaux de fleurs, de laine et soye;
Je cognois fort bien la monnoye,
Soit or, soit argent, soit alloy.
Je n'y vois qu'à la bonne foy:
Je ne trompe jamais personne.
De fait, avenant qu'on me donne
Quelque chose de petit pris,
Je ne le mets point à mespris,
Me contentant à peu de chose.
Quand est de ce que dire n'ose,
Je le preste assez voluntiers,
Ne demandant jamais le tiers.
Quand je veux remuer mesnage,
Je fais tout si bien que c'est rage
Que d'ouyr parler de mon fait;
Je fais le fait et le desfait;

Je housse, je cours, je tracasse,
Tousjours soigneuse à la bezace,
Quand il faut aller par païs.
D'une chose je m'esbahis,
Qu'on ne trouve point ma pareille,
Et croy que d'icy à Marseille
N'y a une telle que moy.
Je ne me tiens pas à recoy,
Tousjours je besongne et sans cesse,
Tousjours à la première messe,
Afin de desjeuner matin.
Quelquefois, quand mon avertin
Me prend, je fais de la diablesse;
Defie que maistre ni maistresse
Ne m'empescheront de crier.
Cela passé, s'il faut crayer
La vaisselle et fourbir le reste,
Lors je remets ma bonne teste
Et besongne comme devant.
Mais si madame, au demeurant,
N'en veut endurer et me tance,
Je n'en fais point plus grand instance;
Je luy fends les pieds, et m'en vois,
Quelquefois sans pile ny croix,

Quelquefois aussi bien garnie
De ce qu'il faut; puis, s'il m'ennuye,
Je chante et dance quand je veux.
Autant me sont jeunes et vieux,
Pourveu que sois à ma plaisance.
Or qui me voudra, qu'il s'avance
De me louer bien vitement,
Ou je déclare appertement
Que je m'en vay d'icy à Nantes,
Où l'on m'a dit que les servantes
Sont bien recueillies en tout temps.
Et cependant, passant le temps,
Je m'en vay faire un tour de ville,
Cerchant quelque dame gentille
Qui me donnera à disner.
Au fait, si je n'en puis trouver,
Au logis me viendray retraire,
Criant : « Chambrière à tout faire ! »

FIN.

Par Cristofle de Bordeaux, Parisien.



MONOLOGUE NOUVEAU
ET FORT JOYEUX
DE LA CHAMBERIÈRE
Desproveue du mal d'amours

Seulle, esgarée de tout joyeux plaisir,
Dire me puis en amours maleureuse ;
Au lit d'ennuy il me convient gesir
Sur l'oreiller de vie langoureuse ;
Seulle, esgarée de tout joyeux plaisir,
Dire me puis en amours malheureuse.

Venus, la déesse joyeuse,
De qui je me tiens serviteure,
Serez-vous envers moi piteuse?
Faut-il qu'en cest estat je meure
Sans coup ferir? A! j'en suis seure,
Si de moy pitié vous n'avez,
De rechef fauldra que j'en pleure
Larmes dont j'ay les yeulx cavez.
O Vivez, Cupido! vivez!
Et Venus, la noble déesse,
Et en mon secours arrivez;
Remettez mon cuer en liesse.
Il y a de la gentillesse
A moy, et cy a du courage;
Mais Fortune vers moy s'adresse
Qui me tourne son faulx visage.
J'ay quinze ans, ce n'est que fleur d'age;
Je suis sur la coupe de seize;
Je suis au peril d'une rage,
Ce de bref mon mal ne s'apaise.
On va, on vient, on touche, on baise,
On dit, on me corne à l'oreille,
On couche de dix et de treize,
On fait de babiller merveille.

Mais nul quidam ne s'apareille
A me dire le mot du guet,
Veu qu'un pareil quiert sa pareille;
Le tant attendre mal me faict;
Voulentiers me misse en effect
Faire de mon cas ouverture
A quelque mignon, en effect,
Cy ne me tournast à injure.
Mais, par la marcy Dieu, j'en jure,
Quant j'en auray bien attendu,
Ung coup feray à l'adventure
Et en deust tout estre perdu.
Suis-je pas sus le hault verdu?
Je ne suis point, midieux, fardée
De violettes ni de templettes.
J'ay, sans plus, blanches collerettes,
Robes faictes en mesnagère,
Et tous beaulx abis et honnestes
Comme à simple chamberière,
Bonnes gestes, bonnes manières,
Ferme de rains, dure com treste;
Mais, pour déclarer la matière,
J'ay du jeu d'amer grant soufrete.
Au mieulx que je puis je m'apreste,

Desirant compaignie franchoise;
Mais nul l'oreille ne me preste
A mon desir, dont ce me poise;
Cy vau-ge bien une bourjoise,
Par Dieu voire, une damoyselle,
Ou quelque fille villageoise
Refaicte comme une groyselle.
  Je ne suis fière ne rebelle,
J'apette la doulce alliance;
Conclusion, la chose est telle,
Il n'est tresor que de plaisance.
Je passe temps, je ris, je danse
En esté avec ces fillettes;
Mais onques n'eulz la jouyssance
De ce plaisant jeu d'amourettes.
  Pour la crainte des eschoguettes
Et du dangier de Malle Bouche,
Mais cy ferai-je mes aprestes
D'en avoir quelque jour la touche;
Jamais ne seray si farouche,
Ce quelque homme me vient à gré;
L'escondirai-je pour une touche
A quelque cornet de degré?
  A aultre chose n'ay regret;

Crainte plus ne m'y surviendra
Que je ne prenne bien en gré
Mon bien à l'heure qu'il viendra,
Puis quelque mignon surviendra
De village, ou varlet d'hostel,
Qui à espouse me prendra
Sans sçavoir que le cas soit tel.
  Telle a mys cent fois le martel
En vente et faict sa destinée
Dont on n'a poinct tenu fretel,
Qui a esté bien mariée.
Trouc avant, trouc, je suis sonée ;
Pourtant, s'on l'a un peu presté
Quant la chemise est abessée
Il n'y pert qu'on y ait esté.
  Ains qu'il soit la sainct Jehan d'esté,
Au danger que la panche dresse,
Avec quelcun feray traicté
Et d'amour je feray l'adresse.
Pour estre un petit mise en presse
Je n'en seray que plus marchande.
Il convient acquitter jeunesse,
Car Venus le veult et commande.
  Il y a mainte vieille mule

Mariée et à marier,
Qui n'en a point faict de scrupulle
Ne l'empeschée de harier,
Et pour tant, sans plus en crier,
Je feray, par saincte Marie,
Aller, ce l'on me vient prier,
Le manche après la cougnie.
  A qui trop attend il ennuie;
Qui n'a disné voulentiers soupe :
Je suis donc tentée, sur ma vie,
De bouter le feu à l'estoupe.
On taille tant que l'on ce couppe,
On crie tant Nouel qui vient;
On faict souvent de pain blanc soupe,
On pert souvent ce que l'on tient;
  Au bon joueur l'esteuf luy vient :
Somme, je demeure obstinée
Que, ce la fortune me vient,
Je passeray ma destinée.
J'ay trois seurs; je suis la pisnée;
Chacune a bien faict son debvoir,
Tant la moyenne que l'aynée;
Quant à moy, j'en ay le vouloir.
  Mau gré ne me veuillés sçavoir,

Si quelcun me vient à courage,
Que je ne prenne bon vouloir
Laisser aller le chat au fourmage.
Yci ferai fin de langage,
En vous faisant à tous prière
Qu'il vous souviegne du courage
De la despourveue chamberière.

FINIS.



LES FOLASTRIES

DE LA

BONNE CHAMBRIÈRE

En cependant que la jeunesse
D'une trémoussante souplesse
Et de manimens frétillars
Agitoit les rougnons paillars
De Catin, à gauche et à dextre,
Jamais ny à clerc ny à prestre,
Moine, chanoine ou cordelier
N'a refusé son batelier.

Car le mestier de l'ung sus l'autre,
Où l'ung dessus l'autre se veautre,
Luy plaisoit tant qu'en remuant,
En haletant et en suant,
Tel bouc sortoit de ses esselles,
Et tel parfum de ses mammelles,
Qu'ung mont Liban ensafrané
En eust esté bien embrené.
Ceste Catin, en sa jeunesse,
Fut si nayve de simplesse,
Qu'autant le pauvre luy plaisoit
Comme le riche, et ne faisoit
Le soubresaut pour l'avarice;
Mais ell' disoit que c'estoit vice
De prendre ou cheine ou diamant
De pauvre ny de riche amant,
Pourveu qu'il servist bien en chambre,
Et qu'il eust plus d'ung pied de membre.
Autant le beau comme le laid,
Et le maistre que le valet,
Estoient receus de la doucette
A la luitte de la fossette.
Et si bien les ressecouoit
De mainte paillarde venuë,

Qu'après la fièvre continuë
Ne failloit point de les saisir
Pour payment d'avoir fait plaisir
A Catin non jamais soulée
De tuer pour estre foulée,
Et qui de tourdions a mis
Au tombeau ses plus grans amis.
Mais quoy? il n'est rien que l'année
Ne change en une matinée ;
Catin, qui le berlam tenoit
Au premier joueur qui venoit,
Or se voyant decolorée,
Se voyant dehors et dedans
Chancreuses et noires les dens,
Se voyant vider la mammelle
Comme ung escouillé de Cybèle,
Se voyant grisons les cheveux,
L'œil chassieux, le nez morveux,
Et par ses deux conduits souflante
A bas une haleine puante,
Elle changea de voulonté,
Et son premier train efronté,
Par ne sçay quelle frenaisie,
A couvert d'une hypocrisie.

Maintenant, dès le plus matin,
Le secretain ouvre à Catin
Le petit guichet de l'eglise
Et, pour mieux voiler sa faintise,
Dedans ung coing va marmotant,
Rebarbotant, rebigotant,
Jusqu'au soir, que le curé sonne
Le couvre feu ; puis ceste bonne
Bonne putain va pas à pas,
Piteusement, le nez tout bas,
Triste, pensive et solitaire,
Entre les croix du cimetière.

Et là, se veautrant sur les corps,
Appelle les ombres des mors,
Ores se levant toute droite,
Ores sur une fosse estroitte
Se tapissant comme un fouyn,
Contrefait quelque mitouin,
D'ung drap mortuere voilée,
Tant qu'elle et la nuict estoilée
Ayent fait peur au plus hardi
Qui, passant là le mercredi,
Vient de la Chartre ou de la foire
De Lavardin ou de Montoire.

Catin a mille inventions
De mille bigotations,
Quand la terre est la plus esprise
De froideur, elle, en sa chemise,
Masquant son nez de toile blanche,
D'ung gros caillou se bat la hanche,
L'estomac, les yeux et le front,
Ainsi comme l'on dit que font
Ceux qui sont maris de leurs mères,
Ou ceux qui meurdrissent leurs pères,
Expiant l'horrible forfait
Qu'innocemment ils avoyent fait.
Et toutesfois ceste insensée,
Ayant bany de la pensée
Le souvenir d'avoir esté
L'exemple de la meschanceté,
Ose bien prescher ma pucelle
Pour la convertir ainsi qu'elle
A mille bigotations
Dont elle a mille inventions.
Et quoy, dit-elle, ma mignonne,
Ce n'est pas une chose bonne
D'aymer ainsi les jouvenceaux.
Amour est un goufre de maux,

Amour affolle le plus sage,
Amour n'est sinon qu'une rage,
Amour aveugle les raisons,
Amour renverse les maisons,
Amour honnist la renommée,
Amour n'est rien qu'une fumée
Qui par l'air ez vent se repent;
Tousjours d'aymer on se repent.
Fuyez les banquetz et les dances,
Les cheines d'or, les grands bombances,
Les bagues et les grands atours :
Pour avoir suyvi les amours
Les saints n'ont pas sauvé leur ame.
Ainsi Catin, la bonne dame,
(Maintenant miroer de tout bien)
Prescha dernierement si bien
La jeune raison de m'amie,
Qu'en bigote l'a convertie;
Si qu'or' quand baiser je la veux,
Elle me tire les cheveux.
Si je veux taster sa cuissette,
Ou fesser sa fesse grossette,
Ou si je mets la main dedans
Ses tetins, elle, à coups de dens,

Me dechire tout le visage
Comme ung singe emeu contre ung page.
 Puis elle me dit en courroux :
Si autrefois avecques vous
M'abandonnant, j'ai fait la folle,
Je ne veux plus que l'on m'acolle;
Pource ostez vostre main d'abas.
Catin me dit qu'il ne faut pas
Que charnellement on me touche.
Ha, ha, lessez, lessez, lessez,
Bran ! pour neant vous me pressez.
Bran ! j'aymerois mieux estre morte
Que vous m'eussiez de telle sorte :
Ostez-vous donques, aussi bien,
Mercy Dieu, vous ne gaignez rien ;
Ma cuisse en biez accoustrée
Vous defendra tousjours l'entrée,
Et plus les bras vous m'entorsez,
Et plus en vain vous efforcez.
 Ainsi depuis une semaine
La longue roydeur de ma veine,
Pour neant rouge et bien en point,
Bat ma chemise et mon pourpoint.
Qu'à cent diables soit la prestresse

Qui a bigotté ma maistresse.
Sus donq, pour venger mon esmoy,
Sus, iambes, secourez-moy ;
Venez, iambes, sur la teste
De ce luitton, de ceste beste
Qui ores femme n'estant plus,
Mais ombre d'ung tombeau reclus,
Miserablemeut porte envie
Aux doux passetems de ma vie,
Qui Dieu me faisoient devenir.
Et si ne veut se souvenir
Qu'en cependant que la jeunesse
D'une tresmoussante souplesse
Et de manimens fretillars
Agitoit ses rougnons paillars ,
Ores à gauche, ores à dextre ,
Jamais ny à clerc, ny à prestre ,
Moine, chanoine ou cordelier
N'a refusé son batelier.

FIN.



LE CAQUET

DES

BONNES CHAMBERIÈRES

Chamberières, vueillez moy pardonner
Si je pretendz descouvrir voz finesses;
Je n'entendz point les bonnes blasonner;
Chamberières, vueillez moy pardonner.
Aux maulvaises je vueil le tort donner,
Quechacun sçait plus communes que asnesses:
Chamberières, vueillez moy pardonner

Si je pretendz descouvrir vos finesses.
Je ne vouldroye aux bonnes faire oultrage,
Marry seroys si aultre le faisoit;
J'aymerois mieux mourir de malle raige
Que de vouloir aux bonnes faire oultraige;
Chrestien n'est qui pourchasse dommaige
A son voysin, quoy que petit il soit;
Je ne veuil donc aux bonnes faire oultraige
Marry seroys si aultre le faisoit.
Je parle à vous, mes dames les servantes,
Qui chascun jour estes partout en ventes,
Comme marée ou macquereaux ès halles,
Ne demandans qu'à jouer des cymbales.
Je parle à vous, malheureuses putains,
Par qui honneur d'un chascun sont estains,
Quand les blasmez de vos langues infaictes.
Je parle à vous, non point que m'ayez faictes
Fascheries, mais à d'aultres assez,
Ausquelz avez des maux tant amassez,
Qu'on n'y sçauroit aulcun remède mettre,
Tant au varlet palfrenier, comme au maistre.
Vous vous nommez chamberières, mais dames
Estes partout, et en sçavez voz games;
Dames estes, car trop plus aysement

Vivez qu'elles ; oyez quoy et comment :
Il vous convient avoir pour serviteur
Secret De quoy, chascun son nom sçait bien,
Car il n'y a partout si grand seigneur
Qui sans De quoy peust dire ou faire rien :
Si ne l'avez, il fault trouver moyen
De le trouver et tenir pour servant,
Ou aultrement, pour certain je maintien,
Par fin chemin vous l'yrez poursuivant.
De quoy nourrist les macquerelles,
De quoy nourrist les macquereaulx,
De quoy faict vendre les pucelles,
De quoy nourrist les larronneaulx,
De quoy faict main raporteur faux,
De quoy pucelles faict nourrisses,
De quoy faict au monde maintz maulx.
Aux endormys en telz delices.
Trouver convient façon d'avoir demaine
Escuyère de toute la mayson,
Et pour l'avoir il faut qu'on se pourmaine,
En endurant de tous oultre raison :
Ou premier fault flater tant qu'achoyson
Elles trouvent d'estre la chamberière
Qui acheptra la chair et le poysson ;

De celles là, dame gard le derrière.
Par le moyen de demaine ont De quoy
Pour leur servant et pour leur compaignie.
Si demandez ou comment ou pourquoy,
Je vous le dis pour vray, rien ne vous nye :
A icelle vous donnez grant poignye
De monnoye pour aller au marcher
Y achepter vivres pour la mesgnye,
Mais bien souvent jouent du desmarcher.
Or, quant demaine a bien ferré la mulle,
Et quant Roger vient pour servir, supçon,
Elle dira : « C'est chose ridiculle
« Vouloir tenir ceans ce faulx garson ;
« Passez-vous-en, dame, ceste saison :
« Je feray bien seulle ce qu'est à faire ;
« Contentez-vous, ma dame, de rayson. »
Et par ainsi nul ne va au contraire.
De faulses clefs de la cave faict faire
En abusant l'ouvrier par son caquet,
Et puis après, pour tout le cas parfaire,
Aultres semond pour faire le bancquet.
Pensez, dame, pensez au grant acquest
Qu'elle vous faict : O la bonne servante
Que vous avez ! Est-il point vray, Marquet ?

Folle Despence est en cest art sçavante.
Vous vous servez de ces vieilles ridées :
C'est pour savoir qu'on faict en la maison
Quant n'y estes : asnesses desbridées,
On les doibt dire et nommer par raison ;
Votre logis est où la garnison
De macquereaux se retire et putains.
Pardonnez-moy si n'ay par mesprison
Voulu mentir ; mais ay le vray attains.
Puis, quand ce vient que vous estes aux champs,
Pour que le cueur trop souvent ne leur faille
Il fault du vin pour mieulx passer le temps,
Boire à plain pot, sans en challoir la maille ;
Tousjours avoir ou flacon ou bouteille,
Ne demourer sans vin en la cuysine ;
Pour le cacher ne fault manteaux ni fueille :
Car pour mentir font bien la bonne myne.
« Sus, grand chière ! ma dame n'y est poinct ;
Beuvons d'autant à tous noz bons amys ;
Sus, grand chière ! chantons en contrepoinct,
Et ne craignons en rien noz ennemys.
Depuis le temps qu'à servir m'entremys,
J'ay triumphé et si triumpheray ;
Boyre d'autant je n'ay jamais obmis,

Et du meilleur, ainsi acheveray.
« Sus, grand chière! mon maistre est riche assez ;
A ce jambon, sus! menons rusterie :
Sus, sus, buvons! les morceaux sont passez ;
Sus! qu'en noz faictz il n'y ayt mocquerie!
S'il n'y a rien, sus! à la boucherie,
Et grant chière tandis qu'avons sayson ;
Garde n'avons de coups d'artillerie.
De nous deffendre entendons la rayson.
« Avoir convient pastez du patissier,
Et les escrire au compte nostre maistre.
Le myen amy m'avoit promis cy hyer
Qu'à Gentilly feroit la nappe mettre,
Et si me fist par ma foy lui promettre
Que luy feroye au retour compaignie;
Mais d'y aller ne m'osay entremettre;
Tout seul y fut; amy, Dieu te benye.
« Sus, grant chière! ayons le menestrier
Pour achever notre feste entreprise;
Chamberières n'ont jamais q'ung estrier;
De chevaucher la manière ont aprise.
Prenons amys du tout à nostre guyse,
Chantons, dançons; des biens avons assez.
Malheureuse est de qui la mort devise ;

Ceulx qui sont mors, ilz sont tous trespassez. »
  Et puis, dames, que dictes-vous d'icelles?
Vous leur laissez ès mains tout votre bien;
Pensiez-vous point qu'elles fussent pucelles,
A les congnoistre à leur rusé maintien
Et fine mine? Ha! tout n'ay dit : rien, rien.
Il fault avoir en karesme raisins,
Figues, pruneaulx et noix par fin moyen,
Pour le banquet apprester aux cousins.
  O quelz cousins! vray Dieu! quel cousinaige!
Quelle amytié! quel consanguinité!
Je crois qu'ensemble ilz font ung beau mesnaige
Toutes les nuictz; telle est la verité.
Craindez-vous point justice n'equité,
Quant, pour voz cas luxurieulx parfaire,
Assignez lieux? De telle iniquité
Vueillez sortir et du tout vous retraire.
  « Madame vient, il se fault retirer;
Tost, mon amy, tost sortez par derrière:
Ma maistresse se pourroit fort irer;
Pour tout, amy, retirez-vous arrière;
— Dieu vous gard, dame! — Et puis, ma chamberière,
Avez-vous bien nostre logis gardez? »
O! qu'elle est saoulle! O que la première

Est encor pleine, et vous n'y regardez!
Respond Perrette et dict à sa maistresse
Que degoustée elle est, et fort debille;
Depuis huyt jours de soy plaindre n'eut cesse:
C'est qu'el n'a point éu assez la bille;
El ne dict point qu'il fault sortir la ville
Et qu'il est bon de prendre l'air des champs,
Que son amy appreste son aguille
Pour luy donner le petit passetemps.
Puis maintenant il fault aux champs aller
Se recréer pour n'estre plus malade,
Et pour ce fault à madame parler
En souspirant et faisant la fanfade;
Dire ne fault qu'elle veult l'estrapade
Et que long-temps elle a soif endurée;
Le sien amy appreste la sallade,
Le harenc sor, le pain, pinte et bourrée.
On est marry : c'est de la maladye
De Perrette, qui est mal disposée
Et a fiebvre, voulez-vous que vous dye?
Le mal qu'elle a est qu'elle est fort lassée :
Huyct jours a qu'elle ne s'est point couchée,
Car tout la nuict a fallu banqueter,
Boire, gaudir, sans nulle reposée,

Chanter, danser, triompher, caquetter.
Je laisse là le surplus de l'affaire,
Et ayme mieulx à d'aultre place faire
Pour en escripre au long ce qu'il leur semble ;
Mais j'achepvray les dictz d'elles ensemble
Quand elles sont ensemble à la rivière.
« Dieu ! que vous estes bonne ouvrière,
Guillemette, nostre voisine !
Par mon serment, je ne vois signe
D'oysiveté en vostre affaire.
Vueillez-moy près vous place faire. »
— « Heu ! que vous estes matineuse,
Veu que n'avez esté oyseuse
Toute la nuyct : dont vient cela ? »
— « Pardicques, depuis que ceulx-là
Ont heurté à l'huys de Perrette
Enda, m'amye Guillemette,
La dame, tant est fort noysive,
N'a cessé parler de lessive :
C'est une très maulvaise dame. »
— « La mienne est trop meilleure femme.
Mais nostre maistre ne vault rien ;
Il est plus rechigné qu'ung chien ;
On ne peut rien à son gré faire ;

Il ne faict que crier et braire.
Mais, dis, est-ce après desjeuner? »
— « Sur ma foy, je ne puis jeuner,
Tant me trouve mal au matin;
Si je ne bois ung bon tatin,
Je ne fais bien tout la journée.
— « Tu me sembles mal atournée.
Je te diray, ceste bigotte,
Ma maistresse, ceste marmotte,
Hyer faisoit la rencherie,
Et, pensant faire fascherie,
Ne se vouloit aller coucher
Près le maistre, ne luy toucher,
Mais vouloit faire un lict à part,
Quoy qu'elle en voulsist pour sa part
Deux piedz voire, pour tout le moin,
Plustost aujourd'huy que demain;
Car elle ayme assez un tel jeu.
Elle disoit qu'avoit faict veu,
Pour le mal de son amarry,
Ne coucher avec son mary
Les vendredys ni samedys,
Et sembloit, à oyr ses dictz,
Qu'elle eust mal en son petit ventre;

Mais je croys bien que l'on y entre
Assez souvent sans chausse-pied. »
— « Ma maistresse est femme de pied;
De faire telz veux el n'a garde;
Elle se mect à l'advant-garde
Pour recepvoir les premiers coups.
Le maistre n'y pense beaucoups,
Et croys bien que point ne s'en doubte.
Aulcunesfoys de nuict j'escoute,
Quant ilz sont ensemble couchez;
La dame luy dict : « Approchez,
« Mon mary, et, pour ce matin,
« N'oubliez point mon picotin. »
Incontinent, pour le vray dire,
Contraincte suis, force de rire,
Mordre les draps pour mieulx me taire.
Oultre y a ung prothenotaire
Qui souvent vient à nostre hostel.
Je ne vous mentz, le cas est tel,
Seullement pour nostre maistresse;
Mais j'ay songé quelque finesse,
Et plus fine que tu ne pense.
Il luy faict dancer une dance,
Combien qu'il ne soit menestrier;

Il la chevauche sans estrier,
Sans avoir esperon ne botte,
Le trihory en basse notte.
— « Mais pourquoy fusse que sortis
Du logis Chose? » — « J'en partis
Pour ung petit de fantasie;
Sur moy y avoit jalousie,
Quoy que cause n'y eust de l'estre,
Sinon aulcunesfoys mon maistre
Me rioyt et faisoit des tours
Par joyeuseté; mais d'amours
Il ne m'en supplia jamais.
Or quant il m'eut prié, voir mais;
Il ne l'a point faict pourtant,
Posé le cas qu'en s'esbatant,
Le plus souvent il me tastoit
Quand personne au logis n'estoit,
Mais au surplus il n'y a rien.
Par plusieurs foys, par fin moyen,
M'a promis de faire ma feste,
Mais je n'ay pas esté si beste,
Et, quoy qu'on dit qu'il m'aime fort,
Et au regard de ce rapport,
Je n'en compte pas une maille.

Au fort aller, vaille que vaille,
J'en congnois ung à marier
Qui me requiert, sans me lyer
A ces rechignardes maistresses,
Qui me donra pour moins les gresses
Et quatre ou cinq francs, n'est-ce rien?
Et me promect faire aultre bien;
Mais, pour finir tous mes propos,
J'auroye faulte de repos. »
— « Vien çà, que dis-tu de Perrette,
Qui de chascune ainsi caquette? »
— « Je te dis vérité; ma foy,
Elle dict merveille de toy,
Que tu n'es qu'une larronnesse,
Une villaine, menteresse,
Orde, puante, becquerelle,
Et dit que tu es macquerelle
De ta maistresse et d'un gros moyne,
Et dit que la nuyct tu la meine
Au cloistre faire sa raison;
Que tu es dame en la maison,
Mesmes que couche avec le maistre;
Y veulx-tu point remède mettre? »
— « Or regarde l'orde truande,

El le fait à qui luy demande,
L'orde, infaicte, vieille pourrie.
Je ne seroye point marrye
Si elle dysoit verité :
C'est pour ce que j'ay recité
A son maistre la grant finesse
Que feist chez la recommandresse ;
Elle a servy à leur valet,
Celluy qui s'appelloit Raoullet ;
Vray est, je l'ose maintenir,
Car je luy veis ung jour tenir
Son cas, en l'ouvroir en passant,
Et croy qu'estoit en mal pensant.
Une aultrefoys derrière l'uy,
La veis tout au plus près de luy,
Et croy que tant elle approcha
Que toute platte il la coucha ;
Au reste ilz feirent là leur feste. »
— « Parlons d'aultre ; c'est une beste,
Infaicte, orde, plaine de vice.
Avez-vous point une nourrisse
Pour garder le petit enfant
De vostre hostel ? Je la hay tant,
Elle est tant orde et flateresse ;

D'elle on feroit bien une farce.
Mais jamais en maison, que sache
Où soit enfant à nourriture,
Ne serviray : ce n'est qu'ordure ;
Cela me faict tant mal au cueur !
Encore ay-je plus grand douleur
Qu'il faut aller à la rivière
Et luy estre sa chamberière
A ceste nourrisse breneuse,
Et si encore est envieuse
Des gens ; vrayment c'est très mal faict.
Tout mon cas est lavé et faict.
Veulx-tu venir ? Je te diray,
Une aultresfois te compteray
De ma maistresse bon propos,
Comment elle boit à plains potz
Quant nostre maistre n'y est point,
Comme elle chante en contrepoint
Avec son amy par amours ;
Mais, pour présent, le temps est cours,
Heure est que la nappe je mette.
Adieu je te dis, Guillemette. »

FINIS.



APOLOGIE DES CHAMBERIÈRES

Qui ont perdu leur Mariage à la Blancque

L'Acteur à son Amy, salut.

Congnoissant que tu as desir,
Amy, et que tu prens plaisir
D'ouyr et veoir choses nouvelles,
Racompter t'en veulx les plus belles
Qu'ouys depuis ung an en çà,
Des chamberières de par deçà,
Lesquelles, sans avoir dispence,

Au moins ainsi comme je pense,
Pretendoient d'avoir benefice,
Si l'aveugle faisant l'office
N'eust pour icelles tiré blancque,
Et ne leur est demeuré blanc que
Leur cul, s'il n'est ou noir ou gris.
Vrayment, mon amy, je me ris
Du malheur des dictes chambrières,
Qui pensoient bien estre gorrières
Si leur teston eust rencontré.
Escoute, et je te racompteray
Les regretz qu'un jour, par fortune,
Je veys et ouys faire à une
Attendant place à la fontaine.
« Que la forte fiebvre quartaine, »
Disoit-elle lors, « puist tenir
« Celui qui premier feist venir
« Ce jeu de blancque en ceste ville.
« Je suis par luy la plus serville,
« La plus dolente et langoureuse,
« La plus paovre et plus malheureuse
« Qui soit dessoubz le firmament. »
Parlant alors à sa compaigne,
Qui n'estoit de Troye en Champaigne,

Mais de Paris: « Ce m'est venu
« Et ce grand malheur advenu,
« J'avoye un jour, sans varier,
« Quinze francs pour me marier,
« Lesquelz deuement gaignés j'avoye
« En ung logis où je servoye;
« Mais ilz ont fait par la fenestre
« Ung sault, parce qu'il m'advint mettre
« Dix testons desditz quinze francs,
« Qu'ilz estoient à moy nectz et francs,
« A ceste blanque malheureuse,
« Où j'ay esté aussi heureuse,
« Sans jurer Juno ne Jupin,
« Comme les enfants Turlupin,
« Qui sont malheureux de nature;
« Car, attendant bonne adventure,
« Hélas! il m'advint mal encontre;
« Mais, se jamais là je rencontre
« Benefice en or ou argent,
« J'en feray mon amoureux gent,
« Mignon, gorrier, gaillard et gay,
« Pour danser pavane et vert gay,
« Le mois de may, au vert boscage
« Escoutant le pinson ramage,

« Et cueillant le gentil muguet.
« Mais tout l'argent de mon bancquet,
« Las! y est demeuré contant.
« Nous pensions bien boire d'autant
« Dans une tasse de cinq mars.
« Mais ce sera le mois de mars,
« Si je peulx espargner ung soul,
« Que nous bevrons tout nostre soul
« Dedans ung pot monsieur de terre.
« Non contente de ce caterre
« Et malheur qui m'estoit venu,
« Aultre desir m'est advenu
« Tout mon reste à la blancque mettre,
« Sans advertir dame ne maistre,
« Pensant qu'il estoit impossible
« Fortune m'estre tant nuysible
« Que d'avoir blancque à chacun coup.
« Et puis y en avoit beaucoup,
« Affin que le vray je déclaire,
« Que comme moy je voyois faire,
« Dont plus que devant m'enhardis.
« Mais, ô vray Dieu de Paradis,
« J'y ai de rechief tout perdu.
« Qu'en fust le maistre bien pendu,

« Et que j'en eusse fait l'office !
« Aussi de tenir benefice
« Il n'appartient pas à chambrière.
« Tout me vient sens devant derrière ;
« Malheureuse suis de nature.
« Je te diray aultre adventure
« Qu'à la dernière m'est venue,
« Pourveu que ma desconvenue
« Tu ne recites à personne. »
Oyant ceci, mot je ne sonne,
Attendant de sçavoir la fin
De ce joyeulx compte, et affin
De bien au long le cas t'escripre
Pour t'esjouyr et faire rire,
Le recitant en compagnie.
« J'ay ung maistre qui me manye
« *Et cetera,* puis en l'oreille
« Me baise tant qu'il me resveille
« Pour avec luy passer le temps. »
Perrette respond : « Je l'entens ;
« Faict-il cela souventes fois ? »
— « Vrayment, m'amye, et maintes fois
« Ung teston me donne ou demy.
« J'ay oultre tout cest argent my

« A ceste malheureuse blancque,
« Et si tout m'est venu plus blanc que
« N'est ung cigne, ou farine ou neige.
« Par ce moyen, plus d'argent n'ai-je,
« Et suis de marier moins preste
« Que je fus oncques. Mais, au reste,
« Ung point y a qui me conforte :
« Je suis encores aussi forte,
« Aussi puissante, aussi habille
« Pour gaigner au jeu de la bille,
« Que je fus jour de mon jeune aage,
« Pour mieulx gagner mon mariage,
« Passant le temps et mesbatant,
« Que n'ai fait à la blancque. A tant
« De toy prendray congié, m'amye,
« Estimant que ne diras mye
« Ce que je t'ay cy recité. »
— « Nenny, » dict-elle, « en verité
« N'en ayes soucy ou esmoy ;
« Vivant n'en saura rien de moy,
« Ou le vray Dieu me puist mauldire.
« Vrayment, puisqu'il t'a pleu me dire
« Ta tant malheureuse fortune,
« Je t'en veulx racompter une

« Qui m'est, comme à toy, advenue
« Et par ceste blancque venue.
« Que mauldicte en soit la semence! »
Adonc la fillette commence
En ces motz, voire, ou en pareilz,
Mais premier feist ses appareilz,
Et dessus son seau s'est logiée,
Disant : « Je me suis obligée
« Pour cinq testons à ma maistresse,
« Qui me cause au cueur grand destresse,
« Pensant gaigner mon mariage
« Comme toy. Oultre, mis en gaige
« Ma bonne robe et mon corset,
« Et des chemises encor sept,
« Pour dix aultres, soubz trois devises,
« L'une pour ravoir mes chemises,
« L'autre pour gaigner ung amy,
« La tierce pour chanter *fa my*,
« Ce beau mois de may, en l'ombrage,
« Bouffant en l'amoureux ouvrage.
« Mais sçais-tu quoi? Toute freloire. »
— « Vrayement tu n'entendois le loire
Non plus que moy, m'amye Perrette;
« Car le bien du jeu d'amourette

« Tu y as comme moy perdu,
« Et tu as ton bien despendu,
« Ainsi que tu m'as recité. »
  Amy, pour dire verité,
Escoutant lors ceste devise,
L'une desdictes deux m'advise,
Qui changea soudain de couleur.
L'autre demande : « Quel douleur
« Ou quel mal t'est-il advenu ? »
— « M'amye, nostre cas est congneu :
« Cest homme-là nous escoutoit. »
Ainsi que ces mots racomptoit,
Je commençay à m'eslongner,
Car, s'on m'eust venu empoigner,
Je crois qu'on m'eust gallé la teste.
  Amy, sur ce point je proteste
Que bien folle est la créature
Qui se mect en telle adventure,
Et qui va à la guerre aux femmes,
Où maintz sont bien souvent infames,
Et leur faict-on payer l'amende.
A tant à Dieu je te commande.

FINIS.



L'HEUR ET GAIN
D'UNE CHAMBRIÈRE

Qui a mis à la Blanque pour soy marier, repliquant à celles qui y ont le leur perdu.

Au Lecteur, salut.

Assez faché d'une dure infortune,
Doubtant encor que m'en viendroit aucune
Après passer celle qui tant m'oppresse,

Pour m'esjouyr je m'ostay de la presse
Où dur malheur, qui poursuyt tout forfaict,
De bon espoir m'avoit du tout defaict.
Que feis-je lors pour mon esprit induyre
A passer temps? Adonc me pris à lire
Ung petit bref de parolles legières
Qu'avoient causez entr'eux .II. chambrières.
En les lisant, une jeune fillette,
De maintien doulx et de regard honneste,
Me vint reprendre et me dict sans targer
Que tort avoient de blancque eulx estranger,
Et qu'elle avoit gaigné plus que perdu
Au jeu de blanque; ainsi l'ay entendu.
Lors me compta, sans faire long sejour,
Comment bon heur luy advint en ce jour.

LA CHAMBRIÈRE.

Quand j'ai congneu que ne gaignois assez
A mon service afin mary avoir,
Trente-deux solz j'ay soubdain amassez,
Lesquelz m'estoient grand richesse et avoir.
Mettre à la blancque ay fait le mien debvoir,
Où n'ay perdu; sure en suis, somme toute.

On ne perd pas tout l'argent qu'on y boutte.
Aulcunes sçay qui de blancque se plaignent
Pour ce qu'ung coup ilz n'ont point rencontré;
Mais en mettant leurs testons ilz se feignent,
Et au Hazart n'ont point bon œil monstré.
Lorsque Hazart s'est contre eulx demonstré
Rude et cruel, courant ailleurs la poste,
Et ont perdu l'argent de robbe et cotte.
Ce n'est pas tout : car, leur vueil entendu,
Suyvant Honneur n'estoient point en la place;
Mais poursuyvoient le leur guain pretendu
Que de Venus possederoient la grace.
L'une des deux estoit vieille crevasse,
Qui son mignon vouloit faire pompeux :
Mais blanque feist le sien maintien honteux.
De male mort le banquier maudissoit,
Car son mygnon luy monstroit chère grise;
De quinze francs le tas appetissoit;
La robbe aussi estoit en gaige mise.
Or, quant à moy, ung chascun bien j'advise
Que n'ay en blanque aucun denier submis
Fors par Honneur, qui est de mes amys.
L'autre d'après, assez jeune tenue,
S'en plainct aussi en cueur et en couraige,

Laquelle estoit d'un autre entretenue,
Où elle avoit desjà passé son aage,
Pret elle avoit content son mariage
Pour quelque sot, qu'elle eust fort abusé,
Quelqu'autre aussi, s'il n'eust esté rusé.
Son mariage à la blanque elle a mis,
Soubz ung espoir qui pas beaucoup ne vault,
Et lors Hazard luy a du tout desmis
Son vain espoir, qui maintes fois deffault;
Bon heur aussi, ainsi penser le fault,
A son espoir ne s'est pas entendu,
Et por cela au jeu elle a perdu.
Un aultre estoit, qui n'eust le cueur marry,
Car vingt escus à la blanque gaigna,
Et pour devise avoit : *Mon bon mary*.
Deux ou trois coups hocher Bien me daigna;
Lors le blanquier contre elle s'indigna,
Non pas trop fort, car il l'eust deshousée,
S'elle eust voulu, la tendrette espousée.
De faire ainsy je n'ay point esperance,
Ne plaise à Dieu, de cueur je le prometz;
Aussi Hazart a pris d'Heur l'accointance,
Et m'ont promis des biens plus que jamais;
Suyvre Venus du tout je me desmetz;

Et suyvre Honneur j'ay tousjours pretendu,
Et par cela au jeu n'ay point perdu.
  Par plusieurs fois en mariage mise
J'eusses esté, voire, depuis deux ans;
Mais pauvre estoys, et de tous biens demise,
Qui m'estoient fais à porter très pesans;
Advenu m'est, qui me sont bien duisans,
Hazart et Heur, dont point me mescontente:
Heureuse suis, dont doibtz estre contente.
  J'ai beaux habitz et beau linge tout neuf,
Beau demisceint d'argent sur mes costez;
Deux chapperons, tabliers plus de neuf,
Chausses, soulliers et biens de tous costez.
Pour ce vous pry que de biens ne doubtez;
Venez vers moy, se me voulez avoir,
Je vous feray d'entretien le debvoir.
  La blanque a faict mon argent croistre fort,
Dont mercy Dieu et le bon heur aussi;
Et par cela j'ay en Dieu mon confort
Qu'aulcun viendra pour m'espouser icy.
Cent livres j'ay gaignées, Dieu mercy;
C'est pour celuy lequel m'espousera,
Et qui amy mon cueur reclamera.
  En aage suis; de beaulté me contente,

Ma devise est : *En toutes parts brunette;*
En mouvement je ne suis point présente;
On peult bien veoir que j'ay ung cueur honneste :
Vienne ung amy, me voilà toute preste
Le recepvoir si très benignement
Qu'il en aura en fin contentement.
Je fais cy fin, concluant par mon dire
Que j'ay esté en blanque très heureuse;
Mais d'ung regret mon pauvre cueur souspire,
Et par maintz jours je me rends douloureuse.
Pour quoy cela ? Las ! je suis langoureuse
Du mal d'amour, qui tousjours me tourmente,
Et sans cesser dedans mon cueur augmente.
Prens donc bon cueur, ô bonne chambrière !
Et riens ne doubte ; à la blanque fault mettre.
N'en tire point ne cul ne teste arrière,
Si mariée en peu de temps veulx estre.
Certainement le nombre il fault congnoistre
Dessus le doigt, et aussi la devise,
Laquelle auras dedans ton billet mise.
Pardonnez-moy, ô bons lecteurs humains,
Si j'ay cy dict chose qui trop repugne
Encontre aulcuns; je n'en dis plus ne mains
Que je vouldrois qu'il me feust dit d'aucune

Qui m'enseignast, sans user de rancune.
Adieu vous dy; à la blanque mettez,
Et, comme moy, du jeu vous contentez.



LE BANQUET DES CHAMBRIÈRES

FAIT AUX ESTUVES

1541

L'Auteur à son Amy.

Puisqu'il te pleust vers moy transmettre
Ton escrit en forme de lettre,
L'an passé, d'aucunes chambrières
Qui leurs mariages ès bryères

N'avoient perdu, mais à la blancque,
Je ne ris autant d'un an que
Je feis l'autre hier du banquet,
Des comptes, devises, caquet,
Jeux mots, ridz, chansons et sornettes
De quatre jeunes godinettes
Aux estuves le jeudy gras.
Ressembler ne veux aux ingrats
Qu'ilz ne daignent reponse rendre.
Or, amy, pour le cas entendre,
Celui qui ce nous recitoit
Les assistans tant incitoit
Qu'ils ne pouvoyent tenir de rire,
Et, pour le vray au long t'escripre,
Jamais le bon falot Jean Serre,
Lequel pieçà est mis en serre,
Coiffé d'un beguin d'un enfant
Sous un haut bonnet triomphant,
N'en fist Parisien si ayse,
Combien qu'il eust grace niayse,
Que chacun rit de cette histoire.
Amy, quelque jour de la foire
Saint-Germain, quattre chambrières
Assez mignonnes et gorrières

Prindrent complot, comme il me semble,
D'aller aux estuves ensemble
Le jour dessusdit; ce jour vint,
Duquel, comme au vray il advint,
Toutes quatre ensemble arrivèrent,
Où place assez bonne trouvèrent.
« Et puis, mes filles », ce dit l'une
D'elles, la plus vieille, « Fortune
« Nous sera-elle ce jour propice?
« Je croy que ouy; sucre et espice
« Avons pour manger, cas friand. »
Babeau, la belle aux yeux rians,
Repond : « Ma mère, paix, paix, paix!
« Parlez plus bas; j'ay du porc frais,
« Une andouille et quatre saulcices,
« Que, malgré nos maistresses chiches,
« Mengerons. N'as-tu rien, Perrette? »
« — Si ay : j'ay une cottelette
« Qui le ventre quasy m'eschaulde. »
« — Moy, un pasté à sauce chaulde »,
Dist lors Alizon la mignonne,
« Et si ay la bourse assez bonne. »
« — Filles, montés sans babiller;
« Si vous voulez deshabiller,

« Le baing est desormais trop chaud. »
La vieille, en qui beauté deffault,
Pas ne fut alors si honteuse
Comme est une jeune amoureuse,
Quant ce vient la première nuict,
Ne sçachant quel est le deduict,
N'ose despouiller sa chemise;
S'est incontinent nuë mise,
Et, sans cacher sa penillière,
Fut des fillettes chambrière,
J'entens à leur tirer leurs chaulces.
Or, ainsi que vieilles sont faulces,
Tirant les chausses d'Ysabeau,
Feit un pet qui ne fut fort beau,
Disant ces mots : « Passe, courtault;
« Je croy qu'à mon cul le sens faut,
« Ou je ne sçay ce qu'est à dire. »
Les filles se prindrent à rire;
Et du ton tonnant estonné,
Toutes trois bouchèrent le né,
Dont la vieille bien peu en prise
Cela fait, chascune s'est mise
Dans le bain; chascune se lave;
Chascune tend se faire brave.

Après que la vieille desvée
Eut sa penillière lavée,
Va en un estroit recullet,
Où quelque chambrière ou varlet
Luy ratissa d'ung vieil cousteau
Le ventre jusques à la peau.
Ce fait, Perrette fut abille
D'aller empoigner la cheville;
Alizon la suyvit de près,
Ausquelles on faucha leur prez.
Babeau, non sçachant que c'estoit
Qu'on leur faisoit, ne se hastoit
Les suyvir, pensant que pisser
Alloyent leans, ou pour seicher
Leurs corps à quelque linge doux.
La vieille luy dit : « Hastez-vous
« Cependant qu'elle est en bon point. »
— « Certes, je n'y entreray point »,
Respond à la mère Ysabeau ;
« Ceste femme tient ung cousteau;
« Elle me pourroit bien couper
« Le maujoinct : laissez m'eschapper;
« Ennenda, point n'y entreray. »
« — Ma fille, je vous monstreray

« Comme on y fait; ne craignez rien :
« On ne vous fera que tout bien. »
Elle y entra. Babeau se couche;
La vieille lui lave la mouche,
Puis elle dit : « Ma belle fille,
« Mettez le pied sur la cheville. »
Quand la toison fut bien mouillez,
La rasant : « Vous me chatouillez »,
Luy dit la mignonne Babeau.
« — Ma mie, pour Dieu ! allez tout beau ;
« Gardez que vostre pied ne grille.
« Hemy, comment cela fretille!
« — Ennenda, vous me faites mal;
« Laissez m'aller, propos final »,
Dist-el d'assez laide grimace :
« Vous m'avez coupé la fendasse. »
La vieille ratissa en sorte
Que Babeau cuydoit estre morte.
Mais en fin elle fut moult fière
D'avoir ung si mignon derrière;
Si vestit sa blanche chemise.
La nappe fut près du baing mise,
Le petit banquet apresté.
Les deux se misrent d'un costé,

Deux de l'autre; puis, quant ilz eurent
Desjeuné, toutes quatre beurent
D'autant, ainsi qu'il est à croire.
  Babeau dit : « Je sçay une histoire;
« S'il vous plaisoit de l'escouter,
« Pourveu que point le caquetter
« On ne voulut à ma maistresse,
« Qui au cœur en auroit tristesse,
« Très-volontiers le vous diroye. »
« — Dy hardiment », respond Maroye;
« Chascune de nous fait serment
« De n'en parler aucunement. »

DIZAIN.

« Un jour monsieur descendoit à la cave
« Avecque moy, qui suis sa chambrière,
« Lequel, marchant dessus ma robe brave,
« Sur les degrez me fist choir en arrière;
« Luy, cognoissant assez cette manière,
« Me redressa sus le cul d'un tonneau.
« Holà! Monsieur! luy dis-je lors, tout beau!
« Laissez m'aller : je suis toute gastée.
« Il me répond : Ne te fâche, Babeau,

« Avant partir tu seras descrottée.
« Ce cas fut faict, par mon serment. »
— « J'aymerois tel descrottement »,
Dist une fille assez moyenne;
« Mais escoutez toutes la mienne.

DIZAIN.

« Un jour passé mon maistre m'accolla
« Dessus un banc, où me trouva assise,
« Et puis me dit : M'amye, faisons cela,
« Car c'est un jeu que tout le monde prise.
« Incontinent retroussa ma chemise
« Et me coucha pour myeulx faire à son ayse;
« Mais lors je fis un petit la mauvaise,
« Non cognoissant quels estoient telz esbats;
« Enfin je dy : J'ayme bien qu'on me baise,
« Puisqu'en baisant l'on me met le cul bas. »

« —Vrayement, j'aymeroye telz sabbats! »
Respondit la vieille sans dents;
« Et joueroye à mettre dedans
« Aussi bien que feis jamais. »
Lors Alizon vit en un mectz
Le porc frais, dont se print à rire.

Ysabeau se luy vint à dire :
« Ma sœur, de quoi te souvient-il?
« Sçais-tu quelque compte subtil
« Pour récréer la compaignie? »
« — Il me souvient quant je manie »,
Dit-elle, « ce que tu sçays bien,
« De frais rasé, où quasi rien
« N'apparoist de poil, tout ainsi
« Est-il de ceste coisne icy;
« Voilà le point qui me faict rire. »
« — Mes fillettes, je vous veux lire
« Un faict digne assez de mémoire;
« Mais premier il me convient boire
« Et destrousser ce gobelet.

CAMERON.

« Filles, à un père seullet,
« Toustesfois lors d'assez jeune aage,
« Dedans un caduc hermitage
« Arriva une godinette
« Qui désiroit d'estre nonnette
« Et vivre de pain et racines.
« Or, ainsy que jeunes poupines

« Il est aysé à decepvoir,
« Le frère mist tout en debvoir
« De luy apprendre une leçon
« Du moyen, manière et façon
« De remettre un diable en enfer,
« Combien qu'il fut plus dur que fer,
« Non pas ainsi que Theophille.
« Si vint dire à la jeune fille :
« Avez-vous bonne volunté
« Vivre avec moy? — *Pater sancte*,
« Autre chose je ne prochasse,
« Respondit-elle sans fallace;
« Je ne quiers que la vie munde.
« — Or, dist-il, Dieu priva du monde
« Le grand Diable par son peché
« D'orgueil, du quel fut entaché;
« Pourtant, quand ce malheureux Diable
« Vient au monde, il est delectable
« A Dieu le remettre en enfer,
« Pour les damnez y reschauffer;
« J'entens le tout sans deshonneur.
« La fille respond : Mon seigneur,
« Comment se fait cela? — Comment?
« Dict-il; habillement,

« Sans plus tarder, despouillons-nous,
« Puis nous nous mettrons à genoux;
« Ainsi apprendrés la manière
« Chasser le Diable en sa tanière.
« Le jeune homme osta sa chemise,
« Sans rien aucunement cacher.
« Incontinent se va lâcher
« Le grand diable de ce mignon,
« Plus rouge que n'est un oignon.
« Elle, voyant cela saillir,
« Commença lors à tressaillir,
« Disant : — Que vois-je là dehors
« Ainsi saillir de vostre corps?
« Beau père, il semble d'une bille.
« — Certes, dit-il, la belle fille,
« C'est le Diable, sans nul deffault,
« Qui hors de mon pauvre corps sault
« Pour faire quelque deplaisir;
« Fille, c'est à vous grand plaisir
« Que n'en avez ung comme moy;
« Las! pour m'oster de cest esmoy,
« Usez devers moy par concorde
« Des œuvres de misericorde,
« Et chassons ce Diable en enfer,

« Ou qu'il voise ailleurs se chauffer.
« Ceste leçon tant recorda
« Que la fille enfin s'accorda.
« Si se mirent dessus le lict,
« Où feirent l'amoureux delict,
« Chassant ce Diable à toutes foys
« Qu'il sortoit. Changeons de propos ;
« S'il n'y a plus de vin ès potz ,
« Mandons-en ; sus à ce pasté !
« Vrayement, voilà bien caqueté.
« Quand je manie ceste andouille,
« Il m'est advis qu'on m'en fretouille ;
« Le goust me monte jusqu'au cœur :
« C'est un metz qui donne vigueur
« Souventes foys quant on se baigne. »
— « Vien ça , dist l'une à sa compaigne ,
« Je te prie, dy-moy sans resver,
« En mis-tu jamais, sans laver,
« Au pot? » — « Si ay, par mon serment. »
  Pour fin , voilà le preschement
Des dessus dictes chambrières,
Qui sçavoient assez les manières
De faire .. . chascun m'entend bien.
Pour présent, amy, n'ay plus rien

Qui soit plaisant à te rescripre,
Sinon que bref te feray rire,
Si je t'envoye la chanson
Que feit en ce lieu Alizon.



LES RUSES ET FINESSES

DES CHAMBERIÈRES

DE CE TEMPS

GUILLEMETTE.

Quoy doncques, fault-il que tousjours
Sans plaisir s'escoulent mes jours
Sous le joug d'un fascheux servage?
Jà trente ans limitte mon aage.

ISABEAU.

Encor n'est-il qu'estre maistresse :

On faict, on dit tout ce qu'on veut.
Mon maistre est fasché qu'il ne peut
Rendre ma maistresse polie :
Si j'estois comme elle jolie,
J'aurois bien autant de beauté.
Ell' n'use assez de privauté
Avec son mary à la couchette :
Mais ne voy-je pas Guillemette
Toute triste venir vers moy?
Quoy, ma sœur, quel fascheux esmoy
Te cause à present ce mal aise?

GUILLEMETTE.

Ma maistresse m'est si maulvaise,
Tousjours ne cesse de crier,
Puis, si je suis à Dieu prier,
Ceste jalouse me pense estre
Pour avoir l'amitié de mon maistre.
Mais toy, que dis-tu, Isabeau?

ISABEAU.

Tant que je sois dans le tombeau
Je n'auray repos en mon ame.

Ma maistresse est bien douce dame ;
Il est vray qu'elle veut un peu
Allentir l'ardeur de mon feu
Avec un homme de ma sorte ;
Mais monsieur, Dieu l'en enhorte,
C'est le plus insigne villain :
Il nous veut enfermer le pain,
Il dit tousjours qu'on le desrobe,
Et de peur que n'usions sa robe
Il la veut luy seul descroter.
Si ma maistresse veult porter,
Afin de se rendre plus belle,
Quelque habit de mode nouvelle,
Alors ce jaloux furieux
Jure l'air, la terre et les cieux,
Il bout, il forcene, il faict rage,
Il frappe, il assomme, il enrage ;
Je ne croy point que Lucifer
Face tant de bruict dans l'enfer.

GUILLEMETTE.

Paix, paix, voicy venir Saffrette
Qui fait bien la fille secrette,

On ne la voit que sur le tard.
Elle n'a pas souvent le liard,
Tant elle a fascheuse maistresse :
C'est pour vivre en grand destresse.
A la voir marcher on diroit
Que le cul on lui boucheroit
Aisement d'un grain de navette ;
Mais la voicy. Bon jour, Saffrette,
Où allez-vous avec ce sceau ?

SAFFRETTE.

Je vay puizer quelque peu d'eau
Pour laver les mains de mon maistre.

GUILLEMETTE.

Enceinte vous me semblez estre,
Ou vous avez le ventre enflé :
Quelcun vous a-il point soufflé
Son chalumeau par le derriere?
Ne deguisez point la matiere.
Quoy! vous riez, ce jeu vous plaist,
Ha! je scay bien ce qui en est :
Vostre maistre vous a baisée,

Mais il y a de la risée.
Je n'en voudrois avoir autant;
Et puis on ne gagne pas tant
En quatre années de service
Que je ferois estant nourrice
En une année seulement.

SAFFRETTE.

Je veux vous compter vrayement
Tout le motif de ma destresse.
Vous sçavez bien que ma maistresse
Est vieille; et qu'elle ne peut plus
Fournir ce qui est de surplus.
Comme un jour elle fut sortie
De la maison, monsieur me prie
De luy permettre de toucher
Ce petit lieu qu'avons si cher;
Puis m'ayant fait mille caresses,
Mille sermens, mille promesses,
Il me vouloit jecter par terre,
Mais je m'en courus à grand erre
Tout droict à nostre cuisine
Où j'ay trouvé Jehan de l'Espine.

ISABEAU.

Tu fiz fort bien et sagement.
Voicy venir Alizon prestement,
Ceste affectée menteresse :
C'est une faulse larronnesse,
Il nous la convient arrester.
Où allez-vous ainsi porter
Le lard que vous tenez, la belle?

ALIZON.

Tes males bosses, macquerelle,
Pourquoy me le demandes-tu?
On dit bien vray que la vertu
Du vice est tousjours condamnée.
Et viença, vieille hacquenée,
M'as-tu pas confessé cent fois
Qu'il n'estoit pas jusques au bois,
Beurre, pain, sel, sucre, chandelle,
Vinaigre, verjus et vaisselle
Que tu ne prisses pour exprès
Les faire vendre par après?

ISABEAU.

Je ne fuz jamais pour mon vice
Corrigée par la justice,
Comme tu fus dernierement:
Il est bien vray que seulement
Quand je vay à la boucherie,
Ou bien à la poissonnerie,
Querir vin, ou au marché,
Je ne pense faire peché
Si par fois la mule je ferre.

ALIZON.

Vous teniez ce jour là bien serre
Quand le serviteur de chez vous
Fust trouvé entre vos genous,
Dont après demeurastes grosse.

ISABEAU.

Va, va, de cela je m'en gosse:
Voylà Saffrette qui l'est bien.
Mais toy, tu n'en vaulx du tout rien,
Tu as servy à plus de mille
Des crocheteurs de ceste ville.

LA SUBORNERESSE.

Qui a vos discours incitez?
Pourquoy toutes vos veritez
Reprochez-vous ainsy ensemble?
Moy qui, caducque, vieille, tremble,
Qui suis presque au bout de mes ans,
Et dont les genous tremblotans
Me peuvent soustenir à peine,
De vostre querelle incertaine
La cause je veulx apaiser.
Aultrefois, un moite baiser,
Un soubris, une œillade douce,
Avec une brusque secousse
De quelque lascif amoureux,
Je trouvois aussi savoureux,
Comme vous, petites sucrées,
Qui faictes tant les viserrées
Quant on veut ouvrir vos genoux:
Et si j'ai esté comme vous
Servante: et lors que maistresse
Alloit le matin à la messe,
Au marché, ou bien aultre part,
Je prenois un morceau de lard,

Je ferrois, comme vous, la mulle,
Sans demander pardon ni bulle
Pour m'absoudre de ce peché;
Puis, quand le larcin est caché,
La faute n'est si criminelle :
Appaisez donc vostre querelle.
Si vous avez bien faict jamais,
Faictes encor mieulx desormais.

FINIS.

Au Censeur téméraire.

Censeur fronce-sourcil, premierement qu'attaindre
Le style de ces vers à temeraire dent,
Saches que nous suivons le peintre qui, prudent,
Rapporte ses couleurs aux subjects qu'il veult peindre.



LA MALTOTE

DES CUISINIÈRES

ET

LA MANIÈRE DE BIEN FERRER LA MULE

LA VIEILLE.

Ah ! vous voilà ! Bonjour ; je vous cherchois partout
J'ai couru le marché de l'un à l'autre bout.
De vous trouver à point, certes, je suis ravie.

LA JEUNE.

Et moi, de vous parler vraiment j'avois envie ;
Mais pour vous aller voir je n'ai pas un moment.

Le moyen ! au logis tenue estroitement,
Si j'ose m'absenter, je suis toujours en crainte.

LA VIEILLE.

Quoi ! dans vostre maison estes-vous si contrainte?

LA JEUNE.

Je le suis à tel point que je veux la quitter :
Ce sont gens avec qui je ne sçaurois rester;
Je n'ay vu de mes jours femme plus ridicule.

LA VIEILLE.

Vengez-vous.

LA JEUNE.

Eh ! comment?

LA VIEILLE.

Comment ! ferrez la mule;
A bien peigner le singe appliquez tous vos soins.

LA JEUNE.

Eh ! que me dites-vous? Depuis six mois au moins,
Pour redresser mes gens, j'ai, ma pauvre Marie,
Usé tout mon sçavoir, toute mon industrie;
Je n'ay rien négligé; mais, malgré tout cela,
A peine ay-je de bon le corset que voilà.

Sur ma fidelité tousjours en defiance,
Des tours les plus adroits ils ont l'expérience;
Ce qui peut se peser, ils le pesent vingt fois
Pour voir si je n'ay rien rapiné sur le poids:
Prompts à se faire rendre un denier, une obole,
Ils disent que tousjours je les pille et les vole.
Croiriez-vous qu'au marché quelquefois je les voi,
Quand j'y pense le moins, venir derrière moy?
En un mot, quoique gens à leur aise et bien riches,
Au delà du vilain ils sont ladres et chiches.

LA VIEILLE.

Croyez-moi, mon enfant, il n'est point de maison
Où l'on ne puisse avoir quelque revenant bon.
Comment m'y pris-je, moi, quand, petite vachère,
A l'age de quinze ans laissant là pere et mere,
Et d'un orgueil secret sentant mon cœur repris,
Je m'en vins, seule à pied d'Abbeville à Paris:
Je me trouvai d'abord, faute d'aide, reduite
A n'esperer en rien qu'en ma bonne conduite;
Et, voulant ne devoir ma fortune qu'à moi,
J'eus soin de me dresser moi même en mon emploi.
Sous mon habit grossier je n'estois pas trop beste:
J'affectois au dehors une manière honneste;
Et chacun se fiant sur ma simplicité,
Je trouvois des maisons avec facilité.
Les quinze premiers jours, il me fut difficile
D'attraper du marché la routine et le stile;
Mais ma conception en peu de temps s'ouvrit,

Et le desir du gain me donna de l'esprit.
Je m'accostois souvent de certaines servantes
Que je voyois tousjours propres, lestes, pimpantes,
Et qui, pour soutenir l'éclat de leurs atours,
Sur l'anse du panier faisoient d'habiles tours.
Avec elles j'allois causer chez la fruitiere ;
J'estudiois de près leur talent, leur maniere,
Et je faisois si bien que, dans l'occasion,
Par leurs soins je trouvois bientost condition.
Tout m'estoit bon ; marchands, procureurs et notaires
Estoient gens avec qui je faisois mes affaires ;
Quand j'allois au marché, loin d'y mettre du mien,
Sans peine je gagnois mon petit entretien ;
Mesme de mes profits, puisqu'il faut tout vous dire
Je sçavois en deux mois remplir ma tire-lire.

LA JEUNE.

Mais vivoit-on alors comme on vit maintenant ?
De quelle utilité seroit vostre talent,
Et que vous serviroit toute la politique,
Si vous estiez tombée en pareille boutique,
Avec gens qui tondroient, comme on dit, sur un œuf,
Et qui, quand vous prenez du plus excellent bœuf,
Disent que vostre esprit à fripponner s'attache,
Et qu'en guise de bœuf vous prenez de la vache ?

LA VIEILLE.

Je vous le dis encor : je juge à vos discours

Que vous ne sçavez pas la moitié des bons tours.
Une maistresse a beau donner dans la lesine,
On peut avec profit gouverner sa cuisine;
Mais il faut s'entremettre, il faut agir, chercher;
Taschez de rencontrer un honneste boucher
Qui, vendant à la main ou vendant à la livre,
Outre le droit commun, donne le sol pour livre.
Si vous avez bon poids sur ce qu'il vous fournit,
De ce qu'il vous remet faites vostre profit.
Feignez d'avoir en main l'autorité supreme;
Qu'on sçache qu'au logis tout se fait par vous-mesme,
Pour que chaque marchand, avec zèle et ferveur,
A force de presents brigue vostre faveur.
Pasques, la Saint-Martin et le jour des estrennes
Sont des jours où l'on doit vous accabler d'aubaines :
Sur chaque fourniture il vous revient un droit,
Rotisseur, epicier, chandelier, tout vous doit.
De porter le panier ne soyez point honteuse,
Et faites-vous payer le droit de la porteuse.
D'abord qu'un ouvrier, implorant vostre appui,
Vous invite à parler à madame pour lui,
Ecoutez sa requeste, et soyez attentive
A lui faire sentir qu'il faut que chacun vive,
Et qu'il doit de madame exiger plus que moins,
S'il ne veut à ses frais recompenser vos soins.
Au logis quelquesfois faites l'indifferente
Pour celuy qui le mieux vous paie et vous contente;
Car si vous affectez de le trop supporter,
De vostre intelligence on pourra se douter.
Souvent une maistresse, en finesses feconde,

Malicieusement vous esprouve et vous sonde.
Ne soyez jamais dupe, et deguisez si bien
Que de vostre commerce on ne soupçonne rien.

LA JEUNE.

Graces à vos conseils, je suis bien esclaircie;
Je les trouve excellents et vous en remercie.

LA VIEILLE.

Ce n'est pas encor tout : revenant du marché,
Ayez tousjours un air inquiet et fasché :
Accoustumez-vous bien à faire la pleureuse.
Ah! mon Dieu! direz-vous, que je suis malheureuse!
Depuis cinq ou six jours, vrai comme Dieu m'entend,
J'ay pour le moins perdu cent fois de mon argent;
Il faut qu'en calculant madame se mescompte,
Ou qu'au marché l'on manque à me rendre mon compte.
Accompagnant ces mots d'une exclamation,
Chacun de vostre sort aura compassion;
Et le laquais chargé d'escrire la depense,
Pourveu qu'il ait de vous la moindre recompense,
Et qu'en l'art de compter un maistre l'ait instruit,
Par bonté daignera d'un zero faire un huit.
Il n'est point, selon moy, de meilleure ressource,
Ny de plus seur moyen pour enfler vostre bourse.
Je me souviens tousjours qu'en certaine maison
Je fis heureusement rencontre d'un garson
Qui pour mes interests se donnoit tant de peine

Qu'il me faisoit profit d'un escu par semaine ;
En revanche, j'estois son bras droit, son appui,
Et les meilleurs morceaux estoient tousjours pour lui.

LA JEUNE.

Mais si madame escrit la despense elle-mesme ?

LA VIEILLE.

En ce cas, j'en conviens, l'embarras est extresme :
Car, si vous n'avez pas un visage asseuré
Pour soutenir le faux et desguiser le vrai,
Si vous ne sçavez pas payer d'effronterie,
On pourra penetrer dans vostre fourberie.
C'est pourquoi bannissez toute timidité ;
Recriez-vous tousjours sur la grande cherté ;
Les jours maigres surtout, criez dès vostre entrée
Qu'à la halle il ne fut jamais moins de marée ;
Que le beurre et les œufs y sont chers à l'excès,
Et qu'à peine y voit-on des choux et des panais :
Dans ces occasions, il est un certain geste
Qui, quoiqu'on dise peu, fait deviner le reste.
Levez donc vers le ciel piteusement les yeux,
Ou, posant le panier d'un despit furieux :
Que j'en veux, direz-vous, à ces tables poissardes !
Elles m'ont fait dix sols une botte de cardes ;
En vérité, madame, on n'y sçauroit tenir :
Je croyois du marché jamais ne revenir.
Lorsque vous avez fait tous vos tours sur la place,

Ce dont vous profitez voùs l'ostez sur la masse,
Et vous entortillez dans le coin d'un mouchoir
Ce qui, de compte fait, doit à madame escheoir.
Mais que la mule soit esgalement ferrée:
Ne rejetez pas tout sur la mesme denrée ;
Pourquoi faire monter une piece trop haut
Pour en rien augmenter sur ce que l'autre vaut?
Après avoir compté, si, pour mieux vous surprendre,
On vous fait recompter, gardez de vous mesprendre,
Et ne manquez jamais de faire rapporter
La despense à l'argent qui devra vous rester.
D'un esprit scrupuleux voulez-vous faire montre?
Qu'aux articles tousjours plus ou moins se rencontre :
Mettez deux sols trois liards, quatre sols trois deniers,
Et vos comptes par là seront plus reguliers.
Je suis sur ce chapitre assez bien entendue.

LA JEUNE.

De vostre habileté j'admire l'estendue :
Puissent vos bons advis m'estre d'un grand secours
Pour me donner du pain le reste de mes jours !

LA VIEILLE.

Tout ce que je vous dis est simple, naturel.

LA JEUNE.

Comment! vous l'entendez mieux qu'un maistre-d'hostel.

L'esprit et le bon sens regnent dans vos paroles,
Et si l'on s'advisoit d'establir des escoles
Où chaque cuisinière apprist à se former,
Vous seriez, j'en suis seure, en estat d'y primer.

LA VIEILLE.

Je sçais qu'à la faveur du moindre sçavoir-faire,
Une fille partout peut se tirer d'affaire;
Mais pourtant le meilleur, pour avoir le teston,
Est de pouvoir vous mettre aux gages d'un garçon:
Car, n'ayant point du tout ou peu de compte à rendre,
Vous pouvez à souhait tailler, rogner et prendre;
Et mesme, disposant de la clef du caveau,
Aller de temps en temps visiter le tonneau.
Comme telle adventure est rare et peu commune,
Quand elle vous viendra, poussez vostre fortune;
Sçachez trouver du bon dans le poivre et le clou;
Gagnez sur le balai, sur le lait, sur un chou.
Pour peu qu'on ait d'adresse, on met, chaque jour maigre,
Tant pour oignon, persil, pour verjus et vinaigre;
Et souvent ce qu'on n'a deboursé qu'une fois,
On peut, quand on l'entend, le faire escrire trois.
Comme ce point pourroit vous sembler difficile,
Une comparaison vous le rendra facile.
Vous sçavez comme moy que dans plusieurs maisons
On se fait un plaisir, en certaines saisons,
D'avoir, surtout le soir, la salade sur table;
Au goust de bien des gens, c'est un mets delectable,
Qui met en appetit et rejouit le cœur.

Mais ce n'est pas pour vous ce qu'il a de meilleur,
Ce qui doit à l'aimer vous pousser davantage,
C'est que vous en pouvez retirer advantage.
Prenez-en donc souvent vostre provision
Que vous partagerez en double portion;
Et d'abord qu'on aura consommé la première,
Faites sur nouveaux frais escrire la dernière.
Je vous en dis autant pour l'assaisonnement:
Que l'huile par vos soins profite doublement;
Sur les moindres desgats mettez-vous en colère;
C'est faire sagement que d'estre menagère;
Et ce qui tous les jours se perd et se détruit,
S'il estoit conservé, vous produiroit du fruit.
Pour le peu qu'une fille à nos tours soit stilée,
Elle peut faire encor son compte à la Vallée.
Dans les jours destinez à de fameux repas,
Faites de bons reliefs un profitable amas;
Comme ce sont des jours de desordre et de trouble,
Ne vous endormez point, ferrez la mule au double.
Quand les pois et les fruits sont dans leur nouveauté,
Loin que, par leur haut prix et leur grande cherté,
Pour profiter dessus vous soyez refroidie,
A les compter bien cher soyez-en plus hardie.
Est-ce assez m'expliquer?

LA JEUNE.

Vous raisonnez si bien
Qu'au plus subtil esprit vous ne cedez en rien.

LA VIEILLE.

Vous avez vu ma chambre. Est-elle bien ornée ?

LA JEUNE.

Oui, vraiment.

LA VIEILLE.

J'ai gagné dans le cours d'une année
La table, le fauteuil, les chaises et le lit,
Sans que l'on m'ait jamais prise en flagrant délit.
Chez les gens que je sers, pendant tout le caresme,
Je dispose de tout, j'achete tout moi-mesme :
C'est alors qu'à gagner je travaille d'esprit.
Rien n'est jamais pour moy trop vil ou trop petit ;
Je tire du profit des moindres bagatelles,
Et j'amasse avec soin jusqu'aux bouts de chandelles ;
Huile, sel et charbon, je mets tout de costé.
Sçachez que quelquesfois, dans la necessité,
Telles provisions sont d'un secours utile :
Et fille tous les jours manque d'argent, d'asile,
Qui, pour n'avoir pas pris cette precaution,
Est aussi tristement hors de condition.
Vers la fin du repas, il faut vous rendre alerte
Pour mettre adroitement la main sur la desserte.
Vous pouvez sans risquer oster de chaque plat
Le morceau le meilleur et le plus delicat ;
Bien plus, si vous voulez qu'une telle reserve
Par un revenant-bon vous profite et vous serve,
Il faut vous accorder avec d'honnetes gens

Qui, pour un certain prix, prennent vos restaurants.
Habile à mesnager les profits de la graisse,
Voulez-vous que chacun pour l'acheter s'empresse,
Ayez soin d'y jeter du sel abondamment.
Autre advis qui vous doit servir utilement:
Il faut de temps en temps prendre à la boucherie
Quelque piece qui soit de graisse bien fournie;
Par exemple, une longe, ou de ces aloyaux
Qui sont, sans contredit, de succulents morceaux.
Prenez-en tous les jours : telle piece bien cuite
Et de graisse et de jus remplit la lechefrite :
J'en sçais beaucoup qui font sur la graisse un grand gain.
Quand pour une estuvée il vous faudra du vin,
Faites que le poisson en ait sa juste dose,
Et que dans la bouteille il reste quelque chose.
Si vous trouvez un jour quelque bonne maison,
Loin d'espargner le bois, bruslez-en à faison :
Plus vous en bruslerez, plus vous aurez de cendre;
Quand on la fait bien cuire, on trouve à la bien vendre:
Ainsi, dans le foyer laissez-la plusieurs jours.
De ces instructions souvenez-vous tousjours;
Meditez, pesez bien ces advis salutaires;
Ils sont judicieux autant qu'ils sont sincères;
Et si pour moy quelqu'un eust pris le mesme soin,
Dans l'art de raffiner j'eusse esté bien plus loin.
Persuadez-vous bien que c'est une imprudence
De faire à chacun part de vostre confidence:
Tel aujourd'huy vous ouvre un cœur affable, humain,
Qui, pour son interest, vous trahira demain.
'en ay vu partager par portions esgales

Ce qui leur revenoit des profits de la halle,
Et souvent, pour un rien venant à se brouiller,
Par un despit jaloux aller se declarer.
Je ne veux pas pourtant qu'outrant la politique,
Vous vous fassiez haïr de chaque domestique;
Mais sans vous trop commettre entretenez la paix,
Et taschez d'obliger jusqu'au moindre laquais.
On voit dans des maisons certaines gouvernantes
Qui, d'une jeune dame adroites confidentes,
Donnent dans le logis des ordres souverains,
Et font qu'à leur profit tout passe par leurs mains.
Eprise du desir d'une fortune haute,
Voulez-vous faire à l'aise une utile maltote?
De ces femmes gagnant la tendre affection,
Avec elles tousjours vivez en union.
On peut s'humilier et ramper sans bassesse :
Se soumettre à propos est quelquesfois sagesse;
Pour moy, dès qu'un chemin me conduit où je veux,
Jamais je ne le trouve indigne ni honteux.
C'est une destinée et bien triste et bien rude
Que de se voir reduit à vivre en servitude:
Dans cet estat pourtant j'ay sçu gagner du pain,
Et j'ay sçu m'asseurer un revenu certain.
J'ay près de mille escus sur les cinq grosses fermes
Dont je touche la rente et l'interest par termes;
Et, ce qui met le comble à ma felicité,
Mon mari, comme moy, gagne de son costé;
Il mène un grand seigneur qui, sans compter les gages,
Luy fait à tous moments de nouveaux advantages.
Du bon qui luy revient, loin de rien despenser,

Il trouve tous les jours moyen d'en amasser:
Son maistre ne va point de Paris à Versaille
Qu'il ne gagne vingt sols sur le foin et la paille;
Enfin, quand nous voudrons nous retirer tous deux,
Le reste de nos jours nous pourrons estre heureux.
Formez-vous, mon enfant, sur de si beaux exemples.
Je viens de vous donner des leçons assez amples;
Je n'ay rien oublié pour vous bien conseiller:
Mais sur vos interests c'est à vous de veiller;
Et lorsque mon credit vous sera necessaire,
Vous verrez que pour vous je suis preste à tout faire.

LA JEUNE.

C'est là mettre le comble à toutes vos bontés:
Vous faites tout pour moy; mais au reste comptez
Que, si pour m'en venger je suis dans l'impuissance,
Mon cœur y suppléera par la reconnoissance.

FIN.



LA CONFERANCE DES SERVANTES

DE LA VILLE DE PARIS

SOUS LES CHARNIERS SAINCT INNOCENT

avec

Protestations de bien ferrer la Mule ce Caresme, pour aller tirer à la blanque à la foire de Sainct Germain, et de bien faire courir l'ance du panier

---

Ce fut le vendredy premier jour de febvrier que dame Lubine, la plus fameuse harengère et la plus vieille et la plus connue de toutes

les nourrices et servantes de la ville et faux-bourgs de Paris, tint sa conférance sous les charniers Sainct-Innocent, estant assistée d'un millier de servantes vieilles et jeunes, anciennes et modernes, et de tout pays, et principalement du pays de Sapience, où les chiens s'assisent sur leur queue. Quand on fit vendange, dit Normandie, et les autres de la Garanne des Foux, dit Picardie, et d'autres pays, dame Lubine commence ce langage : Mes chères consors et bienaymées, il faut croire que vous ne serez pas tousjours jeunes et belles, à celle fin de vous conserver tousjours en habit et en argent, et qu'il faut tousjours croire vostre maistre, et le laisser faire, et ne dire jamais un seul mot, car les femmes sont tousjours jalouses de leur mari, et ne veulent point qu'on rie à personne; il faut contrefaire quelquefois la bigote et la rechignée et la fascheuse; et davantage, voicy le caresme qui est fort bas, les vivres seront grandement chers, il faut que ce caresme-cy vous en vaille deux, et bien faire valoir et cheminer l'ance du panier; il faut que sept



semaines vous vaillent une année et demie.

Sur ce propos finy, une grosse citrouille de servante, qui demeure chez un marichal : Je ne suis point apprentie de ferrer la mule, il y a quatre ans et demy que je demeure où je suis; au bout de trois semaines j'estois aussi sçavante que ma maistresse qui est mariée il y a dix-huict ans, car mon maistre battoit sur mon enclume, et moy je levois les soufflets, et ay bien gaigné huit cens cinquante livres.

Après, une servante de la rue Sainct Honoré : Je suis chez un notaire, je ne gaigne que treize escus; je vois à la halle, à la boucherie, et ne rends point compte qu'à mon maistre, qui est assez jovial; et ma maistresse, qui est toute dévote, elle ne bouge de ses religions; je fais tout ce que je veux. Davantage, nous avons trois clercs, dont le maistre clerc qui a sa plume aussi douce et charmante comme sa voix; je n'ay qu'à me plaindre à luy quand j'ay affaire de quelque chose, incontinent j'ay tout ce que je

veux avoir de luy, fusse argent ou autre chose.

Une autre grosse vesse de la mesme rue : Vramy vous nous la baillez belle, j'aime bien mieux le charnage que le caresme, car on ne fait pas un enfant d'un harenc ; j'aime bien mieux voir une bonne grosse andouille en ma marmitte, avec quatre jambons, qu'un meschant flanchet de moirue.

Il en vint une autre d'auprès la Croix du Tiroir : Je demeure, dist-elle, chez un drappier; ils sont fort chiches, mais nos garçons sont fort bons enfans. Car quand tout le monde est retiré et que je lave ma vaisselle, ils prennent la peine de me prester leur lavette, et après je vois à la cave, et leur tire du meilleur, et fons la collation ensemble.

Il y vint une petite affriolée de la rue Sainct Denys, assez proche du Chastelet, qui a les pasles couleurs : Il n'est que de demeurer chez les marchands, dit-elle, car l'argent vient en dormant. Faisant un jour feinte de nettoyer les souliers de nos garçons, il y en eust un qui me vint accoster, et qui me donna six pièces de

treze sols pour décroter ses chausses, et il me decrota ma cotte à la mode du pays du Mans.

Une autre de la rue au Faire, qui a les pasles couleurs : Je suis la plus heureuse, dit-elle, de tout Paris, car j'ay un maistre le plus beau garçon de tout Paris, mais il est un peu chiche; mais quand il est en bonne humeur, il n'y a moyen que de l'avoir, si ce n'estoit les voisins qui le gastent, car l'année passée je perdy mon demy ceing d'argent, et en trois semaines j'en gagnay un autre.

Vraiment, se dit une petite blonde de la rue Sainct Denys, j'ay eu un demy ceing de vingt-deux escus qui ne m'a servy que six mois. Allant à la foire Sainct-Germain, je vis une lavandière qui avoit gaigné un bassin de soixante et quatre livres, et moy je n'ay eu qu'un miroir de sept ou huit sols; mais ce qui me reconforte, c'est que j'ay gaigné celuy là en cinq semaines, et j'en gaigneray bien un autre en quinze jours, car nous avons des garçons de bonne volonté et fort fidèles.

Une rousse d'auprès le Sepulchre respond :

Je suis la plus infortunée du monde; il y a neuf ans que je suis à Paris, et si je ne sçay comment vous en povez tant gaigner en si peu de temps Tant en habit qu'en argent, je n'ay point vaillant deux cens livres. et si je me suis donné carrière autant comme fille de ma sorte.

Une servante de la rue des Vieux Augustins : Je suis la plus malheureuse qui soit sous la voute des cieux, car un jour, comme mon maistre et moy faisions le dia hur-haut, ma maistresse survint, et pour ma recompense, j'ay eu du pied au cul et n'ay eu que la moitié de mes gages.

Une petite sucrée de la rue Sainct Anthoine : J'ay eu de la peine autant comme fille de ma sorte, estant toute nouvelle à Paris. Depuis que je me suis frottée au pillier, je suis la plus heureuse de toutes les servantes de Paris, car mon maistre a loué un petit chambrillon qui fait tout mon menage, et moy je ne sers plus qu'au lict et à la table, pour ce que mon maistre est jeune et ma maistresse est vieille, et nous passons nostre

temps joyeusement ensemble. Quand je suis plaine, il m'envoye à une maison qui est aux champs, et quand je suis vuide, je reviens, et ma maistresse croit que je viens de voir ma mère à nostre pays.

Une autre de la Halle : Je fus dernièrement surprise avec un de nos garçons; pour recompense nous avons eu la porte pour salaire.

Une autre de la place Maubert : J'ay esté bien plus fine; quand je me suis fait amplir par un garçon de chez moy, treuvant un autre plus riche que luy, je lui ay permis l'usage, et fumes pris sur le fait; je le fis mettre à l'officialité; j'ay eu quatre cens livres, et luy a eu l'enfant.

Une autre de la rue Sainct Denys, qui demeure à présent au cimetière Sainct Jean : J'ay esté quatre ans chez un vieux fondeur d'habits, le plus vilain qui fust jamais au monde; mais en recompance quand il avoit affaire de moy, je sçavois bien jouer mon personnage; me sentant grosse, non pas de luy, mais de son valet qui jouit bien mieux

de la fluste que luy, j'ay attrapé de l'argent de tous deux ensemble.

Une autre de sur le pont Nostre Dame : Je suis bien misérable, car la première année que je fus à Paris, je me laissay abattre par un garçon de taverne, sur belle promesse. Luy ayant reçu son congé, je ne l'ay pas veu depuis, mais j'attrapay finement un des garçons de nos voisins, qui a eu l'enfant, et moy quarante escus, et depuis j'en ai eu un autre que je n'ay pas fait à si bon marché, car un venerable savetier faisant l'amour, il a esté le PAPA, toutesfois je suis assez bien pourveue. Je prie Dieu, mes sœurs, de vous faire bien valoir, et de faire vos affaires finement, car voicy le temps qui calamite, et qui faict bon avoir quelque chose devant soy, car les filles ne sont plus recherchées pour leurs beautez; si elles n'ont des pistolles, il faut qu'elles soient long temps à marier.

Sur ces entretiens, dix heures sonnèrent; il fallut que chascune courut vistement à la Halle, et de là apprester à disner. Dame Lubine, grandement satisfaite d'une si très

auguste compagnie, commence à pleurer de joye d'avoir de si bonnes apprentisses et bien dressées à faire danser l'ance du panier, car la plus moindre estoit capable de devenir maistresse.



LA RESPONCE

DES SERVANTES

AUX LANGUES CALOMNIEUSES

QUI ONT FROLLÉ SUR L'ANCE DU PANIER CE CARESME

avec

L'Advertissement des Servantes bien mariées et mal pourveues à celles qui sont à marier, et prendre bien garde à eux avant que de leur mettre en menage

---

Dame Lubine, estant revenue de pasmoison, commence à eslancer un soupir qui provenoit de son débile estomach, avec un

visage pasle et decoloré, elle se force de recongnoistre ceste assemblée et de leur dire : Mes très cheres sœurs et bien aymées, qui est la cause que l'on nous a tant couchées sur le tapis? N'est-ce point quelque chetif vendeur de gazettes qui auroit prins l'asseurance, et qui se seroit emancipé de mettre le pied dans nos fameuses assemblées, et de vouloir faire des trophées du gouvernement de nos assemblées?

Elle n'eust pas plus tost achevé sa harangue qu'une petite camuse de la rue Aubry Boucher s'efforça des premières à dire : La patience surmonte toute chose, je congnois bien le personnage ; pour mon particulier, je ne m'en soucie gueres, car nos maistresses ne sont pas si despourveues de jugement de croire tout ce qui se publie contre nous, car le papier est aussi doux qu'une fille de seize à dix sept ans : tous ces discours ne me soucient pas tant que je me soucie que le jour de la chaire de Sainct Pierre je perdy vingt et deux quars d'escu à la blanque. J'allois pour achepter du linge, et pour me faire une hongreline,

je ne rapportay qu'une bouëte peinte qui vaut bien cinq ou six sols.

Une autre de la rue de la Cossonnerie dit : Il ne faut pas aller si loin pour perdre son argent. Samedy dernier je passay sur le pont de bois : j'y rencontray un petit fripon, qui disoit avoir trouvé une bague d'or avec un mancheron où il y avoit une blouque de cuivre doré : Je croyois avoir pris la mère au nid, le tout me couste neuf quars d'escu et demy, et je refuze douze sols du mancheron et deux carolus de la bague : n'est-ce pas une bonne journée ?

Sur ce propos vint Marion Soufflée, qui demeure en la rue des Gravilliers : J'ay esté dix huit mois à ferrer la mule, mes gaiges et tous mes profits montoient à trente sept escus, j'ay achepté un demy ceing qui me coustoit trente et un escus, et demy douzaine de chemizes. Vendredy, allant au cimetière Saint-Jean, l'on a coupé mon demy ceing, et deux pieces de cinquante deux sols qu'il faut que je rende à ma maîtresse.

Après il vint Alizon Gros Pet : Je voudrois

que l'inventeur de cela soit en Tartarie, où les chiens pissent la paix. Depuis le commencement de caresme je perds plus de six escus, car ma maistresse va tous les jours à la halle, et moy après elle avec un grand panier; je ne gaigne pas pour faire mectre des bouts à mes souliers depuis que je ne gouverne plus l'ance du panier.

Il y survint Janneton Boursouflée, qui demeure à la porte Baudet : Que le grand diable emporte la reformation et ceux qui en ont amené l'usage, car il faut que je fasse un autre mestier pour gaigner de l'argent, puisque je ne puis plus ferrer la mule; il faut que je rende compte jusqu'à un bout d'alumette.

Après il vint Nicolle Bec Gelé : Mais d'où est ce malencontreux qui a fait mectre nostre pauvre compagnie sur le tapis, et que devant hier ce pauvre miserable, faisant ses necessitez à la porte d'un escorcheur de chiens, une grosse carongne de mal coiffée de servante luy fist un casque d'un pot plain de merde : voylà la cause de nostre sinistre affliction.

Après Nicole, Soupe Tard dit : Falloit-il pour une apprentie servante nous mectre tous sur le tapis, et servir de risée à tout le monde? Depuis le premier siecle on n'a jamais ouy tant bruire ni crier par les rues : tantost en voylà une qui n'est que trois semaines à une maison; tantost l'autre est trop salle; tantost l'autre est trop friande; et tantost l'autre est larronnesse, ou est trop gourmande, elle avalle une andoüille tout à la fois; ou l'autre est trop amoureuse; ou l'autre ne fait que riotter avec les garçons et ne fait que amuzer les serviteurs, ou est trop glorieuse, ou trop delicate pour estre servante, ou est trop rude aux enfans, ou est trop paresseuse; ou il faut que l'on aille vilotter, tantost voir ma sœur ou ma cousine. Ont-ils esté six mois en une maison, ils font comparaison avec le maistre, et ne tiennent plus compte de rien faire. Si c'est la fille de quelque meschant savetier, elle a un demy ceing de quarante ou cinquante francs sur ses costes ; la voyez-vous cheminer par les rues, voylà madame qui fait piaffe, et elle est mariée à quelque porteur d'eau. Est-

elle dix huit mois en mesnage, a elle eu un enfant, voylà ma pauvrette et glorieuse servante à la merde jusqu'aux oreilles.

Si c'est la fille de quelque crocheteur qui serve à quelque bonne maison, et que de petite marmitonne elle parvienne à estre fille de chambre, elle se fardera aussi bien que sa maistresse, et elle se fera croire qu'elle sera la fille de quelque bon marchant. Toutesfois elles ont raison, car leur pere sera marchant de paille, de cotterets ou de fagots ; il se trouvera quelque valet de chambre qui aura bonne mine, et rien de plus, croira que ma glorieuse ayant force pistoles et n'aura que le cul et trois ou quatre paires de meschants habits, la prendra en mariage. Ont-ils esté un an et demy, ont-ils grugé leur fait, il n'y a plus personne au logis, il faut vendre tout piece à piece, et puis mon cadet se met au regiment des gardes, et ma glorieuse, toute crottée, salle et puante de pauvreté, sera bien heureuse de trouver quelque maison de procureur pour estre servante de cuisine.

Si c'est la fille de quelque fruictière, et

que pour l'honneur de Dieu l'on la prenne en quelque bonne maison, pour nettoyer les souliers ou bien laver la vaisselle, et qu'elle parvienne à estre servante de cuisine, a-elle esté deux ou trois ans à cest exercice, elle deviendra glorieuse, sans faire semblant de cognoistre ses parens, voire sa pauvre mère qui demandera un pauvre morceau de pain à la porte du logis, et elle s'amusera à se faire brave aux despens de l'ance du panier ; après aura-elle bien ferré la mule, il faut faire l'amour et atraper le cocher ou le cuisinier du logis. Sont-ils mariez, ils auront soixante ou quatre vingts escus : il faut faire bonne chère, et ne rien faire tant que l'argent dure. Au bout de quatre ou cinq mois, ils ont un PETIT POPULO, car ils ont commencé de bonne heure à faire cest enfant : l'argent est-il mangé, il faut commencer à vendre la chaisne de cizeaux, et après, les chaisnes du demy ceing : tout est-il fripé, il faut vendre le corps, il n'y a plus que le fagot qui demeure par après : tout cela est-il fricassé, s'il y a quatre ou cinq bagues d'or, il faut les

aller vendre chez l'orphèvre l'un après l'autre, et après il en ira acheter à dix huit deniers ou à deux carolus la pièce soubs les charniers Sainct Innocent. Cela faict, faut vendre la meilleure des cottes : tout est-il mangé, on ne dit plus ma fille, ny mon petit cœur, ny m'amour, ny ma mignonne; Martin baston est employé, et marche plus souvent que tous les jours ; et puis les maudissons vont leur train l'un à l'autre tous les jours à la maison : Et va, carongne : tu en as menty, fils de putain, tu as tout mangé mon bien : vous avez menty, vesse, vous avez tousjours dormy jusques à dix ou unze heures; mais, par la serpe bleue, je vous romperay le col, double chienne. Et le mary s'en va à la guerre, et ma pauvre diablesse reduite à la porte d'une église avec trois ou quatre enfans : voylà une de ces pauvres glorieuses.

Si c'est la fille de quelque vendeuse de lunettes, et qu'elle demeure chez quelque bon marchant, elle a bien moyen de ferrer la mule, car sa maistresse est toujours au contoir : elle sera six mois à faire la bonne mesna-

gère. Après, elle se frotte au pillier : c'est encore pis que les filles de chambre et de cuisine : elles s'amuseront à faire comparaison au maistre du logis ou à quelques garçons de boutique, et la maistresse, voyant tout cela. luy donne son sac et ses quilles, et ma pauvre fretileuse sera deux ou trois mois sans trouver condition, elle mangera tout son fait jusques à ses habits : il faut aller aux recommanderesses pour trouver condition, quelquefois trois semaines sans rien trouver, et se passer à manger pour un sol de pain, et boire de l'eau tout le saoul : voylà ma petite troteuse bien esbahie ; quelque fois elles seront bien heureuses de demeurer chez quelque cordonnier ou savetier. Ont-elles passé l'hiver de la façon, ont-elles deux ou trois escus, il faut avoir une cotte et quelque meschante hongreline à la fripperie, et de là chercher quelque meilleure condition. Sont-elles radressées à quelque bonne maison, elles ne se souviennent plus du mauvais temps, elles sont plus glorieuses que jamais : et ferrer la mule comme il faut, et amplir leur bource. Après,

il viendra quelque compagnon cordonnier, tailleur, serrurier, ou savetier, ou marichal, pour luy faire l'amour, vous luy verrez faire la rouë comme un paon sur l'ombre lorsqu'elle aura soixante ou quatre vingt escus. Neantmoins l'amour luy commande de se marier; elle est si transportée, qu'elle ne se soucie des moyens ni du travail, pourveu qu'elle ait un beau polly, et qui lui mange bientost son faict; la voylà mariée, il faut porter le mouchoir de col, les cheveux aux bouffons, il est question d'aller promener à Vanves, à Vaut Girard, à Gentilly, à Belleville sur Sablon. A-t-elle un petit enfant, l'a-elle nourry quatre ou cinq mois, ont-ils tout grugé, il faut que le pauvre mary s'en retourne travailler chez les maistres, et ma petite muguette envoye son enfant nourrir au village, et elle est contraincte d'aller estre nourrice chez Madame. Voylà un très bon menage, prenez y bien garde, mes petites glorieuses.

FIN



LA PERMISSION
AUX SERVANTES
DE COUCHER AVEC LEURS MAISTRES

Ensemble l'arrest de la part
de leurs maistresses

C'estoit au temps, au siècle, en la durée, en l'égire, en l'olympiade, au siecle, en l'année, au mois, au jour, en la minute et sur les sept heures du matin, c'est à dire vendredy dernier, que les servantes, chambrières, filles

de chambre, damoiselles de deux jours, suivantes, s'assemblèrent en la place auguste, renommée et authentique du Pilory-des-Halles, pour, là, consulter aux affaires de leur république, disposer de tout ce qui appartenoit au bien de leur police, regler et mettre un ordre parmy la confusion de leur estat.

De tous costez arrivèrent servantes petites et grandes, vieilles et jeunes, de chambre et de cuisine, recommanderesses, nourrices, filles à tout faire. Là presidoit (comme maistresse passée dès longtemps en l'art de recoudre le pucellage) belle, admirable et excellentissime dame Avoye, de son temps le passe-partout de la cour, la haquenée des courtisans, l'arrière-boutique du regiment des gardes, le reconfort des Suisses, et maintenant, faute d'autre besongne, la doctrine, enseignement, et la science des autres, l'instruction des jeunes, le truchement des nouvelles venuës et le reservoir de tout ce qu'on peut chercher, inventer de nouveau en matière d'amour.

Elle est assise sur un trepied comme quelque sibille Cumène; après avoir toussé, roté, craché, emeunti, mouché, regardant la noble compagnie qui l'environnoit :

« Mes bonnes gens, dit-elle, puisque nous nous sommes si heureusement assemblez ce jourdhui, je trouve à propos, cependant que les harangères, poissonnières, auront ouvert leurs mannequins et mis leurs maquereaux en vente, que nous songions à nos affaires, et donnions ordre au retablissement de nostre ancienne fortune. Vous me cognoissez toutes pour l'unique clairvoyante de Paris : je sçay et cognois toutes les bonnes maisons, je vous y peux placer quant bon me semble, et vous trouver des conditions à centaines; et partant je vous prie de prendre garde aux choses qu'il faut que vous fassiez pour avoir tousjours de l'argent en bourse et vous entretenir honorablement.

« Il faut premièrement sçavoir l'art de desguiser son parler, un visage simple, doux et complaisant, feindre estre devote, et de n'y pas songer, et aussi s'acquerir l'amitié de tout

le monde; mais le nœud de la besongne et le ressort de toute l'horloge est soubs main de courtiser le maistre de la maison au deceu de la maistresse, et de gaigner ses bonnes graces. C'est où il faut pener, suer, travailler jour et nuict, parce que, quant vous estes venues en ce point, vous avez tout et ne manquez de rien; vous avez argent, hauts collets, cotillon, chemises, frottoirs et tout l'attirail de l'amour. Que si les femmes jalouses de leurs maris vous battent, frappent, interrompent, empeschent, ayent l'œil ouvert, vous soupçonnent ou autrement, faudra faire des chatemites, les devotes par contenance, attester le ciel et la terre que ce qu'on vous impose est faux. Mais, afin de ne broncher en une matière si plausible, voicy une ordonnance (elle tira un papier de sa pochette) par laquelle vous cognoistrez ce que vous aurez à faire. »

Ordonnance de dame Avoye enjoignant à toutes servantes, chambrières, filles de chambre, damoiselles suivantes, de coucher avec leurs maistres.

Veu et consideré les profits, emoluments, richesses et exemptions qui arrivent continuellement aux servantes de la hantise de leurs maistres, il est estroictement commandé ausdites servantes, tant de chambre, de cuisine que de garde-robe, d'espier l'heure que leurs maistresses ne seront au logis, et d'aller au cabinet de leurs maistres les caresser, chatouiller, amadoüer, attraire, enflammer jusqu'à ce qu'il s'ensuive action copulative *et simbolizambula.* Que si, par la conjonction diverses fois reitérée, il advient enfleure hidropise, eslargissement de ventre, accroissement de boyaux, pieds-neufs, grossesse, etc., seront tenues lesdites servantes de faire la nique à leurs maistresses, comme la servante d'Abraham à Sara, demanderont pension,

20

reparation d'honneur, mariage à leur maistre, encor que l'enfant appartienne à quelque clerc, cocher ou vallet d'estable; et, après s'estre gaillardement resjoüies et donné du bon temps, elles se retireront avec cent escus ou quatre cens livres, mettront leur enfant en nourrice, et tiendront par après boutique ouverte à tout le monde. Telle est nostre volonté en dernier ressort, contre laquelle il n'y a point d'appel. Faict le jour et an qüe dessus, aussi matin que vous voudrez.

Vramy voire! dit une grosse servante de la ruë Sainct-Honoré qui a desjà joué deux fois du mannequin à basse marche, vous nous la baillez belle avec vostre ordonnance! Croyez-vous que nous ayons attendu jusqu'icy? De ma part, je veux bien qu'on sçache que je suis en un logis où veritablement je ne gaigne pas grand gaige; mais en recompense je vais au marché. Depuis deux ans je me suis fait enfler le ventre deux fois par nos laquais, qui jouent assez bien de la flutte, et si ay bien eu l'industrie de donner les enfans à nostre maistre. Il est vray que la maistre se n'en sçait

rien, et que pour accoucher j'ay faict semblant d'aller en mon pays ; mais il n'est que d'enfourner quand la paste est levée.

Une brunette d'auprès de la porte de Sainct-Victor, qui le faisoit autrefois à ceux qu'elle rencontroit, et maintenant le faict à tous venans, allonge le col et commence à dire : Pour moy, je suis d'une humeur que j'ayme mieux le futur que le passé, et la besongne à faire que celle qui est faicte, et ne suis pas si folle comme une esventée de nostre quartier, laquelle, ayant donné l'heure et le mot du guet à un honorable et authentique savetier qui la poursuivoit d'amour, après l'avoir faict despouiller et mettre entre deux draps, elle enferma ses habits et sa chemise dans un coffre, et fit entrer deux soldats, ou pour mieux dire deux fillous et macquereaux, et fallut que le pauvre savetier prist la fuitte nud comme un ver, n'ayant rien que le tire-pied en escharpe.

De ma part, je trouvay ceste action mauvaise; et toutes les fois que nostre maistre est venu en ma garderobe, si j'eusse crié au se-

cours ou que je luy eusse faict tel affront, c'estoit perdre l'usufruit que j'en ay receu depuis.

— Pour mon particulier, dict une saffrette de la rue de Bièvre qui travaille derrière les tapisseries, je suis bien aise quand ma maistresse est dehors, car je n'ayme point à coucher toute seule, et il est assez facile de juger en mon visage que je suis misericordieuse et que j'ayme mieux loger les nuds que de les laisser refroidir à ma porte; je leur laisse manger leur souppe dans mon escuelle, et preste le mien à ceux qui me le demandent. Mais je suis malheureuse en fricassée, car encore ceste nuict mon maistre s'est levé, feignant d'avoir un cours de ventre, et à peine a-t-il esté acroquillé sur moy, que la maistresse est venue et nous a trouvés brimbalant. J'ay bien peur qu'on ne m'oste le demy-ceint d'argent que j'avois eu, et qu'on ne me donne la porte pour recompense.

— Par la mercy de ma vie! dit la grosse Magdelon de la rue Sainct Jacques, voilà bien comme il faut pondre! Que ne regardez-vous à vos affaires de plus près? Ne sçavez-

vous pas que les femmes sont jalouses de leurs maris, et qu'ils n'osent trancher une esclanche sans leur en donner le jus? J'ay un maistre que je gouverne mieux que cela; il est vrai qu'il ressemble aux poreaux: il a la teste blanche, mais il a aussi la queue verte. Je sçay prendre mon temps à propos : sur les montées, dans l'antichambre, dans son estude, il y a tousjours quelque petit coup en passant. — J'ay mieux faict, dit une bavolette qui demeure en la rue Sainct-Anthoine: pour oster tout soupçon de ma maistresse, je luy ay dit que mon maistre me poursuivoit à outrance, et que je m'en voulois aller, et soubs cette feintise nous faisons des coups fourrez. J'ay desjà gaigné plus de vingt escus depuis deux mois, et outre tout cela je ne laisse point de me faire fourbir à un jeune clerc qui demeure chez nous.

— Mon maistre n'est que chaudronnier, dit la petite Janne, mais il sçait bien adjouster la pièce au trou, et croy qu'il n'y a homme qui sçache mieux mettre un pied à une marmitte que luy. Il me charge tout au

contraire des chevaux et des asnes, qui ne portent que sur le dos; mais il me charge sur le devant, et j'en porte mieux.

— Lorsque mon maistre est absent, dit Jacqueline, la fille de chambre d'un marchand du pont Nostre-Dame, je ressemble à une statue, et ceux qui me verroient pourroient dire que je suis comme Andromède : je n'aspire que sa venue, car je ne puis tirer vent de ma pièce si je ne la mets en perce.

Là-dessus Margot la fine, qui tenoit un panier à son bras, se lève : On dit bien vray, dit-elle, que les hommes nagent mieux que les femmes, car ils ont deux vessies au bas du ventre; mais quand je suis avec mon maistre, qui est procureur du Chastelet, il me semble qu'il nage, et moy aussi, tant nous nous roulons avec contentement l'un sur l'autre, et ma maistresse a beau dire, en despit d'elle je le feray, y deussé-je demeurer embourbée jusques aux oreilles.

— Pour moy, dit Alison, je crois que mon... vous m'entendez bien, est tout plein de cirons, car plus je le gratte, plus il me

demange, et suis resolue doresnavant de me faire esventer par mon maistre : il a une bonne queue de renard. A tout le moins m'ostera-il la demangeson. Il est vray que je ressemble à terre de marets : il y enfoncera jusques au ventre, mais il n'importe.

A peine achevoit-elle ces mots qu'on fit un grand bruit à la porte. Trois ou quatre vieilles megères arrivent avec un papier en leur main, signifiant de la part des maistresses à l'assemblée qu'elle eust promptement à se retirer L'arrest portoit ces mots :

Arrest intervenu de la part des maistresses.

« Nous, damoiselles crottées, bourgeoises à petit chaperon, femmes mariées, vieilles simpiternelles, fiancées, et generalement toutes appetans copulation, enjoignons aux servantes de se departir de coucher avec nos maris, sur peines d'estre frottées, chassées, emprisonnées, testonnées, battues, pelaudées, estrillées, mal menées, despouillées

d'habits, etc., ayant interest qu'on ne vienne pas manger nostre viande, ny cuire en nostre four. »

Dame Avoye avoit quelque chose à respondre là dessus; mais elle remit le tout à vendredy prochain.

FIN.



LE CONSEIL

TENU EN UNE ASSEMBLÉE FAITE PAR

LES DAMES ET BOURGEOISES

DE PARIS

Ensemble ce qui s'est passé

Soit que ce soit l'ambition qui, souvent donnant à travers l'esprit des femmes, leur fasse croire au rabais de leurs mérites, si tant est qu'elles sçachent que les chauds baisers des maistres du logis s'estrangent dans les doux embrassemens de quelque gentille saf-

frette de servante; soit que ce soit qu'au sortir d'un si aggreable escarmouche et d'un cultis si souvent réiteré, l'on ne puisse si prestement fournir à l'appoinctement, et qu'il ne leur reste plus que du son et de la lie, au contentement que elles espèrent entre les bras de leurs chers époux;

Quoy que s'en soit, après que nos susdites servantes eurent faict signifier l'arrest qui avoit esté donné à leur proffict (contre leurs maistresses), par dame Avoye, seante en son siége au Pilory, mesdames les maistresses, se trouvant survenues en ce jugement, creurent qu'il falloit faire une assemblée, affin qu'agissant par un si sage conseil on peusse plus seurement fournir de productions et de deffences pour le dict procez.

A raison de quoy il fut arresté que ceste tant authentique et magistrale assemblée se feroit au cimmetière des Innocents, à la sortie du marché.

De tous costez accoururent les femmes, bourgeoises, marchandes, damoiselles, presidentes et plusieurs autres qui avoient inthe-

rest en la cause. Les scribes n'eurent pas si tost faict faire silence que très honorée dame Mme Calette (preferable à toute autre, tant pour sa singulière prudence que vigilance touchant nos affaires, affublée d'un crespe noir) commença par ces mots :

Harangue de dame Madame Calette.

Chères dames, de quel courage souffrirons-nous que nos esclaves, ces petites goujattes d'amour, ces brayettes de Suisses, ces quintènes de bordel, ces pissepots de nos maris, nous bravent, et qu'à la fin elles nous foullent aux pieds? Voyez (je vous prie) avec quelle astuce elles ont obtenu deffaut contre nous! avec combien de charmes, de visages raffinez, elles ont sceu suborner les juges à nostre desavantage? Il n'y en a aucun à voir qui ne soit pour elles! C'est faict de nous si par une sage remonstrance nous ne les supplions et remonstrions que les juges, ayant esté aveuglez, corrompus et gaignez, nous

permettent une evocation en quelque autre ressort, où la justice, bandant les yeux, et d'une egale balance, pèse les justes droicts de nostre deffence. Donc, mes chères dames, advisez où il sera le plus expedient de revoquer ce procès.

Resolution de Mesdames sur la harangue de dame Madame Calette.

La harangue finie, celles qui estoient le plus interessées en ceste cause demandèrent à la compagnie qu'il leur pleust accorder que le lieu où se debvoit resoudre ce differend fust au cimmetière des Innocents, pour là, au retour du marché des halles, se saisir plus aisement de celles qui avoient esté les chefs de ceste rebellion entre les servantes, pour les punir selon leurs demerites.

Assemblée des Dames pour dire leurs plainctes.

Après qu'une quantité de coiffes, de chap-

perons, de masques et d'escoiffions se fust rendue au dict consistoire, dame Madame Calette, assise sur le cul d'un mannequin (à cause de la lassitude du chemin), fit signe de l'œil à une espicière assez falotte de se lever, et proposer le subject de sa plaincte.

La petite espicière, craignant de se voir desobeyssante au commandement qui lui estoit faict, après avoir coloré son teinct d'une couleur vermeillette, et comme baissant la teste, dict : Ce n'est pas que mon desir glouton ne sçache bien se contenter, et que le garçon de la boutique ne calfeutre aussi bien mon bas que maistre juré qui soit au mestier de cultis; mais je ne puis souffrir qu'une truande s'engresse à mes despens, et qu'une telle maraude souille l'honneur de mon lict. Je suis contraincte de l'appeler pardevant vous, en vous remontrant combien de fois je les ay surprins dedans le magasin, où, allant pour quelques affaires, je les avisois par le trou de la serrure (car ils avoient verrouillé la porte sur eux) qui touchoient si rudement que c'estoit pitié de les voir. Je ne sçay où ils

pretendoient gister ce jour-là, mais ils doubloient fort le pas ; mais entr'autres, une fois, se doubtant que ceste place n'estoit pas de grande resistance, et que les soldats estoient là à decouvert, ils montèrent plus haut au grenier, puis s'enfermèrent dans une tonne vuide, où après quelques coups fourrez, ils s'estocadèrent si rudement que, roulants sur le plancher en ceste tonne, cela fit un grand bruict. Ce qu'entendant, je monte droict en haut, où je vis ceste tonne courir çà et là sur le plancher ; ne sçachant que c'estoit, je voulus conjurer le diable de sortir de là dedans, où, après quelques conjurations, j'apperceu sortir un des pieds de mon mary, passé entre les jambes de ma drôlesse. Ah ! quel crève-cœur ! Depuis trois ans que je suis avec luy, je n'ay eu qu'un enfant ; encor est il fluet qu'il ne se peut soustenir.

— Voire vrayment (dict Mme Charlette, femme d'un apothicaire), voilà bien de quoy se plaindre ! Est-ce un ? Il pesche tousjours qui en prend un ; il y a huict ans que je suis avec le mien sans que j'en puisse avoir un ;

c'est peu ! Je ne sçay ce qu'il met en ses drogues, mais elles sont de bien peu d'operation. Naguères nous allâmes en pelerinage à Liesse, esperant que par l'intercession de ceste saincte Dame je pourrois avoir un heritier du fruict de nos travaux ; mais à peine fûmes-nous de retour que l'on me parla de sage-femme : c'estoit la nostre qui estoit accouchée. Hé bien ! voilà comme nos marys peschent en eaue trouble ; ces grands vault riens sçavent bien enfourner au four d'autruy et ne trouvent jamais le nostre assez chaud. Cependant ce ne fut pas tout, car ceste truande, après m'avoir faict la nique, obtint provision de cinquante escus. Deussay-je en payer cent, et qu'il m'en fist autant !

La G. print alors la parole, et dict à une de ses voisines qui estoit là : Sainement (ma commère, ma mie), je n'eusse jamais pensé, avant que d'entrer en mariage, qu'il s'y fist tant de meschancetez. Ces jours derniers, comme j'estois allée à la messe, je ne fus pas de retour qu'entrant dans la salle avec mon boullanger pour conter avec luy, je les vis

tous deux sur le lict vert, si eschauffés au jeu que l'on eust dict qu'ils en avoient à quelqu'un. Cette fine beste, se voyant surprise, joue si dextrement son jeu que, se glissant dessous son maistre, se coula derrière le long d'une tapisserie jusqu'à la porte, et ainsi gagna le haut. Bon Dieu ! que je l'eusse pelottée si elle ne se fust esquivée, et que je luy eusse donné de gourmades! Encores passe pour un coup, mais je vous laisse à penser si c'est là la premiere fois !

Une certaine P., portant je ne sçay de colère sur sa face, allongea le col, puis dict : C'est assez patienter. Ce vilain ruffien, non content d'en avoir jusqu'aux bretelles, toutes les nuicts se lève du lict, puis, feignant d'avoir un cours de ventre, va droict à la garderobbe, où, le rendez-vous estant avec une de mes filles de chambre, l'enfile avec tant de zèle que l'on diroit qu'il enfileroit des perles ; mais comme il demeuroit trop long temps en son embarquement, je l'allay trouver, où je le vis tout estendu et se tourmentant comme un malade de sainct. J'eus souleur. A

l'heure j'appelay Guillaume, Janne, Pierre, Jacques, cocher, laquais, et recognu enfin que c'estoit. La pauvrette, de honte qu'elle avoit, se print à plorer et troussa sa chemise par devant pour s'en cacher la face. Dieu sçait comme je l'accommoday! Je fis venir tous les valets d'estable, qui luy donnèrent cent coups d'estrivières et luy arrachèrent poil à poil la barbe du menton renversé. Ce ne fut pas tout : pour obvier à tous inconvéniens, et qu'une autre fois elle ne pust servir au dict mestier, je fis venir nostre mareschal, qui l'encloua si bien qu'elle s'en souviendra, ne luy laissant qu'un petit trou d'arrousoir pour luy passer l'urine. Voilà comme je les estrille.

Un chacun se print à rire là dessus, et sembla-on approuver ce chastiment par un sousris qui s'esleva en la compagnie.

Mais la B., mal contente de son mary, ne peut rire et ne finit de gronder jusqu'à ce qu'on luy eust dit : « Hé bien! Madame, qui vous tourmente? Parlez. »

— J'ay beau remonstrer à ce gousteux de mary comme il se perd, luy et son honneur,

et que c'est un très mauvais exemple pour sa famille; mesmement, après luy en avoir beaucoup battu les oreilles, et n'en pouvant plus chevir, j'allay trouver son confesseur, et le suppliay de luy en toucher quelques mots. Mais on a beau prescher à qui ne veut entendre : ce vilain a le cœur si endurcy et est si esperduement affollé de ceste gallande, que mesme il ne s'en abstient pas les vendredis, ny moins les bons jours de feste. Samedy dernier, comme je revenois du Marché-Neuf, j'entray en la salle avec nostre fermier. Son chien, qui le suivoit, commença à aboyer si furieusement vers la cheminée, qui estoit couverte depuis le haut jusqu'en bas de tapisserie, que je fus contraincte d'aller voir ce que c'estoit. Je lève la tapisserie, où je vis mon mary, qui de furie canonoit le fort de nostre servante là dessous. Il sembloit que, de sa perche et d'un certain ramon pelu, il ramonoit quelque chose de nostre bonne marchande. Il estoit debout, où de cul et de teste il poussoit si brusquement, qu'après avoir bien besogné et fermement ramoné, il revint

tout sale, les yeux pleurans, comme je le pus voir, ayant son capuchon hors la teste. Mais je ne m'estonne plus s'il se plaint tant des gouttes, puisque c'est un axiome de medecine que de le faire debout engendre les gouttes.

Une certaine P , avec un sac de plaintes, demanda audience; mais, comme elle pensa parler, l'horloge sonna, ce qui fit que madame Calette, voulant mettre ordre à ceste confusion, parla ainsi :

Nobles dames, après avoir ouy tant de plaintes, qui vous confirment assez le bruict qui est moindre que le mal, c'est à vous maintenant à adviser un chastiment pour nous venger de l'affront que ces impudentes nous ont fait cy-devant, et un remède pour mettre ordre en avant et rompre chemin à la permission qu'elles ont obtenue de coucher avec leurs maistres, donnant arrest là dessus que pas une, dores-enavant, ne soit si effrontée que de commettre un tel forfait, sur peine de punition corporelle.

Aussitost il fut ordonné à un scribe du

cimmetière de S. Innocent de prendre la plume et escrire ce qui ensuit :

Teneur de l'Arrest donné.

Encores que celles qui nous ont precedé au gouvernement de ceste république, et nous, à leur imitation, ayons faict plusieurs edicts et ordonnances pour reprimer et corriger le luxe et hautes entreprises de nos servantes, et pour les contenir dans la modestie convenable à leur condition, neantmoins, comme le vice s'accroist de jour en jour, l'outrage et l'audace de telles servantes est montée à tel excès, que l'on recognoist que, non contentes de quelques petits coups fourrez à nostre desceu, leurs desseins sont si pernicieux, qu'ayant obtenu permission, pretendent d'avoir part au logis, pour enfin nous en chasser tout à faict; et ce qui importe le plus est, outre les incommoditez et troubles que l'on en reçoit, en ce que, mettant la main

entre l'escorce et l'arbre, sèment la zizanie, et toute la famille en reçoit un grand prejudice, en ce que les dites servantes, qui sont courreuses et qui ne font pas de grand service en la maison, espuisent de grandes sommes de deniers de la gibecière de leurs maistres, qu'elles obtiennent par provision, feignant d'estre grosses, bien que ce soit de quelque coquin à qui elles donnent tous ces deniers, sans en tirer aucun proffict. A quoy desirans pourvoir, après avoir mis ceste affaire en deliberation en nostre conseil, où estoient plusieurs dames, damoiselles, bourgeoises et autres officières de cest estat, sçavoir faisons que nous, pour ces presentes et autres bonnes considerations en ce mouvantes, avons, par ces presentes, faict et faisons très expresses inhibitions et deffences à toutes nos subjectes servantes d'observer de poinct en poinct le dict arrest, sur peine aux contrevenantes des charges cy-devant mentionnées.

Ce qui fut faict et accordé le mesme jour que dessus.

Et affin qu'ils n'en pretendent cause d'i-

gnorance, nous avons faict signer le present arrest de nostre seing ordinaire.

CALETTE.

FIN.



LES PLAISANTES RUSES ET CABALES

DE

TROIS BOURGEOISES

DE PARIS

NOUVELLEMENT DÉCOUVERTES

Ensemble tout ce qui s'est passé à ce subject

1627

En ce petit discours, tout mon but n'est point de traicter de matière qui puisse ennuyer le lecteur; ains tout au contraire mon desir n'est que de reciter chose qui luy puisse apporter toute sorte de contentement, comme

estant de soy le subject assez bastant de chasser toutes sortes de melancolies, et d'autre part capable de faire estime des femmes sages et prudentes et d'en faire chois parmy celles qui s'abandonnent aux vices, comme vous pourrez entendre de la caballe et ruze de trois notables bourgeoises de ceste ville de Paris, desquelles, pour le respect de leurs alliances et pour ne les point scandaliser, j'en tairay le nom, me contentant seulement de discourir de ce qui s'est nouvellement descouvert touchant leurs ruzes et subtilitez.

Il n'y a celuy qui ne sache que parmy le sexe feminin il se trouve des femmes lesquelles, souz l'apparence d'une simplicité dissimulée, font souvent glisser d'aussi bon tours que plusieurs autres ; c'est donc sous cette fausse apparence que les trois bourgeoises dont je veux discourir ont pu jusques à present tromper tous ceux qui ont par cy devant jugé les tenir au rang de celles qui se gouvernent selon Dieu dans la prudence et la sagesse.

Il est donc question de ces trois bourgeoises.

S'estant trouvées à ces Rois derniers en une certaine compagnie dans laquelle se trouvèrent aussi des jeunes hommes assez capables d'attirer les dames, et de leur user de la courtoisie, de telle sorte (comme c'est la coustume) que, venant de propos à autre, ils entrèrent avec mes dames les bourgeoises si avant des termes et des advencemens de l'amour, que, par les charmes amoureux de ces jeunes champions de Venus, elles vinrent, après toutes les considerations qu'elles pouvoient concevoir dans leurs fantastiques esprits, à consentir aux intentions de ces nouveaux courtisans.

De telle sorte que, pour mettre en execution les desirs de leurs volontez, elles firent eslite d'un lieu propre pour le subject, qui fut designé et accordé de part et d'autre; et pour parvenir à leurs desseins, mes dames les bourgeoises, d'un commun accord, estant d'une mesme partie, obtinrent de leurs maris permission, pendant ceste octave des Rois derniers, d'aller à des nopces près de Senlis, desquelles par supposition elles s'estoient faict

prier, et pour tant mieux jouer leurs rolles, sçachant bien que les uns et les autres ne pouvoient quitter la maison, supplièrent infiniment leurs maris de leur vouloir tenir compagnie, pour autant que c'estoient mariages de leurs plus proches parens.

Messieurs leurs maris n'estant pas ignorans de l'alliance qu'ils pouvoient avoir ensemble, et d'autre part ne pouvant ny les uns ny les autres quitter leurs maisons, permettent à mes dames leurs femmes l'execution de leurs desirs, toutesfois ne se doutans de leurs finesses; car autrement je ne pense pas qu'ils eussent en façon quelconque permis à leurs très chères compagnes de leur donner pour panache les caractes de Moyse.

Ceste permission obtenue, elles ne manquèrent d'en donner advis à leurs courtisans, lesquels à ce subject allèrent les premiers au logis designé, afin de faire preparer et donner ordre à tout ce qui estoit necessaire pour joyeusement passer leur temps. D'autre costé, mes dames les bourgeoises, esveillées comme souris, ne furent paresseuses, pour tant

mieux jouer leurs personnages, de faire retenir places aux coches de Senlis, et pour les asseurer feirent donner un escu cars pour advance; cependant elles se parent de leurs plus beaux habits nuptiaux et de tout ce qu'elles avoient de plus exquis.

Le temps venu que le coche de Senlis devoit partir, elles prindrent congé de leurs maris, pour aller monter au dit coche, auquel messieurs les bourgeois ne voulurent manquer de les aller conduire, et aussi pour les recommander au cocher.

Estant mes dames les bourgeoises arrivées au Bourget, l'une d'icelles commença de faire semblant qu'elle se trouvoit fort mal, tant à cause de l'esbranlement du coche que d'autre part aussi qu'elle estoit grosse de trois mois, ce qui ne luy pouvoit permettre davantage le dict esbranlement sans courir du danger de son enfant; ce faisant, supplia le cocher et toute sa compagnie de ne perdre point de temps, et qu'elle estoit resolue de ne passer outre, et que, quant à ses compagnes, qu'elles estoient libres de parachever leur voyage ; ce

qu'elles ne voulurent jamais accorder, disant qu'elles ne la laisseroient jamais en cest estat. Après donc avoir satisfait de ce qui restoit au coche, lequel passa outre, commencèrent de faire bonne vie; et voyant que leurs courtisans, qui devoient se trouver en ce lieu bien montez à cette fin de les ramener en trousses au dict logis preparé, n'estoient encores arrivez, incontinent commencèrent d'envoyer un homme qui estoit dressé au badinage au devant, lequel n'eut pas fait une lieue et demye qu'il fit rencontre de ces petits mignons tous escretez comme une poire de chiot. Mes dames les bourgeoises, qui estoient continuellement au guet, n'eurent pas si tost descouvert leurs favoris, que ce fut à qui d'entre eux yroit la plus viste pour donner le baiser à celuy qu'elle affectionnoit; semblablement ces jeunes godelureaux, voyant leurs maistresses approcher, incontinent voulurent commencer à contrefaire les escuyers, et de forcer leurs chevaux de faire ce qu'ils n'avoient jamais apris, estant plus propres à tirer un tombereau de boue que de faire des

passades. Après avoir mis pié à terre, et de part et d'autre s'estant donné les accolades, ils ne furent si tost arrivez au logis que voilà la table couverte de très bons morceaux que mes dames les bourgeoises avoient faict apprester. Pendant le disner, ce ne fust qu'à rire et folâtrer, discourant de la ruse et finesse de laquelle elles s'estoient servies pour obtenir congé de leurs maris, qui devoient bien avoir pour lors le tintouin aux oreilles.

L'heure s'approchant qu'il falloit partir de ce lieu pour venir coucher à Paris, pour autant qu'elles ne desiroient y arriver de jour, crainte d'estre descouvertes, après avoir satisfait au logis, montèrent à cheval, ayant chacune leur conducteur, et en ceste sorte arrivèrent sur les sept à huit heures du soir au logis designé, où le soupper les attendoit. Estant donc en iceluy, la couratière, après leur avoir faict les caresses accoutumées, les conduict dans un petit corps de logis sur le derrière, à cette fin de mieux et plus facilement prendre leurs esbats sans estre inquietées de personne; incontinent on leur apporte le

soupper sur la table, pendant lequel on leur prepare trois licts. Il ne faut pas demander si l'issue du soupper fut remplie de gaillardise, où le muscat et l'hypocras n'y fut point épargné, si bien qu'après avoir passé joyeusement une partie de la nuict, la couratière, qui estoit grandement enluminée, se voulant aller retirer dans son cartier, commença sa harangue sur les effets de l'amour, pendant laquelle elle eust assez bonne audience. Estant icelle finie, chacun de messieurs les godelureaux prindrent leurs maistresses, et s'allèrent ainsi coucher; la couratière ne fust si tost partie, et eux asseurez dans la chambre, que on eut peu entendre comme les accorts de trois bateurs dans une grange; car je m'asseure qu'il y en avoit un pour chacune de mes dames les bourgeoises; je ne sçay si elles sçavoient la musique, mais elles tenoient grandement bien leur partie; de telle sorte qu'en cet exercice, ou bien à dormir, si bon leur sembloit, ils passèrent leur temps jusques au lendemain dix heures du matin. Ce que voyant madame la couratière, à qui la gueulle gagnoit de des-

jeuner, alla heurter à leur porte, leur portant à chascun de quoy prendre un bouillon, comme à des nouvelles mariées ; ce que voyant messieurs les muguets, qui estoient tous fatiguez des courses qu'ils avoient estez, pour montrer leurs courages, contraints de faire, ne sçavoient quelles contenances tenir, ayant les oreilles longues comme celle de Midas; et furent encores plus estonnez lorsque leur hôtesse leur demanda à chacun quatre pistolles pour satisfaire tant au rotisseur patissier que pour le muscat, l'ypocras et confitures, sans rien mettre en ligne de compte de ce qu'elle pretendoit avoir, tant pour ses sallaires que pour le bon traictement qu'elle leur avoit faict. Ce fut alors que ces muguets commencèrent à se regarder de plus beau les uns les autres, pendant que mes dames les bourgeoises estoient encore au lict, qui n'attendoient autre chose que le desjeuner fust prest pour sauter en place.

La matrone, voyant le refroidissement de ces personnages, ne les importuna point davantage à bailler de l'argent, sçachant bien

que ces bonnes dames avoient de bonnes chaisnes d'or et brasselets qui estoient plus que suffisans de la satisfaire, et seulement se contenta pour lors de leur demander de quoy envoyer querir à dejeuner en attendant le diner. Parmy eux il y en avoit deux qui estoient de bas aloy, ce qui contraignit les deux autres de jetter chacun une pistolle, lesquelles furent incontinent grippées par cette couratière d'amour qui, une heure après, leur fit porter un assez leger dejeuner, si bien qu'ils demeurèrent sur leur appetit, esperant de mieux disner; mais ils furent bien frustrez de leurs esperances, car, voyant deux heures après midy sonner, et que le disné n'avoit point de jambes, furent contraints d'envoyer l'un d'iceux voir si leur disné n'estoit pas encore prest, lequel ayant trouvé la venerable hostesse les reins devant le feu qui descousoit la doublure d'une bouteille de Muscat, lui commença à dire : « Madame, lorsqu'il vous plaira nous envoyer à diner, la compagnie est preste et en bonne deliberation de le recevoir. » Cette vieille sempiternelle, qui n'en-

tendoit point raison, commença à le bien renvoyer chez ses premiers parens, luy chantant plein un tonneau d'injures, en luy disant : « Monsieur le muguet, comme vostre cheval rue ! Où sont les pistolles que vous avez données pour vous faire apprester à disner ? Allez à tous les diables ! Venez-vous en ces lieux sans avoir de quoy satisfaire à vos plaisirs? Soyez diligent, et vostre compagnie aussi, à me trouver trente pistolles pour la depense que vous avez faite et les fraiz de ceans, car autrement vous ne sortiriez en l'estat que vous estes, et outre cela les coups de baston ne vous seront espargnez. » Qui fut bien penost, ce fut mon pauvre monsieur le muguet, qui s'en retourna un doigt au cul et l'autre en l'oreille devers sa compagnie, dissimulant par devant mes dames les bourgeoises les rodomontades qui lui avoient esté faites par ceste matrone.

Pour consulter amplement de ce qu'ils avoient à faire pour se retirer du naufrage où ils se voyoient, delibererent en particulier de montrer à mes dames les bourgeoises le

meilleur visage qu'il leur seroit possible, à cette fin de ne leur faire concevoir aucune apprehension ; et pour ce faire, il fut arresté que les uns après les autres feroient semblant d'avoir quelques affaires de grande importance ausquelles ils estoient fort obligez de pourvoir, et que par ce moyen deux d'iceux sortiroient de ce tant venerable logis, et que le dernier, voyant que ses deux compagnons retardoient beaucoup à satisfaire à leur promesse (qui estoit de revenir trouver leurs compagnes), feroit en sorte de faire le fasché, et sortit semblablement du dit logis pour aller chercher les deux autres, ce qu'ils firent si dextrement que mes dames les bourgeoises (tant elles estoient affolées) ne peurent en façon quelconque appercevoir la trousse que leurs nouveaux courtisans avoient envie de leur jouer. D'autre part, la dame matrone ne se mit pas beaucoup en peine de s'opposer à leur sortie, estant très asseurée du depost qui luy demeuroit, estant mes dames les bourgeoises assez solvables pour contenter à tout ce qu'elle desiroit, ou bien que leurs

chaisnes d'or et bracelets demeureroient pour les gages.

Voylà donc messieurs les muguets esvadez du labyrinthe où ils s'estoient enfermez, pendant que leurs nouvelles maistresses sont logées sur Nostre-Dame-d'Esperance de les revoir bientost, comme ils avoient promis, et que leurs genests de charue mangent pour s'évader une brasse de muraille. Deux jours se passent que ces freluquets ne retournent point visiter leur proye, ce qui commença de faire entrer en quelque doute mes dames les bourgeoises; et d'un autre costé, estoient grandement importunées de leur hostesse de bailler argent ou gages, à quoy elles reculoient le plus qui leur estoit possible, esperant d'heure à autre revoir leurs favoris qui les viendroient desgager de ce lieu (de quoy elles furent bien frustrées de leurs esperances). Ce que voyant, et ne pouvant aussi plus endurer le tintamare que leur faisoit ceste seconde mégère, furent contrainctes (pour obvier à plus grand scandale) de luy donner chacune quelque asseurance. La pre-

mière luy donna un diamant de la valeur de cent livres et plus, la seconde un bracelet de perles de la valeur de cinquante escus, et la dernière luy donna la chaisne d'or de son manchon, de la valeur de trente escus, à la charge toutesfois qu'elle promettoit leur remettre entre les mains, lorsqu'elle seroit satisfaite de ce qu'il luy convenoit payer raisonnablement, soit par messieurs les evadez ou par elles, ce qui leur fut accordé.

Madame la matrone, se voyant les mains garnies comme elle desiroit, commença de monstrer à mes dames les bourgeoises meilleur visage qu'auparavant, les invitant de faire grande chère et beau feu, et qu'elles n'avoient qu'à tinter et qu'incontinent elles seroient obeyes, et qu'il ne leur falloit point engendrer de melancolie pour l'absence de leurs nouveaux serviteurs, et que pour un de perdu l'on en recouvroit deux. Elles qui n'avoient point d'autre pensée qu'à leur retour, ayant demeuré toutes trois sur leur appetit du fruict de nature, dissimuloient leurs tristesses le plus qu'elles pouvoient.

Nous lairrons pour un peu de temps mes dames les bourgeoises en leurs frivolles esperances, pour revenir à leurs maris.

Messieurs les bourgeois, qui sont assez bons compagnons, voyans que les feries de la nopce estoient plus longs qu'à l'ordinaire, et que leurs femmes ne venoient point, commencèrent de leur ennuyer. L'un d'iceux disoit : « Il m'a esté impossible de pouvoir reposer depuis l'absence de ma femme. » L'autre disoit : « La première nuit, je la passay de ceste sorte ; mais depuis j'ay esté contraint, pour me reschauffer, de faire coucher ma servante avec moy, avec laquelle je me suis assez bien delecté, veu aussi l'aage de dix huit ans tout au plus. » Le dernier, qui n'avoit encore rien dit, commença à dire : « Jusques à present, j'ay passé le temps sans avoir contrevenu en aucune façon à la promesse que j'ay fait à ma femme ; mais il m'est impossible de pouvoir plus donner aux tentations de la chair (car je suis homme) ; c'est pourquoy, dès à present, je suis deliberé d'aller chercher quelque bonne aventure, et

si vous avez du courage, suyvez-moy; toutesfois vous sçavez qu'il ne faut point aller aux mûres sans crochet, ny aux lieux d'amour sans argent. » Les deux autres bourgeois eurent les oreilles fortement ententives à la remonstrance de leur compagnon, si bien qu'après s'estre garny de nombre de pistoles, allèrent chercher leur contentement. Arrive que le plus corrompu d'iceux ayant autrefois eu advis secret que l'on passoit fort bien le temps sans bruit ny scandale en un certain logis (où pour lors estoient leurs femmes, ne se doutans pas de les y trouver), deliberèrent d'y aller.

Arrivez qu'ils furent en ce notable logis (pour sa qualité), celuy qui sçavoit le mot demanda à parler à la dame, laquelle incontinent ne manqua de venir au devant de messieurs les bourgeois, leur faisant dix mille complimens. Celuy qui sçavoit le mot du guet s'avança, et tirant à quartier la dame, luy dit en particulier le signal, lequel ne fust si tost donné qu'elle redoubla de mieux ces biens venus, les faisant entrer dans une très-

belle salle, dans laquelle il y a deux cabinets pour servir quelquefois aux occasions. Incontinent la collation est preste, où le meilleur vin qui se peust recouvrir n'y fust point espargné; icelle estant finie, le truchement commença d'entretenir cette couratière sur la perfection de leurs entreprises, laquelle ne se jettoit pas loin à leur rendre toute sorte de courtoisie. La collation faite, messieurs les bourgeois, pour jouyr de leurs pretentions, resolurent d'y demeurer à souper, à la charge que leur hostesse leur fourniroit après iceluy de quoy passer joyeusement la nuict; ce qu'elle leur accorda moyennant deux conditions : la première, qu'ils n'auroient aucune congnoissance de vue de celles qu'elle leur desiroit donner, la crainte qu'elles ne voulussent accorder (les voyant) ce que vous desirez, et aussi que ce sont jeunes femmes de qualité qui ne le font point pour avarice; la seconde et dernière condition estoit qu'elle desiroit avoir de chacun une pistolle, et qu'outre cela ils satisferoient au reste des frais. La curiosité de jouyr de ces beaux sub-

jects les fit consentir à tout ce que la couratière d'amour desiroit (bien qu'il leur fust assez fascheux de ne point voir ces nompareilles beautez). Ils jettèrent sur la table chacun leur pistolle, qui furent tost relevées par cette vieille, laquelle incontinent leur fait preparer trois licts en trois divers cabinets, où ils s'allèrent, après souper, rendre chacun au sien. Estant couché, la chandelle esteinte, la messagère d'amour leur amena à chacun l'une de ces bourgeoises qui avoient esté prattiquées par la dame matrone, à quoy elles avoient consenty, ne pensant à rien moins à l'affaire qui s'ensuyvit.

Ne pensant pour lors messieurs les bourgeois à rien moins que ce fust leurs femmes, d'autant que la fortune pour elles fut qu'il arriva un eschange, et que l'un avoit la femme de son compagnon et aussi les autres, ce qui apporta de la diversité à leur ordinaire. En cette sorte, la nuict se passe aux contentements des parties, sans que pour cette fois le pot aux roses fust descouvert.

Madame la matrone, suyvant la promesse

qu'elle avoit fait aux bourgeoises de les aller querir devant le jour pour empescher aucune cognoissance, ne manqua, dès les quatre heures du matin, de les aller lever de sentinelle (ce qui fut contre la volonté des bourgeois) et les ramena en leur cartier sans autre forme de procès. Le reste de la matinée se passe jusques sur les neuf heures que les dits bourgeois, se voulans retourner en leur logis, contentèrent assez honnestement leur hostesse, et payèrent la marchandise qui de longtemps leur appartenoit. Comme ils furent hors d'icelle maison, l'un d'eux commença de faire une pose, et dit : « Ma foy, Messieurs, nous sommes veritablement bien bados de nous estre ainsi fiez à cette harpie d'enfer. Où estoient pour lors nos sens? Si elle nous avoit produit de vieilles carcasses pour de jeunes amourettes! L'argent fait tout, dit le proverbe. J'ay encore dix sept escus pour voir celle qui m'a tins compagnie cette nuict. — C'est une folie, disoit l'autre; si elle nous monstre de vieilles pièces, cela nous crevera le cœur. Si est-ce pourtant que je ne suis

point fils de revendeur, je ne travaille jamais sur vieux drapeaux; mais il seroit bien pire si elle nous envoyoit en Suerie gagner le royaume de Bavière. » Cela leur donna une telle apprehension, qu'ils resolurent qu'à quelque prix que ce fust, qu'il falloit avoir la cognoissance de ces remèdes d'amour. Incontinent le harangueur retourne avec les autres sur ses pas, qui trouvèrent cette vieille entre les deux chenets, enluminée comme un Bacus, non moins estonnée qu'un Cesar, qui leur dit : « Que demandez-vous, Messieurs? (Elle faisoit bien tost de l'incogneue.) — C'est, Madame, que nous avons encore chacun dix escus que nous ne desirons pas remporter, mais bien vous les donner, pourveu qu'il vous plaise nous faire voir ces belles dames qu'il vous a pleu nous donner cette nuict pour compagnes. » Elle, cupide d'argent plus que de tous les honneurs du monde, commence d'ouvrir les yeux comme un chat qui boit du vinaigre, leur dit : « Si je vous accorde ce que vous desirez, je fausseray ma foy, et par ce moyen je feray ce que je n'ay

jamais faict; et si elles estoient par fortune de vostre cognoissance, qu'en diriez-vous, Messieurs? — Helas! Madame, dirent-ils, cela ne peut estre, car nostre cognoissance est bien petite, et d'autre part nous sommes estrangers. »

Après le nouveau marché fait, la matrone les conduit dans la chambre des bourgeoises, lesquelles estoient encore toutes endormies du travail de la nuict. Incontinent ils eurent forme de cognoissance, non pas asseurés du premier coup (n'estimans leurs femmes entre telles); toutesfois, l'un d'iceux, qui ne se peut plus tenir, dit à l'un de ses camarades : « Voisin, tu cognois bien ma femme. Je te prie, regarde si ce n'est point celle-cy. » Il ne luy eust sceu respondre le oui ou le non, voyant la sienne tout proche.

Le troisiesme, un peu plus rusé que les autres deux, ayant certaine cognoissance du jeu, desirant couvrir l'honneur de sa femme, dit (toutesfois bien fasché, comme de raison) : « Il se fait tard, allons-nous-en voir si nos femmes ne sont point arrivées. » Celuy

qui se voyoit asseuré du fait : « Comment venues ? Elles n'ont par ma foy garde, si ce n'est en dormant, ou bien que ce lict les retournast en carosse. — Et pourquoy ? dirent les autres. — Parce que voilà vos deux femmes avec la mienne, et par ce moyen nous sommes frappez les uns et les autres d'un mesme coing. »

Leur parler, qui avoit esté jusques alors enroué comme basse-contre, commença, après la chose averée, à crier à qui plus plus pour esveiller leurs femmes, et de crier les uns d'un costé, les autres d'un autre. « Eh bien ! disoient-ils, Mesdames, vous estes icy ? — Et vous, messieurs les ruffiens, disoient-elles, qui vous y a amenez ? N'est-ce pas ce que l'on nous a tousjours dit tant de fois, qu'incontinent que nous estions absentes, que vous veniez en ce bordel depenser tout nostre bien. O ! c'est nous, c'est nous qui avons eu maintenant vostre argent ! » Et de semer injures à milliers, tellement que mes pauvres bourgeois ne pensent respondre à leurs interrogants. L'autre Proserpine commençoit sa

harangue, en sorte qu'ils n'eussent sceu respondre un seul mot, et firent tant qu'eux-mesmes se dirent pour lors avoir le tort, à ceste fin de ne point apporter de scandalle en ce lieu, et se retirèrent de la façon, y laissant mesdames les bourgeoises.

Ces pauvres Jonas, estans ensemble, tindrent quelque propos de ce fait. L'un disoit : « Ce ne fut point ma femme qui coucha avec moy, car j'ay quelque peu estudié en la geometrie ; je me connois en la longueur, largeur et grosseur. — Vrayment ! dit l'autre, je ne vis jamais livre qui traittast de cette matière, et si je ne laisse pas de cognoistre que ce n'estoit pas la mienne, et qu'il y avoit du changement à mon ordinaire. — Je ne sçay laquelle j'avois, dit l'autre, mais je n'eus jamais un tel contentement. — Morbleu ! tu avois donc la mienne, dit l'un, car c'est la plus subtile qu'il y ait en France, et ne croy pas qu'il se trouve hacquenée qui trotte plus doux. »

Voilà à quoy, pour le présent, je desire conclurre ce present discours, laissant pour la

seconde partie ce que devinrent messieurs nos courtisans, et les estranges advantages qui leur arrivèrent au sujet des bourgeoises, et de la procedure qui a esté faite tant de leurs chevaux que contre la matrone, ensemble aussi ce qui s'est passé (depuis le pot aux roses descouvert) entre les bourgeois et leurs femmes, ce qui (m'asseure) donnera autant et plus de contentement aux lecteurs que le contenu de cette première partie.

FIN.



LE GRAND PROCEZ

DE

LA QUERELLE DES FEMMES

DU FAUX-BOURG SAINT-GERMAIN

AVEC LES FILLES

DU FAUBOURG DE MONT-MARTE

SUR L'ARRIVÉE DU RÉGIMENT DES GARDES

Avec l'arrest des Commères du faux-bourg Saint-Marceau intervenu en ladicte cause.

1623

L'envie apporte de grands maux parmy la société humaine; c'est une furie qui est em-

brassée indifferemment de tout le monde, et qui se laisse tirer à un chacun par la queue, comme le diable d'argent qu'a fait peindre le curé de Mille-Monts sur son almanach.

Tout ne se mène que par l'envie : c'est le ressort de nos affaires ; l'envie nous engendre : car, si une femme n'avoit point d'envie de multiplier sa race, elle n'engendreroit jamais ; l'envie nous nourrit et alimente : car si l'on n'avoit envie de manger, en vain la nature nous auroit donné des dents ; et l'envie nous fait mourir, et toutefois elle ne meurt jamais.

C'est ceste envie qui a esté cause de ce grand, ce difficile, cet authentique, superlicoquentieux et estrange procez intervenu entre les filles du faux-bourg de Montmarte et les femmes du faux-bourg Sainct-Germain que nous avons aujourd'huy sur le bureau, et ce à mesme temps qu'elles ont veu arriver le régiment des Gardes : procès solemnel, procès qui doit être jugé en robbe jaune, procès où il y ne faut point mander huictaine d'advis ; procès qui sera jugé sur le champ, comme appert par l'histoire ; procès où les despens

seront plus chers que le fonds dont il s'agit; procès où il fera bon avoir des espices, car plusieurs y seront poivrés; en fin, c'est un procès dont on n'a jamais ouy parler, et le peut-on nommer le procès des procès.

Le mercredy, qui estoit le jour dont la veille et le jeudy estoient distants de deux fois vingt-quatre heures, à laquelle journée arrivèrent à grand foule, le tambour sonnant et les enseignes desployées, les soldats des Gardes tant desirés à Paris, s'assemblèrent dans le faux-bourg Sainct-Germain grande quantité de femmes, soy disant coureuses, vagabondes, regratteuses de, etc., le tout en très bel ordre, le cul devant et les mains derrière, les talons usez, la chemise retroussée à l'endroit des manches, une serviette sous le bras (car c'est maintenant la coustume), lesquelles, après avoir generallement desploré la triste fortune dont elles avoient esté agitées pendant l'absence de l'armée et durant le froid de l'hiver, que les bleds estoient couppez, une des plus vieilles se leva, le front ridé et la chemise entre les jambes : « C'est assez, dit-elle, c'est

assez pleurer; toujours le vent de bise ne sifle et ne descoche ses froidures; après l'hiver vient le printemps. C'est trop semer, il nous faut recueillir : voicy l'automne arrivé; nous l'avons plustost trouvé que le printemps. Courage! nostre gaignage est revenu. Nous avons doresnavant force besongnes; si nous ne pouvons travailler de la pointe, et que nostre esguille soit rompue, nous travaillerons du cul. Je disois tousjours bien que ces malheurs ne dureroient pas long-temps, et qu'enfin nous trouverions le moyen de gagner nostre vie. Il n'y a icy qu'une chose qui nous peut donner du doubte: peut estre que les filles du faux-bourg de Montmarte ou celles du faux-bourg Sainct-Victor voudront avoir part au gasteau ; car on m'a donné advis l'autre jour qu'il y avoit un grand nombre de nostre compaignie qui y estoient allées louer des chambres (car, pour les boutiques, elles les portent tousjours quant à elles). Si cela est, c'est un grand procez que nous allons avoir sur les bras, et, à vray dire, il nous faudra toutes en cecy contribuer.

— Mamie, luy fit une jeune guillerette qui a le visage assez frais, mais qui a le cul chaud, nous ne devons craindre de ce costé-là. Voicy la foire qui vient : nous aurons toute la marchandise, la chalandise, les marchands et les chalans, et le pis sera que nous ne pourrons trouver de trous assez pour les mettre ; et puis, de toute antiquité, ce faux-bourg n'a-il point cette prerogative par dessus les autres que d'estre le repertorium des meilleures pièces de Paris? C'est le siége et la demeure ordinaire de Venus, le palais authentique de la verolle, l'antichambre des chancres, le cabinet des chaudes-pisses, l'estude ordinaire de la cristaline, l'estable des poulains, l'escurie des morfondus, le retrait des coupeurs de bourses et le séjour des maquereaux ; personne, pour qualité excellente qu'il aye, ne nous peut oster les advantages.

— Vous dites vray, dit une petite camuse qui est arrivée fraischement de l'armée : mais vous ne parlés pas des coups d'espée ny des coups de baston que nous recevrons si nous envoyons quelque pauvre diable au royaume

de Suède. — Il ne faut pas craindre de ce costé, respondit une petite brunette qui s'en mesle depuis huict jours; j'ay cinq ou six laquais de nostre costé, et puis si quelqu'un est attrappé à ce jeu, et qu'il prenne l'as de trèfle pour celuy de pique, c'est sa faute: il n'a qu'à se servir d'une lunette d'Holande, et regarder droit au but.

— Mais parlons un peu de nostre gaignage, respondit une vieille qui avoit fait son temps. Pour moy, je demeure auprès de Sainct-Supplice; mais jusques icy mes chalans ordinaires ne m'ont pas abandonnée. Si les filles du faux-bourg de Montmarte veulent causer, nous soustiendrons l'effort et l'assaut. Pour moy ny mes compaignes, nous ne nous rendrons jamais; je me coucheray plus tost que de me rendre. Si d'adventure on regarde au nombre, nous sommes en plus grande quantité qu'elles; nous en fournirons tousjours six contre une.

— Je vous diray, ma mère, fit une grande Jaqueline qui avoit demeuré durant les troubles au faux-bourg de Montmarte, on y fait

quelquefois des profits; mais pour le jourd'huy le mestier est bravé: nous avons beau coudre et filer, à peine gaignons-nous le louage de nos chambres. C'est la cause pourquoy je me suis releguée en ce cartier, pour voir si la fortune ne me sera point plus favorable durant la foire. — Le temps des foires, fait une rieuse, c'est le temps des vendanges! en toute l'année on ne sçauroit trouver faire à meilleur marché. — Nous ne sommes pas icy pour rire, ma cousine, fit une courtisanne à la mode; il nous faut adviser à nous deffendre, car, comme j'alois hier à la porte Sainct-Anthoine avec les autres, j'entendis sourdement dire à trois ou quatre bonnes gens que les filles du faux-bourg Montmarte avoient envie de nous adjourner, et à faute de comparoistre qu'on nous jugeroit par contumace. »

Ainsi qu'elle achevoit ces mots, voicy une vieille hipocondriaque de damoiselle, du quel le né estoit une vraye goutière qui incessamment couloit (à ce que porte l'histoire), laquelle, ayant levé son masque à demy pourry

salue l'assistance à la mode des femmes, le cul ouvert et la bouche fermée. « Je suis très joyeuse (dit-elle) de vous trouver en ce lieu, car je croy qu'il estoit impossible d'aggreger toutes les coureuses du faux-bourg Sainct-Germain en un corps, pour la quantité; toutefois, puisque vous vous estes rencontrées si à propos, je suis venue icy vous apporter un adjournement personnel pour vous voir estre condamnées à vous desister et debouter de l'esperance que vous avez conceue de faire vos jours gras avec les nouveaux venus. Nos pretensions sont que cela nous appartient et que c'est nostre droict; lequel perdre, ce seroit renverser tous nos statuts et nos privilèges tant anciens que modernes.

« Le jour de l'assignation sera sabmedy prochain, par devant les commères du faux-bourg Sainct-Marceau, où celuy qui aura le droit le conservera au mieux qu'il pourra. »

Ceste harange estonna de prim'abord la compaignie. Une bossue, qui avoit esté autrefois regrateuse de parchemin, va dire : « Mais, madamoiselle, vostre ajournement est-il fait

à domicile? A quelle heure faites-vous vos affaires? — Ma mie (fit l'autre), j'ay gardé la coustume; je suis femme d'un sergent de Sainct-Lazare: ce n'est pas d'aujourd'huy que je dresse des committimus en l'absence de mon mary; il y a longtemps assez que je sçavois comment il faut donner une assignation. Soignez seulement à l'heure que je vous donne. »

Une grande hacquenée à toute selle se lève debout: « Et bien, voilà bien parlé! Mercy de ma vie! Ouy, nous irons. Craignés-vous que nous n'osions comparoistre? Si nous n'y pouvons aller de front, nous irons de cul et de teste. »

Le jour venu, il fallut comparoistre. Jamais en ma vie je n'avois veu tant d'avant-coureuses pour un jour; il n'y avoit coin, trou, rue ne destour qui ne fust remplie de ceste racaille.

Pleust à Dieu que la rivière des Gobelins, qui vient de Gentilly, se fust desbordée comme jadis! elle eût fait un grand bien pour Paris. Il ne me souvient plus bonnement du lieu où se faisoit l'assemblée; toutefois c'estoit entre

la porte Sainct-Jacques et celle Sainct-Victor, ce me semble. La plus effrontée entre, et avec elle quatre ou cinq des putains, je veux dire deputés du faux-bourg Sainct-Germain, parlant pour le corps et aggregé dudit faux-bourg, qui attendoit dans la rue.

« Mes dames, dit-elle, je prens icy le fait et cause de mes compaignes du faux-bourg Sainct-Germain, qui ont un grand procez contre les caqueteuses du faux-bourg de Montmarte, soi-disant seules devoir avoir part à l'allegresse commune que chacun a receu du retour de l'armée. Je soustiens que cela est faux, nonobstant quelque respect qu'on puisse admettre, et le prouve parce qu'il y a tantost un an que nous sommes sans besongnes. Nostre cheminée n'a pas esté ramonée comme elle souloit. Nous avons apresté le corps de garde; le regiment estant venu, nous demandons qu'il y entre. *Secundo*, si nostre moulin, par la longue absence du meusnier, venoit à demeurer oisif, et que les meules, faute de mouvement, vinssent à s'enrouiller, quel desastre y auroit-il en la nature ! Quel change-

ment et quelle metamorphose! Nous sommes en un temps que tout se corrompt si on n'y soigne. Conclusion : nous vous demandons que vous ayez à vous deporter sur les lieux, visiter et revoir les logis de l'une et l'autre partie, voir les commoditez, et illec nous juger sur-le-champ et nous assigner à qui doit demeurer le droict. »

Celle qui presidoit va dire : Par la vertu nobis! s'il y a quelque droit, je ne le veux donner ny à l'un ny à l'autre; j'aime mieux le garder pour moy. Seroit-il raisonnable que vous fussiez le singe et nous les levrettes? Vous vous servirez donc de nous pour attirer les chataignes hors du feu? Il n'en ira pas ainsi. Mais où est vostre partie? Parlez bas, appelez procureurs. Où est le greffier? Il est allé regratter le parchemin. Voilà sans doute. Et donc, ma commère, est-ce vous dont est question? Elle parloit à l'adventure pour les filles du faux-bourg Montmarte, qui, voulant paroistre de jour, s'estoit armé la teste d'un vieux haillon qu'elle avoit fait blanchir depuis peu.

— Madame, excusez-moy : nous avons maintenant tant de besongnes que je n'avois peu venir à l'heure; toutefois, je crois avoir aussi bon droit que nos parties : il est icy question d'une realité. Nous demandons que seules nous ayons le pouvoir et la puissance de participer aux bonnes graces de nos serviteurs anciens qui sont revenus de l'armée ; personne ne peut nous oster ce droict, nous en pretendons de bonnes et belles alliances.

La harangue achevée, on entendit un bruit sourd parmy la chambre, ainsi que seroit le siflement de sept ou huict tripières quant elles vont à la chaudière chercher leurs trippes.

La consultation faite de part et d'autre, les advis donnés, les sentences recueillies, celle qui devoit donner l'arrest deffinitif se va planter sur la bouche d'un retrait qui estoit dans la chambre, faute de siége, et prononça ces mots :

Sentence et arrest

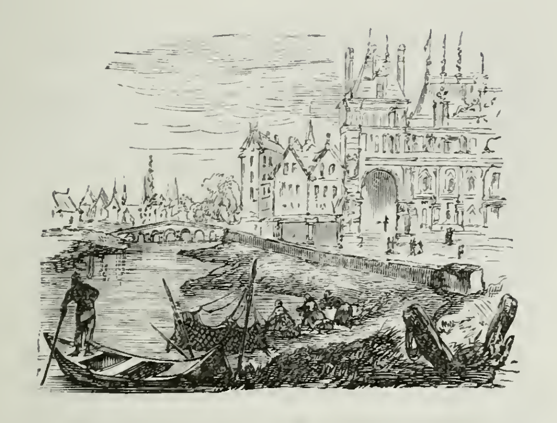
des commères du faux-bourg Saint-Marceau.

Attendu que c'est une question de droict, et qu'en cecy plusieurs femmes, tant de Paris que des faux-bourgs, y pourroient estre interessées : que, d'autre part, on ne peut plumer la poulle si nous n'y sommes presentes ; après avoir le tout veu, releu, corrigé et augmenté, comme appert par nos registres, contumaces, sentences, renvois, appels, etc., nous voulons que les parties soyent absous et contents chacun endroit soy, et ne pourront les dites sus nommées s'injurier ; vivront, traffiqueront et se tiendront paisibles ; nous reservant toutefois une coppie de l'execution de ceste sentence, afin que chacun cognoisse et soit notoire à tous que nous ne voulons pas tellement donner le droict à nos voisins que nous ne le gardions pour nous-mesmes.

Ainsi a esté fait, dit, donné, executé, etc. *Habe chabini chabeas.*

Fait le lendemain de la veille du jour que dessus.

FIN.



LES PRIVILÉGES ET FIDELITEZ

DES CHASTREZ

Ensemble la responce aux griefs proposez en l'arrest donné contre eux au profit des femmes

1619

Le phylosophe ne dit jamais rien de plus vray que tout ce quy est fait au monde a quelque fin ordonnée et quelque bien sans

apparence auquel il tend : le feu sert contre le froid, l'eau contre le chaud, le noir contre le blanc, et tous les deux ensemble meslez pour la fortification de la veue.

Et comme la nature, voire l'autheur de la nature, ne fait aucune chose pour neant et qui ne porte avec soy quelque sorte de bien et d'utilité publique : *Deus et natura nihil faciunt frustra,* aussy les choses quy semblent inutiles au monde ont toutesfois quelques proprietez sans lesquelles la commune société des estres ne se pourroit aisement conserver.

Il n'y a rien au monde quy semble plus ridicule que la personne d'un chastré. C'est grande pitié d'en entendre parler en l'audience des lavandières du pavé de la Grève et de l'Ecole Sainct-Germain, et principallement quelle melancholie pour une jeune dame quy a tel mary couché à ses costez! Ce ne sont que regrets, que soupirs, que larmes et que sanglots; il n'y a que gronderie, que haine et jalousie, pour ce que la dame desire ce que Monsieur ne peut luy donner, en luy

deffendant de jouer au reversis avec son voisin, sur peine du baston. Voilà une estrange diablerie à l'hostel! La bosse, la peste, la fiebvre carte, rien n'est oublié en ceste douce musique quy vient de nature en becarre et de becar en becmol. Il n'y a rien de si flasque que luy quand on traite de combattre; la coyonnerie, la poltronnerie s'ensuit, et le bonhomme s'evanouit à la porte au dedans de laquelle il ne peut parvenir qu'avec la teste et l'umble grève basse, tant il a les reins foibles et quy ne peuvent pas le soustenir! Et qu'au diable soit telle sorte de gens! dit l'adverse partie; au diable les chastrez, qui mettent bien le feu au logis, mais ne le peuvent esteindre! Voilà ce que l'on peut dire et produire contre les chastrez sur la plainte des femmes.

Mais aussy voicy les priviléges qu'ont telles manières de gens par dessus les autres hommes du monde.

En la cour du grand Turc et en la cour du prestre Jan, dit l'empereur des Abyssins, il n'y a hommes mieux gagez et respectez que

les chastrez; ils sont honorez de ces grands princes pour leur fidelité : le Turc en fait estat en son serail pour la garde de ses femmes, le prestre Jan pour la garde des siennes Les deux empereurs sont bien asseurez que, de la part desdits eunuques, ils ne seront jamais cornards.

Le deuxième privilége des chastrez est qu'ils se peuvent resjouir en asseurance sans courir aucun risque de recevoir des affronts comme les autres hommes, quy ne se peuvent jouer sans danger et fascherie : car, pour un pauvre coup fait à la desrobée, le tablier lève, un enfant arrive au bout des neuf mois; il s'envoye à la porte du drôle; les voisins le voyent, les passans le cognoissent : chascun descouvre le secret du jeu. Voilà un pauvre decrié, condamné aux frais de l'accouchement, à la provision de la dame, à reparer son honneur et à prendre le fruict de son jardin. Or, les chastrez ne sont point en ceste peine là; on ne les peut accuser de ces accouchements desrobez, ny moins encore les condamner aux frais et despens des gardes et sages femmes,

et les femmes ne sont point en danger de perir en travail avec eux.

Le troisième privilége des chastrez est qu'ils sont fort renommez en leurs fidelitez en fait de maquerellage: ils font seure garde de ce qu'ils ont en despot, et livrent fidellement la marchandise sans effort, sans qu'au moins le fruict y paroisse.

Le quatrième et dernier privilége est que moins que les autres ils sont subjects à estre jeannins et cornards: car une femme qui espouse un chastrez vend sa liberté à vil prix, passe sa liberté en douleurs et regrets, et n'ose jouer avec asseurance, pource que, si une fois les maux de cœur et d'estomach arrivoient ou quelque colique venteuse et extraordinaire aux reins, le diable seroit bien au logis. Il n'y auroit pas moyen de faire croire au maistre de la maison qu'il seroit cause du bruit.

Voyez quel proffit apporte au mesnage d'espouser un chastré, puis qu'il rend les femmes, femmes de bien, en depit de leur courage et de leur desir; et pour ce, c'est à

tort qu'elles se plaignent des chastrez, lesquels, à bon droict, demandent absolution de l'arrest, avec despens.

FIN.



LE BRUIT QUI COURT

DE L'ESPOUSÉE

1614

Le bruit est que la mariée
Est damoiselle au grand ressort :
Chacun en dit sa ratelée,
Tout le monde dit qu'elle a tort.

La David a pris la parolle
Pour feu son mary l'advocat,
Disant : Je ne suis pas si folle
Que d'hausser ainsi mon estat.

La Sabrenaude, sa voisine,
En a tenu quelque propos ;
Mais la bouchère Cailletine
S'est mise sur ses *audinos*.

Il vaudroit mieux, dit la Rotine,
Qu'une grande cité perit,
Que de souffrir la sotte mine
D'une gueuse qui s'enrichit.

La Menarde s'est arrestée,
Disant : Commère, qu'avez-vous?
Parlez-vous point de l'espousée,
Qui n'estoit guere plus que nous?

Ma bonne foy, dit la Paiote,
Je ne trouve pas cela bon ;
Pour moy, je ne suis point si sotte
Que de quitter mon chaperon.

Mercy de Dieu! dit l'Auvergnate
Parlant à la grosse Catin,
Elle fait bien la delicate,
Avec sa cotte de satin!

La Croupiere, oyant la nouvelle,
Veut mettre son espingle au jeu,
Et aussi tost elle l'appelle
Madamoiselle depuis peu.

La Citarde s'en est esmeuë,
Soutenant que c'est le marchand
Et le tailleur qui l'ont vestuë
En damoiselle en nez friand.

La Mijolette a bonne grace
De maintenir par ses discours
Qu'elle est premiere de sa race
Qui a le masque de velours.

La Cointesse, voyant la belle,
Dit aux vendeuses de porreaux:
Son père l'a fait damoiselle,
Mais, Nostre-Daigne! j'entre en faux.

La Gaussette, quoy qu'edentée,
Lui a chanté deux petits mots,
Disant que c'est une effrontée,
Et que ses parens sont des sots.

La Rousse dit que, si sa fille
Avoit l'habit de taffetas,
Elle seroit aussi gentille
Ou plus belle qu'elle n'est pas.

La Jeanne Verrier, sa commere,
S'en mocque fort de son costé;
Et aussi la belle Tessiere
Dit qu'elle a trop de vanité.

La Blessonne va par la ville,
Elle s'est plainte à plus de mille
Et en fait ses contes partout,
Qu'elle veut tenir le haut bout.

La Chantecler, l'escervelée,
Veut tenir le livre à son tour.
Voilà, dit-elle, une espousée
Faicte à la mode de la cour!

La Madelon, ceste matoise,
A juré par la Feste-Dieu
Que sa fille n'est que bourgeoise,
Quoy qu'elle soit d'aussi bon lieu.

Les damoiselles, ses amies,
Luy vont apprendre tout le jour
A recevoir les compagnies
Selon les modes de la cour.

L'une luy dit: Tu es jolie,
Mais ton masque ne va pas bien.
L'autre luy dit par mocquerie:
Attache le comme le mien.

Quelques-unes des plus rusées
Sont sur le point de l'aller voir,
Mais il faut beaucoup de dragées
Qui les veut toutes recevoir.

Tredame! disent les bourgeoises,
Celle-là a pris les florets;
Il faut laisser aux villageoises
Nos chaperons et nos collets.

Elle est venuë d'un village
Pour espouser un advocat;
Mais tout d'un coup, en son veufvage,
Elle a bien haussé son estat.

Les couvrechefs en veulent estre
Aussi bien que les chaperons,
Et se disent à la fenestre :
Voilà la royne des brandons!

C'est l'entretien des lavandieres
Et de celles qui vont au four,
Qu'une dame depuis nagueres
S'est fait damoiselle en un jour.

Les desbauchez sont à sa porte
Qui luy font le charivary,
Luy demandant de quelle sorte
Elle secouë son mary.

SIZAIN.

Quand l'espousée fut couchée
Et que son mary l'eut tastée,

Elle luy dit de la façon :
Mon grand amy, je suis pucelle,
Car jamais homme ni garçon
Ne me l'a fait en damoiselle.

FIN.



L'INNOCENCE D'AMOUR

A LYSANDRE

1626

Mainte fillette du quartier
Dit, en parlant de ce mestier,
Que tous deux en mesme bricolle
Nous avons gagné la verolle,
Dont ici j'en appelle en Dieu,
Car je ne fus jamais en lieu
Quy donnast ceste villenie;
Et plustost je lairrois la vie

Que d'aller aux endroits quy font
Porter des rubis sur le front;
Plustost eunuque me ferois-je,
Et pareil ainsy me rendrois-je
Aux hommes sans bas de pourpoint,
Que les dames ne cherchent point.
Si je voy quelque jeune fille
Quy soit agreable et gentille,
Et quy monstre je ne sçay quoy
Pour mettre le cœur en emoy,
Pourveu qu'elle ne soit farouche,
Incontinent elle me touche,
Et ne dis pas que mon desir
Ne soit d'en faire mon plaisir.
Mais une garce de louage,
Une fille de garouage,
Si vrayment je la regardois,
Soudain je m'en confesserois;
Et si je l'avois desirée,
Ou tant seullement admirée,
Je voudrois sur les mesmes lieux
M'arracher le cœur et les yeux.
Tel amour est digne de blasme,
Et son feu n'est que pour une ame

Ou sans merite ou sans honneur;
Mais Lysandre, un homme de cœur,
Un amant digne de conqueste,
Ne dance pas à telle feste,
Et n'ayme, comme les pourceaux,
La fange au lieu de claires eaux.
Voyant toutefois que nous sommes
(Chose commune à tous les hommes)
Presque en temps mesme indisposez,
Et que n'estant des moins prisez
Entre ceux qu'amour authorise,
Ensemble, à la rue, à l'église,
On nous a veu, le plus souvent,
Comme deux frères de couvent,
Ces petites mal adviseez
(Sans dire le mot de ruseez)
Nous jugent de cœur et de voix
Tous deux assailliz à la fois
Du mal que je hay davantage
Qu'un vieux marmot, un jeune page
Et qu'un homme de Charenton
Les sermons du père Cotton.
Mais voyez quelle medisance!
On a beau vivre en innocence,

L'on aura plus de mauvais bruicts
Que de galopper toutes nuicts
Les manteaux de soye et de laine.
O saison de misère plaine!
Que les choses sont mal en poinct!
L'Antechrist ne viendra-t-il point?
  Un mal de teste, une saignée
Quy m'a la jambe scratignée,
Un feu pour mourir et brusler,
Est-ce le mal quy faict peler,
Et quy faict, sortant de la couche,
Parler du nez et de la bouche?
  Quant à moy, je dy sainement,
Et le publie asseurement,
Que la plus chaste et la plus fille,
Et dont moins la robbe fretille
De celles quy m'ont blazonné,
Telle verolle m'a donné
Catherine, Jeane ou Michelle,
S'il faut que verolle on appelle
Ce quy m'a tenu plus d'un mois,
Depuis le voyage de Blois,
Et dans le lict et dans la chambre,
Où toy, gaillard de chaque membre,

Desirant me donner secours,
Tu m'as visité quelques jours,
Avant que ta santé première
Eust suivy la mesme carrière.
Mais pourquoy m'excusé-je ainsy,
Puisque les belles n'ont soucy,
La plupart, que d'estre cheries
Des hanteurs de bordelleries,
Quy, presque en toutes les saisons,
Vont muant comme des oysons,
N'ayant pour sauce et pour bouteille
Que pruneaux et salsepareille ?
Puisque ceux dont l'emotion
Ne cherche par affection
Que des genres de pucelage,
Affin d'esviter le naufrage,
Sont moins doux à leurs appetitz
Que des villageois apprentiz,
De quy la main noire et terreuse
Badine près leur amoureuse,
Tournant et grattant, les yeux bas,
Leurs chapeaux ou leurs bonnets gras?
Estant donc si plain de merite,
Ces nymphes de prix et d'elite,

Me voyant reparoistre un jour,
Me tesmoigneront plus d'amour.
Ainsy discours-je, ô Lysandre!
Afin que l'on me sçache entendre,
Et que les filles du quartier,
En devisant de ce mestier,
N'accusent plus mon innocence
Et l'honneur de ta conscience,
Dont tu sçauras de bonne foy
Te laver aussy bien que moy,
Laissant à des gens sans pratique,
Sans honneur et sans théorique,
Ce mal volontaire quy prent
Aux endroicts où chacun se rend,
Et non pas aux lieux de recherche
Où l'on defend mieux une bresche.

FIN.



LE TOCSIN

DES

FILLES D'AMOUR

1618

Messieurs,

Autant de frais comme de salé, autant de bond comme de volée, disposé de tout sens, ainsi qu'un compteur de fagots à la douzaine, de vous reciter de quoy satisfaire à vos curiositez plus curieuses, et sçachant bien qu'il

estoit permis de mentir à ceux-là qui viennent de loing, j'ay tracé ces plaisantes nouvelles qui vous serviront de cure-dent (si bon vous semble) et à telle heure qu'il vous plaira.

In primo loco, dans l'université de Vaugirar, quatre sophistes de haut appareil, disputant sur la misère du monde, dont ils estoient grandement entachez, par leurs conclusions m'ont appris que quiconque est à son aise, à gogo, et qui est dans la paille jusques au ventre, ne doibt estre estimé pour partisan de la necessité, *aut omnino regula fallit.*

Secundo, vous tiendrez pour article de foy, en forme probante, et passé par l'alambic de mes plus fertiles curiositez, qu'il est arrivé un grand miracle dans Monceaux lorsque j'estois à la suite de la Cour. Les uns vous diront que c'est un grand bien que la multiplication ; les autres soutiendront que non, et, faisant des argumens à boisseaux sur la pointe d'une esguille, diront, avec le bonnet sur le coin de l'aureille: *Vel est, vel non est; aut est verum, aut est falsum.* Ainsi ce sera un plaisant passe-temps d'Antimèmes qui eschauferont

plus la teste que l'estomach. Revenons à nostre matière (je ne dis pas à celle qui vous pourroit bien brider le nez), mais à ce miracle extraordinaire de nature. Vous apprendrez donc, Messieurs, qu'un jeune homme ne fut pas si tost marié qu'il eut une femme, et bien davantage, car, deux jours après ses nopces, il trouva, revenant de quelque visite, deux plaisans resveil-matin au chevet de son lict, qui, luy rompant la teste plus que de coustume, attendu que c'estoit de la façon de sa chaste femme, il en voulut avoir raison par la justice. Donc grand debat entre les parties; mais, sur toutes leurs contestations, à cause de la grande diligence et du grand mesnage de la dite femme (dont le juge mesme en pouvoit discourir pertinement), et veu l'orgueil du compagnon, l'on mit les parties hors de cour et de procez, sauf au pauvre badin de se pourvoir par devers les rentrayeurs pour retressir sa dite femme.

Tertio, estant à Soissons, j'allay loger en une hostellerie qui ne se nomme point, où l'on estoit fort bien traicté pour son argent,

et où l'on n'engendroit point de melancolie ; mais au reste une grande question estoit agitée à chaque quart d'heure entre la maistresse du logis, sa fille et sa servante. Si vous estes bons coursiers, je vous baille de bonne avoyne ; si vous n'estes que des asnes, vous n'aurez qu'une baye en forme de chardons. Donc, disposez de vos qualitez, aages, noms et demeurances. Pour moy, je suis resolu de cotter dans ces croniques boufonnesques que ces trois espèces de foureaux estoient fort avides et desireuses de pistolets. Je ne sçay si c'estoit à cause que le vuide, en bonne philosophie, est un vice en la nature, ou si leur contentement estoit limité à tirer plus tost au noir qu'au blanc. Quoy que ce soit, la dite maistresse, authorisée de ses propres volontez au reffus de son mary, se rendit tellement diligente à conduire en haut ceux qui abordoient chez elle, que la fille en avoit mal au cœur et à la teste ; si bien que, feignant la vouloir soulager de cette peine, elle luy faisoit maintes remonstrances familières pour parvenir à ses desseings, ausquels la servante s'opposant



formellement, et d'autant qu'elle ne pouvoit esteindre le feu de sa cheminée que par l'ayde et le secours des bons ramoneurs, elle ne fut honteuse de dire en bonne compagnie qu'elle ne s'estoit point loüée à si bon marché, si ce n'estoit l'esperance des profits. Sur quoy, grand desordre dans le dit logis, l'une prenant le pot à pisser à la main, l'autre la marmite, l'autre la clef de la cave; et en effet querelle qui eust esté de durée si je ne fusse arrivé avec mes compagnons, qui faisions en nombre douze ou treize escuyers, sans le regiment de nos goujats, laquelle nous fismes cesser en moins de rien, ce pendant que le maistre du logis nous faisoit à chacun un boüillon pour nous sallarier de nos peines, et de cecy *experto crede Roberto.*

Quarto, pour ne rien oublier de ce qui est mis hors de mon souvenir, suivant mon mesme stille, ma mesme intention, mes semblables inventions, mensonges et consors, vous apprendrez que je n'eus pas plus tost recogneu que les Picardes avoient le cul plus chaud que la teste, que je leur fis promesse

de les servir le jour du jugement si j'avois le loisir. Si bien que, sortant par la porte de derrière et n'oubliant rien qu'à dire à Dieu, je fus contrainct de louer un vieil asne galeux pour aller en poste jusques à Reims, où je ne fus pas sitost arrivé qu'une jeune bourgeoise, me prenant pour un marchand d'huille, me conjura d'affection de luy bailler trois ou quatre dragmes de la mienne. Ma courtoisie fut cause que je la pris au mot, de sorte qu'elle tendit sa lampe, où j'en fis distiller à bon escient : à quoy je fus employé près de huict jours entiers sans recevoir aucun argent pour parachever mon voyage; et davantage j'eusse demeuré en ce bel exercice sans que messire Jean Cornette, propre mary de ceste affetée, revint de vendange, qui, me trouvant mettre le feu au lumignon, me fit prendre en diligence très humble congé de la compagnie. Ainsi je partis de cette fameuse cité pour revenir en cette ville, d'où, estant proche environ de sept ou huict lieües, je rencontray un courrier assez mal monté qui venoit au devant de moy affin de m'apprendre les stra-

tagèmes qui s'estoient passez au marché aux pourceaux ; sur quoy, l'interrogeant particulierement, il me dict qu'un frippon d'advocat, voyant que sa pratique n'estoit bonne que pour enveloper des andoüilles ou des cervelas, s'en estoit allé au dit marché avec un charlatan, et que là ils avoient affronté un marchand, mais toutesfois que le retour avoit esté pire que les matines, d'autant qu'au bout de trois sepmaines son logis fut descouvert, où l'on chanta de terribles *Gaudeamus*.

Quinto, si je croyois que l'on me deubt croire, je reciterois un faict estrange arrivé pendant ces vendanges dernières proche du village de Fontenay sur Baigneux. Qu'on me croye ou qu'on ne me croye pas, puisque j'ay entrepris de reciter tant en gros qu'en destail les nouvelles de ce temps, je vous diray qu'une fille aagée de vingt deux à vingt trois ans, ayant les vazes plus secrets de la nature bouchez et obtuperez, en sorte qu'elle ne pouvoit faire la lescive au declin de la lune, ainsi qu'elle avoit accoustumé, trouva un remède très-souverain pour sa douleur : c'est

qu'elle fist accroire à sa mère qu'elle estoit subjecte à un mal pour le remède duquel son confesseur luy avoit conseillé de faire un voyage en Brie, tellement que le bon naturel de ceste mère permist à nostre petite effrontée d'y aller descharger son pacquet, où elle accreut le nombre des veaux; toutesfois c'estoit un veau retourné, car il portoit la queüe devant, et les autres la portent derrière.

Si je passe plus outre, et que l'humeur me prenne de vous faire rire à gueule bée, je ne sçay si vous dirés que je suis un drolle et que j'en sçais de bonnes. Je l'espère ainsi : voilà pourquoy, *messiores drolissimi, galandissimi et curiosissimi,* sçachez *in globo* qu'estant retourné de par deçà je n'estois plus par les chemins, et que j'ay trouvé aux fauxbourgs S.-Germain, en une fameuse academie où l'on ne court jamais en lice que l'on ne rompe, une certaine damoiselle natifve de Paris, des mieux equipées et caparasonnées, goulüe au possible, qui, s'estant delectée dans les jardinages du père d'Amour, et qui, pour avoir mis trop souvent le cul contre terre, le ventre

luy en est tellement enflé pendant l'absence de son mary, que quelque dix ou onze mois après elle a remis le paradis terrestre au monde en produisant le fruict de vie, que l'on dit pourtant avoir esté planté aux despens d'une abbaye : *Et hoc plusquam verum.*

Item, si le loisir me permettoit de faire deduction de la force, de l'honneur et de l'utilité des cornes d'un jeune Gascon de la paroisse S.-Paul, je vous dirois que pour avoir rembouré le bas d'une vieille mule, qu'il avoit fait une assez jolie fortune, mais que son indiscretion l'ayant conduit aveuglement au bordel, qu'il y trouva une jeune Bourguignote, à qui il fit franchement cession et transport de ses bonnes volontez; mesmes, pour la faire damoiselle, qu'il vendit l'office dont il estoit assez honoré. Ainsi le drolle est tombé de fièvre en chaud mal, qui neantmoins n'apporte pas grand dommage en sa maison : car la saincte Escriture y est fort enseignée. Devinez si bon vous semble.

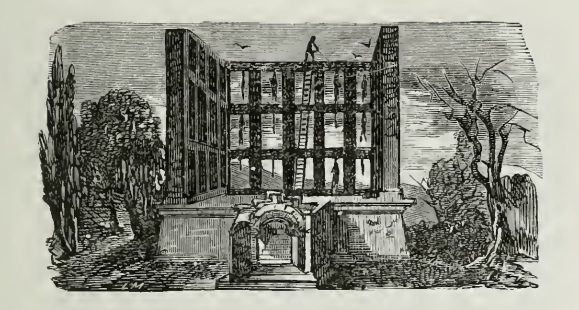
Pour conclusion de la presente histoire, vous remarquerez une grande justice et une

grande debonnaireté en la personne d'un gros prebendé de ceste ville, lequel donne en faveur du mariage à sa monture la somme de douze mille livres argent content, sans comprendre les menus suffrages, et sans specifier comme il a promis et promet de faire eslever, nourrir et entretenir jusques en aage de maturité le fruict qui est provenu des hantes qu'il a faites plus en fante qu'en escusson avec la dite monture.

Toutes lesquelles choses cy-dessus je vous certifie estre vrayes et avoir esté faites de la façon, vous promettant que, si vous les croyez, de vous en descouvrir dans peu de jours des plus nouvelles et des mieux couzues : car ainsi a esté accordé et stipulé entre mes plus joyeuses fantaisies les an et jour que dessus.

Signé : TURLUPIN et PIERRE DUPUIS.

FIN.



DISCOURS

SUR L'APPARITION ET FAITS PRÉTENDUS

DE

L'EFFROYABLE TASTEUR

dédié

A Mesdames les Poissonnières,
Harengères, Fruitières et autres, qui se lèvent
du matin d'auprès de leurs maris,

PAR D'ANGOULEVENT

1613

La devise du Tasteur.

Plus seur est dans le lict taster une pucelle
Et faire de son luth les accords retentir,
Que de s'armer les mains d'une forte rudelle
Pour se porter aux coups et puis s'en repentir.

Armé de ganteletz à la façon de ceux qui dauboient sur Chicanous, vous voyez main-

tenant ce tasteur au guet après les femmes comme le chat après les souris ; elles en sont toutes en rumeur, pour ce qu'il emporte la pièce ; vous diriez que c'est une malediction tombée sur elles comme le tacon sur un vignoble au prejudice des ogres. On ne parle plus ny du Filou, ny de la vache à Colas ; Robinette est censurée. On ne dit plus mot du Charbonnier, mais seulement du Tasteur, le capital ennemy du sexe fœminin, ainsy qu'il appert par un livre qu'on dit qu'il a composé, *De garrulitate muliebri*, qui est encore à la presse, attendant le privilège.

Diverses opinions sont intervenues sur l'advenement d'iceluy Tasteur : *primo*, que ce peut estre l'esprit de quelque verolé quy, se ressentant encore des mauvais traitemens qu'il auroit receus en amour, revient icy pour en tirer quelque raison, punissant par ces terreurs paniques ce sexe quy fut le premier instrument de nostre misère ; d'autres tiennent que ce peut estre quelque argousin privé de tous ses cinq sens de nature, excepté l'attouchement, auquel ne restant que cette fa-

culté tastatique, ne sauroit par autre exercice dispenser son loisir que par le tastement; ce que je ne croy pas, car d'autres disent qu'il ne laisse pas de monter dessus pour courir après les autres. Je ferois une Iliade des discours que l'on faict de ce Tasteur et des grands exploits qu'il a desjà faicts, tant deçà que delà des ponts; mais pour ce que c'est chose que vous pourrez plus particulierement apprendre de vos femmes, quy en sont les plus interessées, je reserve le surplus à leurs passions, et dis que c'est grand pitié de voir une multitude affligée pour la mechanceté d'une seule; car, à ce que je voy, ce maistre Tasteur ne laisse pas de les mettre *ablativo* tout à un tas : et cependant telle en patira quy n'en pourra mais. J'ay interet en la cause aussy bien comme un autre, et ne veux point, si je puis, estre de la grand confrairie : c'est pourquoy, *antequam veterius provehar,* je me porte partie contre luy, et m'asseure bien qu'il vous sera permis d'en faire autant, elisant domicile. Il n'en est parlé dans les *Centuries* de Nostradamus non plus que s'il n'es-

toit point au monde. Il est venu tout en une nuict, tel que les potirons, et neantmoins usant et jouissant des droicts qu'on appelle conjugaux, nonobstant sa minorité, sans demander congé, placet, visa *ne pareatis*. Pensez-vous que cela ne fasche pas ces pauvres femmes, quy sont de si bonne volonté, que d'estre sujettes à la force? Il nous en pend autant à l'œil, car il y en a qui prennent plus souvent le masculin que le fœminin genre. Pour mon regard, si je sçavois quel homme c'est, je cognois un poète qui luy feroit un petit satyre quy le ruineroit de reputation, et qui luy diroit plus d'injures qu'une harengère de la place Maubert. Mais, quoy! le mal est qu'on ne le cognoit point. Les uns disent que c'est un grand homme de pareille stature que les colosses du pont de Nostre-Dame, habillé justement à la façon de l'enfant de quinze mois quy porte son chapeau enfoncé dans la teste comme un homme qui crainct les sergens. Mort dou bleu! je n'y voy pas, et que tantost il est fiché contre une muraille comme un espouvantail à chene-

vières, et tantost campé justement comme un gentilhomme de la Beauce quy attend un lièvre à l'affût, armé, comme dict est, de gantelets de fer, au rapport d'une jardinière d'auprès la porte Montmartre, quy serrent, dit-elle, les affaires de si près que le mal qu'on en ressent passe toute imagination. Si bien que, pour dire la verité, voilà une affaire bien intriguée, car chacun en parle diversement. O ma foy! c'est un pagnote, puis qu'il ne va que de nuict, comme les chauves-souris. Il luy faut tendre des piéges comme au renard quy mange les poules. Nous autres avons bien à faire qu'il vienne effaroucher nostre gibier. Il y a des femmes qui sont desjà assez malaisées à serrer d'elles-mesmes. Au diable donc soit le Tasteur! Encores, s'il s'y prenoit de bonnes façons, on ne s'en plaindroit pas, et telle auroit esté tastée quy seroit si secrette qu'elle n'en ouvriroit point la bouche, encores que l'on die du sexe que *id solum potest tacere quod nescit.*

Je parle latin pour ce que j'ay peur qu'elles l'entendent, et que, jugeant de mon intention

selon les caprices de leurs testes, elles me fissent ressembler la jument à Godart, quy ne s'en retournoit jamais sans frotter : car l'on dit qu'il n'y a rien de plus vindicatif que l'esprit d'une femme. Voilà pourquoy je parle ainsi, non par ironie, ains pour me condouloir avec elles sur cette nouvelle disgrace, n'y ayant homme qui participe plus sensiblement à leurs mesadventures que moy, qui le tirerois volontiers de mon ventre pour le leur donner. Mais quoy! c'est entreprendre les travaux d'Hercule de le leur vouloir persuader si leur creance y contrarie. Elles ont l'imagination trop forte, et toute rhétorique semblera tousjours defectueuse en persuations au prejudice d'icelle. Les Nestors et les Cicerons y perdroient leur latin. Il faut que l'opinion des femmes ait son cours, comme la rivière de Loire ; mais Dieu me garde pourtant de leur haine! Et toy, pauvre farfouilleux, que fay-tu? Quelle particulière animosité as-tu contre ce sexe? qui te fait bander les yeux à toutes ces considerations? Vraiment, je parie ta perte. N'ouïs-tu jamais

parler de ces femmes de Nevers qui feirent rendre Perpignan? Elles t'attraperont, comme ce meunier quy tournoit cest action en risée. Si tu estois encore quelque Narcis ou quelque Ganymède, au lieu de vomir tant d'imprécations contre toy comme elles font, elles te reserveroient quelque part en leurs bonnes grâces. Si tu estois beau comme un Adonis, je m'asseure qu'il n'y en a pas une quy ne te voulust cacher entre sa chair et sa chemise. Tu me feras peut-être des contes de Pasiphaé, amoureuse d'un taureau; tu m'allegueras des Seminares, amoureuses de chevaux; mais tout cela n'est rien. On leur dit que tu es laid comme un Thersite ou comme Æsope, et, quy pis est encores, que tu es *de frigidis et maleficiatis*. C'est ce qui fait qu'elles t'abhorrent tant, et qu'elles se resserrent ainsy dans leurs maisons, et neantmoins, animées comme elles sont contre toy, tu ne laisses pas de continuer tes cavalcades. On te vid encores hier passer par dessous le petit Chastelet. Ne te fie pas tant en tes forces, et pense que, comme un autre Samson, il n'en faut qu'une

seule pour te livrer aux Philistins. Je sçay bien comme il m'en a pris. Les ruses des femmes sont grandes, et neantmoins tu ne te defies non plus qu'un mouton qu'on meine à l'escorcherie. Va, va, retire-toy, tu fais peur aux petits enfans. Garde-toy d'estre mis à Montfaucon en sentinelle perdue; enfonce-toy plus tost dans la terre comme un mulot, ou va-t'en trouver Proserpine, quy a la matrice alterée, *sicut terra sine aqua*. Elle te fera lieutenant de Pluton; tu auras charge et commanderas cinquante mille legions de grands et petits diables. Cela vaut mieux encores que d'estre à Paris à disner avec les rois. Mais, à propos de disner, le discours m'emporte de telle sorte que je ferois volontiers comme le peintre Nicias, quy se delectoit si fort en son ouvrage, qu'il demandoit le plus souvent s'il avoit disné. Je ne desire pas que l'on dise de moy que j'ay la memoire si courte. C'est pourquoy je mis ma robbe sur les moulins; je ne sçay plus que tout devint.

———

Chanson nouvelle sur le tasteur.

Messieurs, je vous prie d'écouter
Ce qu'est advenu à ma femme
Qu'un tasteur a osé taster
Son bas. Merite-t-il pas blasme?
Je croy que c'est un corps sans asme
De donner du tourment ainsy
A ceux qui ont une bonne asme.
Je m'esbahy fort de cecy.

L'on n'entend parler dans Paris
Rien que du Tasteur (chose horrible !);
Chacun en baille son devis
D'une façon quy est terrible.
L'un dit : Serait-il bien possible
Qu'il y eust à Paris un tasteur?
L'autre dit : Il est impossible
Que ce ne soit quelque voleur.

Je croy qu'il contrefait le fol

Pour tourmenter ainsy le monde;
Et puis, pour mieux faire son vol
(Vie quy est trop vagabonde),
Que d'une rage tant félonne
(Luy refusant si peu d'argent)
Il massacre ainsy les personnes,
N'ayant pitié de leur tourment.

Dernierement il rencontra
Dans les ruës ma femme seule ;
Subtillement il luy fouilla
Au devantier, ferrant la mulle.
Elle refusant, tout à l'heure
Il la battit si fermement,
Que de vray j'ay peur qu'elle en meure,
Tant elle endure de tourment.

Elle est maintenant dans un lict
Quy tant soupire et se lamente,
Là où souvent elle me dict :
Je ne seray demain vivante,
Car cela par trop me tourmente,
Quy faict qu'en un lieu je ne puis

Durer : il faut que je m'absente
De ce bas monde où je suis.

Je te vay dire adieu, mon fils;
N'en aie point la face blesme :
Je m'en iray en paradis
Voir la face du Dieu supresme,
Dont luy requiers, à toy de mesme,
Que, quand tu finiras tes jours,
Tu puisses voir son diadesme.
Je te dis adieu pour toujours.

Ne le sçauroit-on pas trouver
Ce larron qu'est si excecrable,
Qu'est cause qu'au lieu de chanter
Je fay des regrets lamentables?
N'est-il donc pas bien miserable?
Je croy, c'est un loup ravissant,
Ou un corps que pris a le diable
Pour nous donner tant de tourment.

Messieurs de Paris, gardez bien
De laisser tard sortir vos femmes;

Comme moy n'y gaigneriez rien
Si vous n'estes avec des armes.
Helas! j'en pleure à chaudes larmes.
Je voudrois bien de luy jouir;
Il faudroit bien qu'il eust des charmes
Si je ne le faisois mourir.

FIN.



LA DESCOUVERTURE DU STYLE IMPUDIQUE

DES

COURTISANNES DE NORMANDIE

A CELLES DE PARIS

ENVOYÉE POUR ESTRENNES

De l'invention d'une Courtisanne angloise

1618

Chères sœurs, puisque l'amour, ce clair-voyant aveugle, cet argus aveuglant qui, avec ses yeux bandez, se glisse insensiblement dans lés ames courtisannesques, étant

charmé des traicts de nos perfidies inventées, de la poison de nos malices, desquelles, comme compatriotes, nous vous envoyons ce petit narré pour vous instruire en cas de nécessité, pour user des moyens qui vous seront très utiles pour cacher les infirmitez de celles de votre confrairie, pour attraper et abuser ceux qui ordinairement sont en vos quartiers, en cas qu'ils veulent être si valeureux champions que de vouloir combattre seul à seul soubz la cornette de Vénus, lequel style nous vous prions de recevoir pour vos agreables estreines, vous asseurant qu'usant d'iceluy, vous cognoistrez que cet enfant, cet insigne voleur, ce grand detrousseur des ames, ce brigand renommé quy s'enrichit des despouilles d'autruy et qui endommage indifferemment tout ce qu'il rencontre, fera voir, par ce moyen, vos charmantes faintises, lesquels, par les moyens cy-après specifiez, penseront avoir quelque belle nymphe amadriade, auront le plus souvent la mère des dieux; et pour ce faire, chères compagnes, vous serez adverties et advertirez celles à quy

nature n'a donné tant de perfection, qu'il est nécessaire pour jouer au reversis, et qui plus souvent, par faute d'intelligence, demeure cazanière, gratant les cendres à leur foyer; c'est doncques à elles à qui ces preceptes pourront être utiles et necessaires; est qui s'ensuit.

Premierement, celles qui, par faute de devotion, n'auront jeuné le caresme souvent, et qui auront la face grosse et grasse, ce qui est fort mal séant d'être comme des mamulères, elles y pourront obvier et se faire paroistre poupines, moyennant qu'elles portent leurs fraises et collet plus grands et plus larges que d'ordinaire, et aussi leur coiffeure comme leur perrucque et moulle estroits; et pour l'ornement d'icelles, il est necessaire, si leurs propres cheveux ne sont ni beaux ni longs, elles auront recours aux fausses perruques, lesquelles, étant bien agensées de roses de diverses couleurs et des plus voyantes, sans y oublier la poudre de Chypre, qu'elles pourront y applicquer avec une houppe de soie qu'elles tiendront pour cet effet ordinairement dans leurs petites boites,

et surtout que, si tant est qu'elles aient recours aux fausses perruques, comme il n'est pas que quelqu'une n'ait fait quelque voyage au royaume de Suède, et pourront avoir passé la forêt de la Pellade, qu'elles appliquent ces susdicts cheveux revenant à leurs sourcils

Item, celles qui auront le visage blanc de trop, ainsi que pasle, trop rouge ou trop triste, elles pourront, pour la blancheur, y appliquer le vermillon destrempé sur la rondeur de leurs joues; et pour la rougeur, le blanc d'Espagne deslayé assez clairement, qu'elles appliqueront très doucement sur leurs visages, et sans y oublier la petite mouche noire sur leurs tempes et la plume orangé pastel, meslée avec vert naissant, et puis après voilà un cheval de louage.

Item, celles qui auront la bouche belle et coraline, il ne faut qu'elles portent leurs masques longs, ains courts et fort relevés, à icelle fin qu'elles paroissent et soient à la vue des regardans, et que par ce moyen leur fasse envie d'en desirer des baisers.

Item, celles qui ne l'auront belle et bien faicte, et leurs lèvres pasles, il leur sera necessaire de porter leurs dicts masques tant soit peu plus longs et leurs mentonnières un peu largettes, nonobstant leurs masques un peu relevés, pour suivre l'usage qui se pratique de les porter de la façon.

Item, celles qui auront la gorge blanche et bien taillée et les tetons blancs et bien relevez, qu'elles se donnent bien de garde de mettre rien de leurs affutages au devant, qui empechent la vue des regardans, mais leur fassent souhaiter de s'en servir de coucinets.

Item, celles qui l'auront au contraire cidessus, qu'elles mettent de larges paremens à leurs collets et robbes, et n'en fassent paroistre que des eschantillons.

Item, celles qui auront une espaule plus grosse que l'autre et seront bossues, par le moyen d'un corps de cuirasse et force garnitures à leurs robbes les feront paroistre esgalles et cacheront cette imperfection.

Item, celles qui sont d'une grosse stature et grossière taille, portent d'amples et larges

manches et de grands vertugadins, ou, pour bien dire, cache-bastards, qui relèvent fort par derrière. Par iceluy moyen, on ne verra point cette desfectuosité.

Item, celles qui auront soufflé l'alquemie devant le siége de Soissons, quy seront maigres et descharnées, il faut pour cela faire paroistre d'une assez bonne façon portant leurs coiffeures fort estroictes, et leurs collets assez petits, et leurs robbes moderement garnies.

Item, celles qui seront boiteuses, il leur est necessaire de porter un soulier plus haut que l'autre.

Item, celles quy seront d'une petite stature, et quy seront restées de la race des pygmés, pourront estre en un instant, sans esternuer ne leur dire que Dieu les croisse, se faire de la riche taille par le moyen d'un soulier d'un demy-pied de liége de haut, qui sera caché par leurs longues robbes, et par ainsy, où la nature a denié la bienseance, il est necessaire de la trouver par artifice.

De plus, il vous est necessaire, chères

compatriotes, qu'outre la bienseance des habits il se faut estudier à former vos actions, afin que l'un corresponde à l'autre, et que, par ce moyen, vous puissiez parler sans dire mot; et pour ce faire, vous employerez les yeux de quelque vieille matrone qui aura fait son cours en la phylosophie cyprienne, devant laquelle vous cheminerez, pour estre asseurées si vostre allure est trop prompte, trop lente, trop affectée, trop niaise ou trop grave, afin de la former selon vostre taille, vostre air et vostre naturel, pour ce qu'il faut laisser toujours quelque chose de sa nature, qui veut avoir bonne grace.

Plus, pour vostre dernier stile, pour voir ce que nous avons specifié vous estre convenable, vous aurez recours à un miroir pour y puiser vos secrets, et apprendrez par iceluy à regarder si vostre visage est trop gay, trop triste, trop doux ou trop soucieux, et y reformerez et adjoutterez ce que vous y trouverez necessaire. Par ce moyen, vous instruirez vos yeux à donner des regards doux, et vos bouches à former en un instant des petits souris

pour les accompagner, et apprendre à jeter de rudes œillades, et quelquefois de douces à ceux qu'il vous plaira; et suivant ces instructions, nous sommes asseurées, chères compatriotes, que jamais l'ambre n'attirera tant à soy que vos feintises amoureuses attireront à vous autres ces pauvres malheureux errans. Voilà donc ce que pour le présent, à ce nouvel an, nous vous prions de recevoir d'aussy bon cœur que nous sommes à tout jamais vos chères compatriotes et humbles servantes.

De Rouen, aux fauxbours de Soteville, fripant la crème, le premier jour de l'an mil six cens dix huict.

Amy lecteur, l'une des copies de ce discours m'estant tombée entre les mains, j'ay estimé que je serois très ingrat si je ne le faisois voir au jour, pour servir d'avertissement à ceux qui sont tellement abandonnez à leurs appetits charnels, et qui le plus souvent se laissent aller aux charmes et faintises de ces bestes envenimées quy ne s'estudient, comme il paroist par ces salles et impudiques discours, que pour attraper ceux quy par trop

aiment leurs salles et deshonnestes plaisirs, et quy le plus souvent, par le moyen de ces canailles, perdent le corps et l'âme. C'est pourquoy je m'en estonne si Aristote disoit que la nature a faict les femmes plus belles et tendres que les hommes; aussi les a-t-elle faict plus fines, cauteleuses et malicieuses. Cela occasionna Codrus à dire que le ciel ne contenoit tant d'estoiles, ne la mer tant de poissons, que la femme couvoit de fraude et de malice dans son ame pleine de curiosité et de desirs. Chiron disoit qu'il estoit meilleur d'ensevelir une femme que de l'espouser. La femme chaste, pudique et vertueuse se fait bien cognoistre et respecter sans mot dire.

La fille de joye porte preuve de son deshonneur en ses gestes et en sa contenance, disoit l'ancien tragique Eschylian dans Athènes.

C'est le propre de la femme de se laisser tromper, dit sainct Hierosme, et de tromper les autres. Aussi, si la première femme ne se fust mise du party du diable, le diable se desesperoit de venir à bout du premier homme. Il suit encore son premier train,

dont il s'estoit bien trouvé. Tu es la porte du diable, disoit Tertulian à sa femme, etc. La première qui a mis la main au fruict deffendu, la première qui a abandonné Dieu, et avec si peu de peine a faict perdre l'homme, quy est l'image de Dieu, que le diable n'avoit osé aborder. J'aurai recours, disoit ce malin dans Origènes, quand il vouloit s'aider de la femme, j'aurai recours à mes anciennes armes, disoit-il, pour vaincre l'homme.

Les Sybarites convioient les femmes au festin un an avant le jour, afin qu'elles eussent le loisir de se parer de vestemens et joyaux pour y venir et s'y presenter. Ces festins sont aussy ruyneux à la bouche que les plaisirs charnels à ceux quy les frequentent.

Vous semblez aux tombeaux, peinturez au dehors;
Au dedans l'on n'y voit que pourriture et morts,
Où repaissent les vers leur extrême famine;
Vos visages sont feintz, vernissez et fardez;
De mille clouds luisans vos habitz sont parez,
Mais vos corps sont remplis de puante vermine.

Vous fardez vos discours afin de nous flechir,
Vous emplastrez vos cols, afin de les blanchir,

De graisse et d'argent vif encorporez ensemble ;
Puis, nous livrant l'assaut, vous laschez vos boutons,
Afin de nous montrer vos estranquez tetons,
Que vous faictes enfler au moyen d'une sangle.

Vostre miroir vous fasche en disant verité;
Vous accusez le ciel pour n'avoir de beauté ;
De vermeil et de blanc vous forcez la nature ;
Vos visages fumez, barbouillez et rouillez,
Semblent des parchemins de lescive mouillez
Quand d'un fard espagnol vous raclez la peinture.

Ny du foudre eclatant l'epouvantable bruict,
Ny les affreux demons qui volent jour et nuict,
Ny les crins herissez de l'horrible Cerbère,
Ny du Cocyte creux la rage et le tourment,
Ny du père des dieux le sainct commandement,
Ne sçauroient empescher la femme de mal faire.

Un demon, une femme, sont tous deux compagnons:
L'un est maistre en malice, l'autre en inventions.

FIN.



ZEST POUF

HISTORIETTE DU TEMPS

Puisque vous m'assurez que vous ne sçavez pas l'historiette de Zest et de Pouf, dont on parle tant ces jours-cy, je vais vous l'apprendre en peu de mots. Chacun la brode en sa manière : vous la broderez aussi comme il vous plaira ; quant à moy, je la rapporteray simplement, telle qu'on me l'a racontée ; la voicy. Un marchand fort à son aise et très

homme de bien (que j'appelleray Florame) avoit une fille très jolie, très sage et très aimable (je luy donneray le nom de Cephise). Elle fut accordée en mariage à Theador, jeune homme de merite. Les deux parties se convenoient parfaitement, tant par leur condition et leur humeur que par un attachement réciproque. La ceremonie du mariage fut arrestée pour estre faite de grand matin. Palmis, un oncle de Theador, homme agé, fort gay et qui ayme à se faire autant qu'il peut un plaisir de tout ce qui se presente, fut convié de la nopce, ainsi que l'usage le demande; il promit de s'y trouver. Après cette promesse, il prit son neveu Theador en particulier et luy dit : « Mon cher neveu, j'iray à votre nopce, et je pretends y avoir du plaisir et vous en faire : c'est dans ces deux conditions que je m'y trouveray. Le plaisir que je pretends vous faire, c'est de vous donner deux mille ecus, mais à condition que vous m'en accorderez un autre. Ce n'est pas à dancer que je demande, car mon age ne le permet pas; le festin me touche encore moins, car je

suis ennemy des grands repas. Voicy donc ce que j'exige de vous. » Il luy dit ensuite en secret ce qu'il souhaitoit, luy fit promettre de n'en rien dire à personne, l'assurant que, s'il ne gardoit pas exactement ce secret, il ne luy donneroit pas les deux mille ecus. Theador lui promit d'estre fidèle : on sçaura dans la suite de quoy il s'agissoit. Le mariage se fit la nuit suivante. A deux heures du matin on coucha la mariée et tout le monde se retira. Theador se deshabille, ensuite prend sa robe de chambre, tire une montre sonnante de sa poche, la met sur la table, et luy se place sur une chaise auprès du feu, et reste tranquillement dans cette situation, sans dire un seul mot. Cephise, impatiente, l'examine; et enfin, trouvant ce procédé fort etrange : « Monsieur, luy dit-elle, je croy que vous dormez! —Zest, repondit Theador. —Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce que vous vous moquez de moi? repliqua Cephise. — Pouf, repartit Theador. — Mais, Monsieur, je croy que vous perdez l'esprit, ajouta l'epousée. — Zest », ajouta aussi l'epoux. Enfin la pauvre

Cephise n'eut pour toutes reponses de Theador à ses remontrances et à ses reproches que des Zest et des Pouf. Fatiguée et alarmée par une conduite si bizarre, elle se lève, s'habille et va trouver ses parents. Le père et la mère, la voyant, et se persuadant que c'estoit quelque grimace de pudeur qui l'amenoit auprès d'eux : « Allez, allez, ma fille, luy dirent-ils; retournez auprès de vostre mary ; croyez-nous, ne faites pas tant la difficile : vous êtes à luy, et ainsi... — Helas! mon père, ma mère, repondit-elle en les interrompant, ce n'est pas ce que vous croyez. Mon mary est devenu fou : c'est ce qui m'a fait sortir de la chambre; venez, et vous verrez que je ne ments point.» Ils allèrent pour voir ce qui en estoit; ils commencerent leur discours par des plaintes, ils le continuerent par des prières et le finirent par des menaces; et à tout cela Theador ne repondoit que Zest et Pouf. Il n'en fallut pas davantage pour leur persuader que leur gendre estoit fou. On envoye querir sur le champ le notaire, afin qu'il en dresse un acte. Estant arrivé, il veut raisonner avec

Theador, afin d'estre temoin par luy-mesme de sa folie; Theador ne luy donne que des Zest et des Pouf pour reponse. Le notaire commence à dresser son acte; quatre heures sonnent, et dans ce moment on voit sortir d'un cabinet prochain, d'où l'on pouvoit facilement tout voir et tout entendre ce qui se passoit dans la chambre de Theador, on voit sortir, dis-je, Palmis, l'oncle, avec une bourse à la main, qui contenoit deux mille ecus en or. « Ah! mon cher neveu, s'ecria-t-il, que je suis content de vous, puisque, par obeissance, vous avez eu assez de force, ainsi que je l'avois souhaité, pour ne donner, pendant deux heures, à votre chère épouse que des Zest et des Pouf, malgré la sincère tendresse et l'attachement passionné que vous avez pour elle! Voicy la recompense que je vous l'ay promise : certes vous l'avez bien gagnée. » Theador parut tout autre; il presenta cette bourse à Cephise, qui, quoy qu'elle la receut avec joye, fut encore bien plus sensiblement touchée de voir que son cher epoux avoit, au lieu de folie, autant de sagesse que d'amour.

Chacun se retira fort content, et ceux qui restèrent dans la chambre ne le furent pas moins.

FIN



SERMON JOYEULX

D'UNG FIANCÉ

Qui emprunte ung pain sur la fournée,
à rabattre sur le temps advenir

Putruerunt et corrupte sunt.
Exposerai le thème au long;
Dire vueil le contenu
Mes bons amys, j'ay entendu
Que l'antechrist est desjà né;
Le Dyable luy a bien amené;

Il vient devant qu'on le demande.
Venez donc çà. Je vous demande
Une question souveraine,
Toute parfonde et fort hautaine;
Mais il est tant de gens si bestes!
Escoutez tous, levez les testes.
Les femmes ont l'entendement
Plus habile pour maintenant
Que les hommes; chascun le voit
En tout pays, en tout endroit.
Tout s'en retourne à rebours;
Le monde s'en va en decours.
Messieurs, vous le voyez bien,
Tous mestiers ne gaignent plus rien,
Sinon boulengiers, taverniers,
Vendeurs de boys et les bouchers,
Lesquelz si atrapent argent
De tous estatz, de toute gent.
Chascun aujourd'huy si se plaint
A cause du vin et du pain.
Puis est monté si haultement
L'or et l'argent pareillement!
Tout s'en va et tout se confond;
Putruerunt, corrupte sunt.

Ung chascun si s'en vueille taire;
Il me souvient bien quand ma mère
Disoit qu'elle estoit prude femme;
Mais qu'il en soit, par Nostre-Dame
Je n'oseroys de rien jurer.
Je ne suis point aise à crier,
Se ne vous dis mon cas à plain.
Or ça, chascun tende la main
A la bourse; il en est temps.
Je vous diray comme j'entens
Ung exemple bien propice;
Car nul homme ne vit sans vice.
Racompter vous vueil et deduire
Une histoire pour bien rire.
Ung jeune filz, qui se fiança,
A sa fiancée emprunta
Ung coup sur le temps advenir;
Cela, ce n'est que tout plaisir.
La mère sus piedz arriva;
La fille rougie trouva,
Disant : « Il y a eu hutin. »
— « Ma mère, m'amye, mon tetin,
« Il m'a le ventre barbouillé
« Et entre les cuisses fatrouillé;

« Mais il ne m'a point faict de mal,
« Je te prometz, en general. »
— « M'a-il fait ung tel deshonneur?
« Je fais veu à Notre Seigneur
« Que jamais le mariage
« N'aura lieu, par son oultraige. »
Le lendemain nostre fiancé,
Lequel estoit fort eschauffé,
Trouva sa povre fiancée
Très fort marrie et troublée.
Il luy va dire : « M'amye,
« Baisez-moy donc, je vous en prie »
— « Tirés-vous arrière, tirés.
« Jamais vous ne m'espouserez,
« S'a dit ma mère, soyez seur. »
— « Jouer me fault donc au plus seur
« Pour deffaire le mariage.
« Baisez-moy donc de bon courage;
« L'autre jour vous fustes dessoubz,
« A present je seray dessoubz,
« Affin que, par le fait contraire,
« Nous puissions tous deux le deffaire. »
Tout soubdain nostre fiancée
Fut de rechef bien visitée.

Velà l'histoire bien au long
Putruerunt et corrupte sunt.
Le quatriesme et puis la fin.
Or escoutez de cueur enclin.
Le mignon si s'en retourna
A une aultre, et l'espousa,
Et lors sans aulcunes negoces
La première vint aux nopces,
Laquelle, pour à brief dire,
Ne se sceut pas tenir de rire
En regardant ce beau mignon.
L'espousée, sans long blason,
Ne mit pas cela en oubly;
Elle dit à son bon mary,
Quant ilz furent au soir couchez :
« Avant que jamais me touchez,
« Vous me direz, sans nul eslongne,
« Tout le faict et puis la besongne
« De la fiancée première,
« Sans riens en laisser derrière. »
Nostre mignon luy respondit,
Pour plus tost faire le deduyt,
Que deux foys l'avoit bistoquée.
« Et est-il vray? sans demourée,

« De vous je feray despartie ;
« Dieu tous deux si vous mauldie. »
Nostre mignon d'ung grant tastin
Lors luy dònna son picotin.
Sans plus longuement sermonner,
L'espousée à deviser
Si va dire : « Ton fiance est net !
« Aussi nostre gentil varlet
« Si me l'a fait plus de cent fois. »
Nostre espousé toutesfoys
De cela ne fut pas contens ;
Si se teust, grisant les dens.
Et, affin qu'il n'y ayt ennuy,
A trompeur, trompeur et demy.
Voilà la fin de mon mignon.
Putruerunt et corrupte sunt.
  Ung chascun donc se contregarde,
Et à son fait si preigne garde ;
Car plusieurs povres trupelus
En ce point sont souvent deceus ;
Chascun le congnoist tout à plain.
Allez et revenez demain.

FINIS.



SERMON JOYEUX

D'UN

RAMONEUR DE CHEMINÉES

Ramonnez la cheminée hault et bas.
Dame, chamberière, bonsoir.
N'y a céans riens que houlser?
Je suis ung fort homme de bras
Pour ramonner et hault et bas.
Jamais n'allez en paradis

S'il n'est vray ce que je vous dis.
J'ay houlsé à Tours et à Blays,
A Paris, en Lorraine, en Mès,
En Gascongne et en Bretaigne,
En Espaigne, en Allemaigne,
En Flandres, à Chartres, à Reims,
Et tout à force de mes rains.
Les femmes ne se plaignent pas
De ramonner leur cheminée hault et bas.
Quant je houlse une cheminée
Qui n'a point esté ramonnée,
Dont le tuau est frais et tendre,
Ou si vous m'y voyez estandre
Et redis jambes et genoulx,
Vous diriez : Venez chez nous.
Il semble, à veoir à ma trongne,
Que je sois foyble à la besongne;
Mais je les houlse si au net
Qu'il n'y a vire ne cornet
Qui ne sente bien mes houstilz.
Ce n'est point houlser d'aprentilz.
Je fais cheoir tous les vieulx cabas,
Et puis je houlse hault et bas,
Puis au costé, puis au parmy,

Tant qu'on me dict : « Là, mon amy,
« Houlsez bien fort hault et bas,
« Ramonnez la cheminée hault et bas. »
Je vous en veulx compter ung cas
Qu'il m'est advenu puis un peu,
Et fut il m'en chault pas où.
Une jeune fille grassette,
Grande, petite, bien estroicte,
De l'aage de quinze à seze ans,
Qui, en despit des mesdisans,
Print congié de sa propre sœur
Pour me hucher : « Houlseur, houlseur,
« Venez, tandis que suis seullette,
« Avecques moi en ma chambrette
« Pour veoir que je veux qu'on fasse.
« C'est ma cheminée qui est basse,
« Que je veulx maintenant qu'on houlse. »
Et quand luy donnay une escousse :
« Fort, ferme, que longtemps y a
« Que nestement ne me houlsa.
« Si nestement vous la houlsez,
« Vous aurez de l'argent assez ;
« Je vous payeray à l'appetitz.
« Voyre-mès, où sont vos outilz,

« Subitement que je les voye? »
Et, pour le vray vous en compter,
Elle me ayda à monter;
Et, quand je fuz là encorné,
Dieu sçait comme il y eut houlsé.
Je coigne, je frappe, je torche,
Et n'y avoit clerté ne torche,
Homme ne femme que nous deulx
Seulletz. Or, disons à qui mieulx.
Certes la gentille bourgeoise
Estoit bien ayse, aussi estois-je.
Je cuydois qu'elle me dist : « Holla ! »
Mais elle me disoit : « Là, là,
« Houlsez fort à val et à mont. »
Et, quant elle me veyt suer le front
Et si très-fort evertuer,
Elle-mesme se print à suer,
Et, quand j'euz achevé l'ouvraige
Si nestement que c'estoit raige,
Et tout à coup vouluz descendre :
« Comment, dict-elle, vous voulez vous rendre?
« Qu'avez-vous, houlseur, mon amy?
« Tout n'est pas houlsé à demy. »
Je luy dis : « Par saint Nicolas,

« Nostre Dame, maistresse, je suis las
« Pour ramonner vostre cheminée hault et bas.
« Pour ceste foys je n'en puis plus. »
« — Si vous parferez le surplus,
« Ou vous tiendray en ceste place. »
Si très-bien je fus en sa grace,
Tellement qu'au partir du lieu
Je fuz refaict, et puis adieu.
Oncques femme n'eust tel soulas.
Ramonnez la cheminée hault et bas.

FINIS.



LE COCU

CONSOLATEUR

L'AN DU COCUAGE 5789

Cornua sunt omnibus.
Les cornes sont pour tous les maris.

Faites bien attention à ces paroles, mes très-chers confrères; je puis vous nommer tels, moi qui vous parle, car je suis marié d'abord, et cocu, ou tout disposé à l'être :

oui, tout disposé. Eh! pourquoi ne le serois-je pas? Quel privilége m'exempteroit de porter ce panache dont fut décoré Adam, notre père commun, et, depuis, tant de héros fameux dans l'histoire! Ignorez-vous qu'Agamemnon fut fait cocu par Egiste? Ignorez-vous que Tibère, Claudius, Othon et quantité d'autres ont été cornifiés? N'avez-vous pas aujourd'hui sous les yeux le bon L.... coeffé en vertu des charmes de la trop voluptueuse A...? CORNUA SUNT OMNIBUS, les cornes sont pour tous les états. Prince et sujets, grands et petits, en ont porté, en portent, en porteront.

Dans les premières années de mon mariage, je fus jaloux, et je me serois cru déshonoré si j'avois été sûr de l'infidélité de ma femme. Je me disois alors : Si je la trouve en flagrant délit, je la poignarde, elle et son cher amant; mais bientôt la raison est venue m'éclairer de son flambeau et j'ai dit tout autrement. Si je la surprends jouant AU TROU-MADAME avec un autre que moi, j'éclaterai de rire, je la regarderai faire tranquillement, et si par hasard

ma présence lui fait quitter la partie, je lui dirai : « Petite, pourquoi cesser un jeu si gentil, qui fait le bonheur de la vie? » Quant au monsieur galant, amoureux de ma femme, je le remercierai poliment de ce qu'il veut bien prendre la peine de faire ma besogne en mon absence. Ah! quelle complaisance! allez-vous me dire; quelle stupidité! Un moment, s'il vous plaît; je n'ai pas tout dit.

Dans un instant aussi précieux que celui qui peut donner un sujet à l'État, doit-on brusquer les gens? Oh! non; au contraire, il est même du devoir d'un bon patriote d'encourager les personnes qui travaillent TOTIS VIRIBUS AC NERVIS à la population. D'ailleurs, à quoi serviroit mon tapage? à donner à ma femme plus de goût pour me tromper. C'est assez qu'une chose soit défendue, et surtout à une femme, pour qu'elle la désire, et qu'elle emploie tous les moyens soit pour la connaître ou pour la faire. La pomme fut défendue à Ève; son désir ne fut accompli que lorsqu'elle l'eut croquée. Le plaisir est défendu à ma femme, elle ne sera contente qu'après en

avoir joui pleinement. D'après ces réflexions, je me suis dit un million de fois : Allons, allons, plus de jalousie, plus de jalousie ; et j'ai chanté gaiement ce refrain d'une chanson de Gauthier Garguille :

Oui, je pense qu'il est plus doux
D'être cocu que jaloux.

Suivez mon exemple, mes très-chers confrères : point de jalousie. Il n'en sera ni plus ni moins ; je vous l'ai dit, je le répète : CORNUA SUNT OMNIBUS, les cornes sont pour tous. Vous paraissez fâchés d'avoir été nommés dans LE CAHIER DE L'ORDRE LE PLUS NOMBREUX. Les femmes mêmes de quelques-uns d'entre vous ont été les victimes de leur imbécile préjugé. Eh ! messieurs les maris, vous avez tort. Vous désirez l'union, la fraternité ; et comment pouvoit-on mieux l'établir, cette union, cette fraternité, qu'en accordant aux nobles comme aux roturiers le titre honorifique de cocu ? Cette conduite de votre part démontreroit clairement que vous êtes des aristocrates, et que vous voulez la toute-puissance de votre

côté. Quoi cependant de plus agréable que de voir soumis à la même loi le pauvre et le riche, le roturier et le noble, le sujet et le souverain! Mais sans doute vous n'aviez pas comme moi formé, avant de vous marier, votre bibliothèque de livres qui parlent du cocuage, et que je vais vous citer pour pouvoir vous les procurer, si le désir vous en venoit.

L'Histoire des cocus.

Histoire du double cocu.

Bon jour bon an à messieurs les cornards de Paris et de Lyon.

Les Priviléges du cocuage.

Sermon en faveur des cocus.

Le Livre jaune.

Éloge du cocuage, et mille autres petits traités sur le même sujet, que l'on peut se prouver à Cocupole, chez Jean Coucou, à la Corne de Cerf, rue du Croissant.

Faites donc acquisition au plus tôt des livres ci-dessus désignés, maris qui êtes jaloux, qui vous récriez tant sur le cocuage, qui battez vos femmes quand vous êtes sur une liste imparfaite; car moi qui vous parle, je n'y

suis pas, ni des millions d'autres qui ont autant de droits que vous d'y être inscrits, puisqu'ils sont maris ou cocus, ces deux mots sont synonymes. Une marchande a un caprice pour son commis, pour son garçon de boutique : pourquoi le gêner? La femme d'un procureur, d'un avocat, d'un notaire, aime tel ou tel de ses clercs : pourquoi contrarier cet amour? Une comtesse, vicomtesse, baronne, etc., fait les yeux doux au dernier de ses laquais : pourquoi vouloir l'empêcher de jouer de l'œil en faveur d'un homme qui lui paraît plus aimable que tout autre? C'est vouloir déranger la nature dans ses opérations : sachez et retenez bien que CORNUA SUNT OMNIBUS. La raison, la voici : c'est qu'il serait plus aisé d'arrêter une rivière dans son cours rapide, de compter les grains de sable sur lesquels elle coule, que de trouver un lieu privilégié où les femmes ne se laissassent pas séduire par les propos, ou d'autres JE NE SAIS QUOI charmans, qu'elles trouvent dans des êtres souvent inférieurs à leurs époux; mais le vieux proverbe dit très-bien : « Au nou-

veau tout est beau » ; et un mari de quelques années est un mets insipide pour une femme née gourmande.

Je demande maintenant aux vieux époux si c'est avec raison qu'ils se plaignent de ce que leurs femmes les font cocus. Oh ! non certes, ils ont le plus grand tort ; et je vais me servir d'un petit couplet pour le prouver et pour faire connaître que la faute est tout entière de leur côté.

Air *de Joconde*.

Un vaisseau qui n'est point mâté,
Et que le vent ballotte,
Tombe souvent sur le côté,
En dépit du pilote.
Il arrive même dégât
Toujours dans le ménage :
Si l'époux ne dresse le mât,
La femme fait naufrage.

Je crois la comparaison assez nette pour ne pas devoir l'éclaircir davantage. Eh bien ! convenez-en donc, vieux époux, la conduite de vos femmes à votre égard leur est imposée

par votre impuissance, et vous n'avez pas le droit de leur reprocher de se faire faire par d'autres un bien qu'il n'est plus en votre pouvoir de leur procurer. Mais, toujours acariâtres et peu faciles à sortir de votre erreur, vous me demanderez comment je les excuserai sur leur manque de foi, et me direz qu'elles ont juré de vous être fidèles; que ce n'est pas vous qui leur avez arraché le serment que leur bouche a prononcé. Mais moi je vous répliquerai : Celle d'en haut n'est pas celle d'en bas. Et là dessus je vous régalerai d'un petit conte qui vient bien à point :

LA DAME FIDELE.

CONTE.

Laissez-moi prendre un doux baiser
Sur cette bouche si vermeille,
Disoit un chevalier, l'autre jour, à l'oreille
D'une dame portée à ne pas refuser.
— Non, je ne puis, monsieur, vous l'accorder, dit-elle ;
Cette bouche que vous voyez
Promit à mon mari d'être toujours fidèle.

Le serment qu'elle a fait, quoi que vous en croyiez,
En se livrant à vous la rendroit criminelle.
Mais il en est bien autrement
D'une bouche couleur de rose
Qui ne parle qu'à porte close,
Et qui ne cède point à l'autre en agrément :
Or celle-ci, pour bonne cause,
N'a jamais fait pareil serment.
Ah ! contre mon devoir c'est en vain qu'on me tente :
La bouche qui promit, monsieur, n'est pas mon bien.
Voulez-vous un baiser ? Eh bien, prenez-en trente
A celle qui ne promit rien.

Oh! je vous entendois, même avant la fin de mon conte, vous récrier sur la malignité des femmes, et dire : Ah! quel détour. Et qui a jamais pu douter d'un instant que la femme fût intrigante : c'est la source de toutes les malices, OMNIUM MALORUM ORIGO. Pendant que je suis en train, je me rappelle encore un autre conte dont il faut nécessairement que je vous fasse part. Puissiez-vous raisonner comme fit messire Jacques qui est le héros cocu de l'historiette que je vais vous rapporter, et prendre après votre parti, comme l'on dit, EN BRAVE.

LA FEMME SCRUPULEUSE.

CONTE.

Lorsqu'une femme arrive à ce fatal moment
Où l'âme va sortir de l'étroite cellule
Faite de chair et d'ossement,
Elle sent en son cœur s'élever maint scrupule,
Et se rappelle tristement
Ce qu'elle a fait joyeusement.
La dame Alix était mourante,
Et dans son lit très repentante
D'avoir fait son mari cornu,
En devenant autrefois mère
D'un enfant au monde venu
Sans qu'il se fût jamais mêlé de cette affaire.
Dans l'état où je suis, dit-elle à son époux,
Il faut vous révéler une injure secrète
Que ma foiblesse vous a faite.
N'allez pas vous mettre en courroux :
Le chagrin qu'en ressent mon âme
Vous venge assez de votre femme.
Un jour que je mets pour nous deux
Au nombre des plus malheureux,
Il me prit le désir d'aller à notre vigne,
Sans avoir, je vous jure, aucune intention
D'y faire rien qui pût me rendre indigne
De porter jamais votre nom.
J'y trouvai le jeune Simon

Qui, par fortune, cette année,
Payé par vous à la journée,
Étoit un de vos vignerons.
Il fut hardi, je fus soumise ;
Il faisoit des provins, il m'en fit un si bon,
Et qui fut de si bonne mise,
Qu'il en vint un joli poupon.
Hélas ! cet enfant vit encore :
C'est celui que vous aimez tant.
Je l'aime pour le moins autant ;
Mais sa naissance je l'abhorre.
Le nommerai-je à mon époux,
Cet enfant qui le croit son père ?
C'est... quel aveu vais-je faire !
C'est François qui n'est pas à vous.
Cet aveu du bonhomme embarrassa la tête :
Mais, ayant réfléchi sur ce cas malhonnête :
Alix, dit-il, sans contredit,
N'est-il pas vrai que, cette année,
Simon faisoit à mon profit
Tout le travail de la journée ?
Le provin qu'alors il vous fit,
Et conséquemment le produit,
De ses œuvres faisant partie,
Me sont acquis de bonne foi ;
Il les a bien payés, m'amie,
Or donc François est bien à moi.

Or donc, monsieur le duc doit reconnoître

pour son enfant celui dont son cocher s'est chargé de la façon; or donc le marchand doit reconnoître pour son fils l'enfant que lui donne son garçon de boutique; or donc, etc., UBI PATER EST, UBI EST FILIUS.

Eh bien, mes chers confrères, cocus mécontens de l'infidélité de vos femmes, vous rendrez-vous? Êtes-vous guéris de votre maladie? Répondez, je vous prie : êtes-vous consolés sur l'abandon de vos tendres, de vos sensibles épouses, aux douces violences de leur tempérament; sur le penchant qui les porte à chercher, dans de nouveaux amants, des ragoûts qu'il ne vous est plus possible de leur offrir? Répondez, je vous prie : êtes-vous consolés sur cette peccadille qui vous associe à tant d'autres? Sachez que vous avez eu d'illustres prédécesseurs, que vous avez d'illustres compagnons, que vous aurez d'illustres successeurs. De tout tems, en tous lieux, CORNUA FUERUNT, SUNT, ET ERUNT OMNIBUS. On a porté des cornes, on en porte et l'on en portera. C'est un malheur si vous voulez, mais

Air du *Précepteur d'amour*.

De ce malheur les gens de bien
Se moquent avec juste cause :
Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
Quand on le sait, c'est peu de chose.

FIN.

LETTRE

DE

CARABI DE CAPADOCE

A SON CHER CAMARADE

CARABO DE PALESTINE

Adressée à Cassel, poste restante

DÉDIÉ A M. L'ABBÉ CARICACA

Qui potest Capere Capiat, Catule

Le prix est de trois Carolins

IMPRIMÉE A CAPOUE

Et se trouve à Paris, chez CASCARET

A L'ENSEIGNE DU CATACOUA

M.DCC.LXXVII

EPITRE DEDICATOIRE

A M. L'ABBÉ CARICACA

Monsieur,

Vous vous êtes supérieurement distingué dans la Carrière des lettres ; le Calendrier n'a pas un seul jour de vacance pour vous, même Ceux marqués en Carmin. Les recherches les plus profondes et les secrets les plus Cachés dans toutes les sciences, et surtout en matière de Calcul des œuvres les plus Casuelles, vous sont familiers. Daignez donc, ô véritable Caméléon ! daignez Calfeutrer le plus hermétiquement possible la Case qui me Conservera pour l'immortalité, en mettant en Capilotade les Critiques de nos jours, si Capiteux et si grands Capitalistes en injures. Du reste, veuillez aussi, Monsieur, *faire Cadrer ensemble toutes les idées Confuses qui nous restent sur la généalogie de Carabi. Ce dont je puis seulement vous assurer en finissant, C'est que Caraba paraît être la souche Commune dont les Carabé, Carabi, Carabo et Carabu sont les branches. Puisse le foible hommage de Cette lettre me Capter votre bienveillance, qui mettra en poudre les Cabalistes aussi facilement que pourroit le faire la meilleure artillerie de Canon.*

Je suis, etc.

AVIS AU LECTEUR

SERVANT DE PRÉFACE EN CAS DE BESOIN.

Si l'on en Croit les bruits populaires, les Carabi et Carabo sont Cousins germains en ligne perpendiculaire au dix-septième degré du fameux marquis de Caraba, à qui le Célèbre Chat-botté se disoit appartenir. Outre Ces trois branches, il y en a encore deux autres, dont l'une est totalement éteinte en la personne d'un Carabu, Capitaine de vaisseau qui servit de repas aux Cannibales dans les dernières guerres, mort sans postérité; et une demoiselle Carabé, très-riche parti, belle Comme le jour, droite Comme un I, faite à peindre, parlant Comme un livre, Chantant Comme un rossignol, ayant un oncle fort âgé, fort Cagot et très-opulent Caboteur, dont elle est unique héritière. lequel oncle s'oblige, en Cas d'alliance avec sa nièce, de finir sa Carrière, et de se faire mettre au frais dans le Caveau de sa paroisse, au plus tard à la Sainte-Catherine, la demoiselle Carabé étant bien aise de faire ses noces dans les jours Caniculaires.



LETTRE

DE

CARABI DE CAPADOCE

A SON CHER CAMARADE

CARABO DE PALESTINE

---

4 des Calendes de mars 1777.

Cher Camarade, à trente-six Carats, je t'écris Celle-Ci dans tous les Cas possibles, et surtout sans Calembourgs et sans Calembredaines, soit que tu Comptes t'ab:enter pour le Carême, que tu fasses tes Caravanes, et Coures la Calabre, en Cabriolet, en

Cariole, par le Carabas, en Calèche, ou bien dans ton Carrosse. Je vais te faire part d'une infinité de Catastrophes qui me sont arrivées Ces jours-Ci. Tu Connais fort bien le Célèbre Caramel, marchand de Cassis, dont Chacun remplit ses Cassettes, et surtout les Casuistes à qui on en fait des Cadeaux par douzaine, tant à Calais, à Cahors, à Cayenne, qu'aux Canaries, au Canada, en Catalogne, et même jusqu'en Californie, sous le signe du Capricorne; de manière que Mademoiselle Calliope en Caquetera, sans doute, quelque jour dans quelque Canevas en manière de Caricature. Figure-toi qu'un matin en Catogan, Canne à la main, me Caressant le menton Comme un Cadédis, suivi de mon Caniche, je m'acheminai Chez Ce fameux Caramel. Tu sais qu'il demeure en face du Cadran de la Cathédrale, tout auprès d'un bruyant Cabaret, où l'on trouve toujours force Cayettes et Catins en Caraco, Carabins, Cabotins et toute sorte de Canaille, de race de Caïn, qui forme un groupe de figures à Calot. J'eus une espèce de Caprice pour une de ces Carognes, véritable fée Carabosse, qui se donnoit des airs de Calipso. Je voulus un peu la Cajoler; mais, à la première Caresse, un grand Cafard, Calorgne, avec un vrai ton de Capucin, en accoutrement de Cassandre, Caparaçonné d'un Capuchon en Camail à la Calender, avec un faux air de Capitan, sort en Cache-pot d'une Cahute où il étoit à Califourchon sur un Cabestan, et paf! m'applique un Cataplasme sur la joue. J'apposai aussitôt, en forme de Cachet, mes Cinq doigts fermés sur son ridicule Cabochon, Ce qui Cassa le Canal du tabac, et le rendit

Camard. Comme il ne trouva pas ce Camouflet fort Canonique, après quelques Cabrioles et quelques Caquets, voilà soudain un Carillon infernal; les Carafes, les Carafons, les Casseroles de terre, volent Comme grêle; C'étoit une Cacophonie..... un ba-Chanal.... Bref, arrive lestement le guet à pied. Le Caporal, d'une dureté de Caracalla, et ses gentils soudars en Cadenettes avec leurs Carabines, le guet à Cheval en manière de Cavalerie, Caracolant, Cabriolant, formant une espèce de Cavalcade, me mènent, en très-grande Cérémonie, de Carrefour en Carrefour, Comme si j'allois en Inca au Capitole; mais point du tout, C'est que de Cascade en Cascade, tombant de Charybde en Scylla, j'arrivai tout Crotté Chez le premier Commissaire du quartier, autre Caboche: il étoit dans son Cabinet, avec monsieur son Clerc, qui faisoit dignement le Capable, s'escrimant Contre une plume avec son Canif. On Communiqua mon Cas au Cadi; on lui expliqua, on l'alambiqua, on le Compli-Qua; on m'impliqua, on lui inculqua; il remar-Qua; ensuite on répliqua; puis, à la fin, lui-même s'expli-Qua à son tour posément et sententieusement, et re-Cueillant sa Capacité, il me dit Catégoriquement, d'un ton de Calife: Monsieur... monsieur... hon. Monsieur... l'affaire Capitale: hon.... hon.... Vous auriez grand besoin d'une Calotte de plomb: hon.... hon.... Il me menaça du Cabanon. J'eus beau lui dire avec toute la douceur de mon Caractère, et d'un modeste ton de Caton, qu'on faisoit Cabale Contre moi, que C'étoit du plus Captieusement, Calomnieusement, que j'étois accusé; j'eus beau faire le rebec

Ca : on me Colloqua vite en Cage, au Cachot le plus Caverneux; il n'y avoit, dans Ce maudit Casse-Cou, ni Camayeux, ni Canapé, ni Carreaux, mais bien force Cailloux; j'entendis fermer ma triste Cabane à la grosse Clé, aux verrouils et Cadenas qui n'étoient pas d'un petit Calibre; je Croyois être dans le Chaos; mon habit neuf de Camelot, tout fraîchement Calendré, étoit réduit en Canelle, ainsi que ma veste de Carenca, ma Culotte de Callemandre et jusqu'à mes Caleçons. La bonne femme du Concierge me prêta heureusement, en Cachette, une Camisole ou Casaquin. J'avois aussi, dans mon gousset, et Cave et Cassolette de galucha, pleines d'essence de Camomille, de Café, de Catholicon; quelques pastilles de Cachou et de Cacao. J'en fis usage tout le tems que je fus Captif, où mes ragoûts les plus délicats étoient des Carottes et du lait Caillé. Je fis un peu le Capon, le Câlin; on Capitula, et finalement je suis sorti de Caluche. Je me faisois peur à moi-même, j'avois l'air d'un Cadavre; j'étois et Caduc et Cacochyme; j'avois et Catarrhe, et Cataracte, et Calus insupportables; j'allois Cahin-Caha; enfin j'étois Capot et prêt à passer la barque à Caron. Je me fis Conduire Chez moi; j'avois une faim Canine. Je me restaurai avec un Canard, un bon morceau de Cabillot aux Câpres, des Cailles. J'oubliai toutes Ces Cacades, et je m'en soucie à présent Comme du plus petit Camion; je ne suis ma foi plus ni si Cagneux, ni si Cagnard, et je ris du meilleur Cœur en t'envoyant Ce Catalogue de mes Calamités. A l'aide de l'insinuante Canule, et à force d'avaler, jour et nuit, syrop de

Capillaire et syrop de Calebasse, mon teint est rafraî-Chi; j'ai l'air d'un Cadet, je saute lestement Comme un Cabri, et suis toujours Cavalièrement ton Cher Camarade

CARABI DE CAPADOCE.

NOTA. La réponse est sous presse.





CARTON OUVERT

AUX GENS BONS

VRAIS ET JOYEUX AMIS

CAR ON ne doit rien avoir de caché
pour EUX



On appelle aussi *Carton* un feuillet d'impression qu'on refait, à cause de quelques fautes qui y sont survenues ou de quelques changemens qu'on y veut faire. *Faire un Carton, mettre un Carton à un livre.* (DICTIONN. DE L'ACADÉM.)

XXIX

BEIGNET SUCRÉ.

OPERE SCELTE

COLLA TRADUZIONE

INTERLINEARIA

Buffoneria.

Amo Honno ujuml olo bzocomlo ù tudemio
Une Femme ayant été présente à l'agonie
quam Fenno ol ujuml eaj gizo ua Nogosim
d'un Homme et ayant ouï dire au Médecin
Kao, toc ocbzile xiluav t'upumgemmuml, it
que, les esprits vitaux l'abandonnant, il
neazzozeil gumc boa, otto hal zomgzo xi-
mourreroit dans peu, elle fut rendre vi-
cilo omcailo ù amo honno, geml tu nozo
site ensuite à une femme, dont la mère
oleil om buzoit olul. Otto j lzeaxu pemmo
étoit en pareil état. Elle y trouva bonne

senbudmio, ol xeatuml nemlzoz kaotto csu-
compagnie, et voulant montrer qu'elle sça-

xeil zuicemoz goc nutugioc: Kao xeator
voit raisonner des maladies : Que voulez-

xeac, toaz gil otto, s'ocl amo honno nezlo,
vous, leur dit-elle, c'est une femme morte,

toc ocbzilc Semmuav sennomsolm goyu ù
les esprits Connaux commencent déjà à

t'upumgemmoz.
l'abandonner.

IL PESTELLO ET IL MORTAJO

Coglioneria.

OfPiom! olcso uayeazgaj, yoamo olsfuznumlo Pzamo,
Eh bien! est-ce aujourd'huy, jeune et charmante Brune,

So yeaz foazoav, so nonezupto yeaz,
Ce jour heureux, ce mémorable jour,

Kai geil xixzo ù yunuic uav hucloc go t'Uneaz,
Qui doit vivre à jamais aux fastes de l'Amour,

Yeaz ea sozluim Bitem g'amo uzgoaz boa sennamo,
Jour où certain Pilon, *d'une ardeur peu commune,*

Hzubo buz toc Zic ol toc Yoav,
Frapé par les Ris et les Jeux,

Geil gumc am Nezlioz ugezupto,
Doit dans un Mortier *adorable*

Bobuzoz soz pemfoaz gazupto,
Préparer ce bonheur durable,

Yaclo bziv go noc lomgzoc hoav.
Juste prix de mes tendres feux.

La putumsoc omsez... lu zociclumso ocl xuimo :
Tu balances encor... ta résistance est vaine :

Nem seazudo cuszeil gumc loc pzuc uheiptic.
Mon courage s'acroît dans tes bras afoiblis.

It ocl lonbc...nuic, Dzumgc Gioav! nei nono yo hzonic,
Il est temps... mais, grands Dieux! moi-même je frémis.

Uf! socl lzeb no bujoz lu xietomlo boimo
Ah! c'est trop me payer la violente peine

Kao beaz lei yui ceahhozl gumc to hoa goc Gocizc.
Que pour toi j'ai souffert dans le feu des Désirs.

Uf!... Nu Zoimo! yo noazc gumc to coim goc Btuicize.
Ah!... Ma Reine! je meurs dans le sein des Plaisirs.

ALTRA

Che si deve leggere all' uso Hebraico

Cothmed bezl lmec cmioz cot lmeg, caex
Sélfnog port tnos snier sel tnod, suoV

Onzoh bezl zub lco ottiek ut lmeg, caex
Emref port rap tse elliuq al tnod, suoV
        Rottu, ettih oma ross rottu,
        Zella, ellif enu zehc zellA,
        Onzol ma lon otto tun os ù,
        Emret nu tem elle lam ec A,
        Zodzedog oziuh ù otipuf :
        Regroged eriaf à elibaH :
Obzaeccoz oma ozhhe lomdieb mec,
Ecruosser enu erffo tengiop noS,
Zodot catb ozgmoz caex zaeb lo;
Regel sulp erdner suov ruop tE;
        Zodottu liuc ti lmonolcot,
        Regella tias li tnemetseL,
Oczaep ut cmug orob caex iak os.
Esruob al snad ezép suov iuq eC.

INGENUITA

Sozluimo Nunum zosennumgeil am yeaz
Certaine Maman recommandoit un jour
u cu hitto go piom xoittoz ù cum Femmoaz,
à sa fille de bien veiller à son Honneur,

ol go mo buc ceahhiz ka uasam Odzitturg
et de ne pas souffrir qu'aucun Egrillard

j bezlul tu nuim (otto mo xeatal buc tai
y portât la main (elle ne voulut pas lui

gizo ualzo sfeco) beaz to tai bzomgzo. Tu
dire autre chose) pour le lui prendre. La

bolilo mo senbzomuml buc, it huttal kao
petite ne comprenant pas, il fallut que

tu nozo bzagomlo c'ovbtikaul. Caz kaei
la mère prudente s'expliquât. Sur quoi

t'imdomao tai zobemgil : Cejoc lzumkaitto,
l'ingenue lui répondit : Soye tranquille,

bozcemmo mo c'uxicozu go bzomgzo so kao
personne ne s'avisera de prendre ce que

xeac btusoc omlzo to Bibi of to Sufu.
vous placés entre le Pipi et le Caca.

Ea Giupto uacci xu l'em btusoz t'FEM-
*Où Diable aussi va-t'on placer l'*HON-

MOAZ !
NEUR !

AIR : *du Vaudeville du Faux Serment.*

Muse, il faut n'être que bouffonne;
Tu me sembles bien polissonne,

On va crier, n'en doute pas,
Elle a des rats!
Elle a des rats!
Tremble qu'on ne te fasse faire
L'office de Torche-Derrière
Pour tous ceux à qui chacun dit :
Il a chi au Lit!
Il a chi au Lit!

MOUTARDE APRÈS DINER

OU

REFLEXION TARDIVE.

LE

NORAC-ONIANA

CONTENANT

LES DOUZE MOUCHOIRS

ou

LE PORTE-FEUILLE DU CABINET,

ou

TOUT CE QUE VOUS VOUDREZ.

PAR

QUI BON VOUS SEMBLERA

DIT

ÇA EN EST

Prix 12 Livres

Vu l'usage du temps d'apprécier les mauvaises choses.

Un généreux dégoût que j'eus pour la Satyre
Me fit abandonner ce sot genre d'écrire.
Souvent on extravague à force de bon sens.
Mieux vaut se reposer que d'insulter les gens.

**** *Ne insultes miseris.*

Imprimé quand ça en etoit

Ou ça en fut

Se vend chez

ça en sera toujours — des sottises

L'An 1500

SÇAVOIR SE TAIRE.

★★★★



AVIS A MOI-MEME.

Un de mes amis m'avoit conseillé de faire un Ouvrage en ce genre, et je crois que c'est ce que j'aurois pu faire de mieux.

AVIS AUX AMATEURS.

J'ai cru devoir dater ce Rien d'une époque reculée, afin qu'il tombât plutôt dans l'oubli.

AVIS A L'IMPRIMEUR.

Que me conseilles-tu, cher Imprimeur ? de mettre cet ouvrage au jour? Non; mais mieux à la lumière

AVIS AU LIBRAIRE.

Crois-moi, débarrasse-toi de ceci le plutôt possible ; car plus le mauvais goût est gardé, et pire il devient.

INTRODUCTION.

Commençons par un noble sujet. Il n'est pas défendu de donner bonne opinion de soi.

Ce sujet est d'autant plus intéressant qu'il est patriotique. Faisons l'éloge de .... Encore des éloges? me dira quelqu'un. Mais finissez .. finissez, vous dis-je, ces éloges, qui ne font que ternir la gloire qu'il s'est acquise. Qui? Est-il un Français qui l'ignore? Finissez, vous dis-je, ces éloges qui feroient croire aux Anglais que les Français ne sont pas accoutumés à vaincre, si ces étrangers n'étoient bien persuadés du contraire par des faits dont le seul souvenir fait r'ouvrir leurs plaies à peine fermées.

A cela je réponds, que c'est à bon droit que la Nation prodigue des honneurs à un Héros, qui non seulement les mérite, mais encore qui les a payés au péril de sa vie.

Non, Français, non, ne cessez de vanter la valeur et le courage d'un Guerrier, qui retrace dans ses actions les exploits des Turenne et des Condé.



LE LANGAGE A LA MODE[1]

OU

LE JEANNOTISME

SUIVI DE MON HISTOIRE

OU

LES DÉBRIS DU POT DE CHAMBRE

Le tout fait au Caffé des REBATTUS,

PAR L'AUTEUR DU PROVERBE

Académicien d'aucune Académie, ni Société

AVIS AU LECTEUR

Lecteur, pour ne point t'ennuyer, j'ai lu moi-même ce qui suit, et, l'ayant trouvé de mauvais goût, je l'ai effacé : ce que j'aurois sûrement dû faire de tout mon Livre, pour t'éviter la peine de le lire.

1. N'auroit-il pas mieux valu le nommer le langage des Bêtes ? Non : c'eût été lui faire trop d'honneur.

LE JEANNOTISME

OU

LE PETIT-MAITRE AU CAFFÉ.

Donnez-moi une bavaroise, s'il vous plaît, Madame, bien chaude, avec un petit pain d'six sols, dans une caraffe, sans être chapelé qu' m'apportera un garçon, dans une corbeille, au lait, sus c'te table, avec les papiers, ous qu'il n'y a rien d'ssus, pour que j'les lise.

Ah! traître! tu me martyrises le tympan, s'écrie un quidam, finis, crois-moi, finis ce langage trivial et corrompu, bas et rampant, fait pour rester dans les bourbiers de Castalie.

A ces mots notre Petit-Maître se lève et dit : Il te sied bien de te moquer de moi, toi qui sors de me dire à l'instant que Dorante étoit dans l'antichambre qui demande à me parler! Est-ce Dorante ou l'antichambre [1] ? Langage trivial, dis-tu ? Dis plutôt : précieux, puisqu'il corrige un langage qui, par malheur, n'est que trop commun parmi nos Petits-Maîtres.

---

1. *Nota*. Tous les jours on dit : « Il y a quelqu'un dans l'antichambre qui, etc. » Ne seroit-il pas mieux de dire : « Il y a dans l'antichambre quelqu'un qui, etc. »

MON HISTOIRE

OU

LES DÉBRIS DU POT DE CHAMBRE

Conte Proverbo-Comi-Tragiquin-Verso-Burlesque.

Un soir, certain Quidam dont je tairai le nom,
Et que je nommerai parfois de son surnom,
Sortoit pour contempler, lanterne en sa chandelle,
D'une fille les yeux, qu'on dit n'être point belle.
Son nom, dira quelqu'un? Comment le nomme-t-on?
Le garçon, c'est Janot; la fille, c'est Suzon.
Janot donc, à pas lents, de la maison approche,
Ous qu'il alloit chercher son gigot à la broche;
Ses souyers reboutés pour-lors avoient bon tour;
Son gigot à la broche? eh! non, c'étoit au four:
Cheux l'Patissier du coin, près d'une Ravaudeuse.
Fut-ce-ti par hazard, ou par rencontre heureuse?
A la fenêtre il vit l'objet de son amour;
Ors il étoit nuit close, il lui donne un bon jour.
Bon-soir, monsieur Janot, lui dit Suzon, mam'zelle.
Crainte qu'on ne vous voie, éteignez vot' chandelle.
Je le veux ben, répond notre galant Janot.
Il se met en devoir, et l'éteint aussitôt;
Puis lui parle d'un bas qu'il avoit à Jaqu'line,
De coton; vous sçaurez que c'étoit sa cousine,

Ous qu'il fut au premier pour la voir sus l'devant :
Remis pour y reprendre une maille échappée,
Qui fut le même jour reprise proprement;
De gateaux et de vin mangés à la Rapée.
Est-c'que vous l's'avez là, lui dit Suzon, mes bas?
    Jettez-les moi... Oui-dà, je n'le peux pas,
Répond notre Janot, donnant, donnant, Mam'zelle :
Un baiser il me faut. Vous souvient-il, Donzelle,
De me l'avoir promis ? Un baiser ? tout de bon ?
Si je vous l'ai promis, lui répondit Suzon,
Je veux ben vous l'donner. Mais com'ça dans la rue ?
Que diroit-on de moi? Au risque d'être vue.
Eh ben, j'tez-moi la clef, j'mont'rai dans la maison.
C'est ben dit, attendez; et vous avez raison.
Tendez votre bonnet. Une voix de rogomme
    Soudain se fait entendre... étoit-ce un homme ?
Le père de Suzon, Simon le Savetier,
Connu par son talent, et Syndic du Métier.
        Que fais-tu là, dis, Péronnelle?
Bordes-tu les souyers de cette Demoiselle ?
Toujours à la fenêtre ! A qui parlois-tu là?
Mon Père... Eh bien, au fait, que veut dire cela?
Dit Simon, soupçonnant quelqu'anguille sous roche;
Il regarde, et croit voir un Quidam qui s'approche.
    Comment, dit-il, ce petit gueux Janot?
Dans sa colère il veut lui jetter son sabot.
Suzon vint s'opposer à sa fureur extrême.
    C'est lui, je crois; oui, vraiment, c'est lui-même;
Sûr'ment que c'est Janot. C'est moi, Suzon; c'est moi.
    Me v'là, jette donc vite. Et jetter quoi?



La clef dans mon bonnet. La clef? Attends, approche.
De Suzon il vouloit lui jetter la galoche.
Attends, lui dit Simon; et sans perdre de temps,
Va chercher sous le lit, et revient sur-le-champ
Jetter le contenu d'un petit pot de chambre,
Gardé depuis trois jours, qui ne sentoit pas l'ambre.
Janot de recevoir ce déluge nouveau.
Fi! man'zelle Suzon. Fi! cela n'est pas beau,
Et je m'en vengerai. Puis sur l'heure il décoche
Un Eustache-Dubois qu'il avoit dans sa poche,
Et casse d'un seul coup les vitres de Simon :
Nota, que d'un carreau sa croisée est, dit-on.
Simon vient en courroux, se met à la fenêtre :
Comment, coquin!... Coquin toi-même, au moins.
Cet insolent coquin, y veut se méconnaître :
Je ne te crains pas, non... Je suis trop p'tit, peut-être,
Dit Simon, se mettant à faire ses besoins,
Car il faut supposer qu'il en avoit envie.
Respirons un instant, messieurs, tandis qu'il .... [1].
Ayant fait, il voulut... Le pot vint à casser.
Nota, que ce vieux pot, échappé d'un naufrage,
S'étoit transmis fêlé de ménage en ménage.
Janot tombe du coup, ne peut se ramasser.
Ah! c'en est, je le sens. Expirant, il prononce :
En est-ce? ou bien n'en est-ce pas?

---

1. *Les paroles ne puent pas;* expression dont je ne me suis servi qu'après en avoir reçu la permission de bien des gens qui aiment, quand ils sont aux Spectacles, voir, entendre, goûter et sentir la chose. Je leur abandonne l'usage de ces sens, et me réserve pour moi celui du toucher.

Il ne m'est point permis d'examiner le cas.
Supposons que c'en soit, c'est à quoi je renonce :
Qu'un autre plus sçavant décide en ma faveur.
Pauvre Janot expire au sein de la saveur :
Aussitôt on l'emporte, on le ramasse.
Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse.

LES DOUZE MOUCHOIRS

OU

LE PORTE-FEUILLE DU CABINET.

EPITRE CHAGRINE.

—

LES MŒURS DU TEMPS.

Sur l'air : *Ce vilain vous,* etc.

SECOND MOUCHOIR.

C'en est, des sottises.

Que peut-on faire au coin du feu ?
Disoit un jour certain Critique.
Je ne m'amuse point du jeu,
J'aime la plume satyrique :

Tel est le goût du temps présent;
Je veux suivre son sentiment.

III. *C'en est, des sottises.*

Ce qui me chagrine le plus,
C'est qu'on recherche la folie;
Maintenant vices sont vertus,
On quitte la Philosophie :
Tel est le goût du temps présent;
Je n'aime point ce sentiment.

IV. *C'en est, des sottises.*

Faire peu de cas du talent,
Méconnoître le vrai mérite,
N'estimer que l'or et l'argent;
Feindre d'aimer, être hypocrite :
Et voilà comme, et voilà justement
Comme on se conduit à présent.

V. *C'en est, des sottises.*

Enfans ingrats, Maris jaloux,
Se trouvent souvent en ménage;
Femme infidelle à son époux [1]

---

1. Epoux, desirez-vous avoir le remède à ce mal, achetez un Livre dont on vient de faire une nouvelle édition qui est rare, l'*Art de rendre les Femmes fidelles*.

Excite toujours le tapage :
Et voilà comme, et voilà justement
Comme on se conduit à présent.

VI. *C'en est, des sottises.*

Femme ayant perdu son mari
Huit jours lamente et se chagrine ;
Bientôt choisit un favori,
Et c'est l'époux de sa voisine :
Et voilà comme, et voilà justement
Comme on se conduit à présent.

VII. *C'en est, des sottises.*

Habits musqués, cheveux flottans,
Servir Madame à la toilette,
Être Mercure des Amans,
A table dire chansonnette :
Certains Abbés du temps présent
Ont adopté ce sentiment.

VIII. *C'en est, des sottises.*

Un financier, de son argent
Prodigue, et ne sachant que faire,
Paye les faveurs d'un moment
De femmes qui ne l'aiment guère :

Et voilà comme, et voilà justement
Comme on se conduit à présent.

IX. *C'en est, des sottises.*

Sous les dehors de l'amitié
La plus fidelle et la plus tendre,
Si l'on cache l'inimitié,
Qui ne pourroit point s'y méprendre ?
Le plus fin s'y laisse attraper,
Est sot qui ne sait point duper.
Et voilà comme, et voilà justement
Comme on se conduit à présent.

—

L'EPIDEMIE DU JOUR[1].

Lecteur, je te vois bailler au refrain de chacun de mes Couplets. Il est vrai que *la Morale n'est pas le remède à l'ennui.*

C'est ici qu'il faut bailler, éternuer, cracher, moucher. Si tu en as envie, et que tu n'aye pas de Mouchoir, tu peux te servir de celui-ci, de nouvelle invention, à moins que tu n'aimes mieux en faire un....

1. *Nota.* Les *Pantins* en 1747.
Ramponneau en 1760.
Janot en 1779.

T[1].

Premier Mouchoir.

Je chante ce zéro que Paris en délire
En dépit du bon sens, applaudit, loue, admire;
L'élixir du bon ton, l'étiquette du jour :
Je chante de Janot et le contre et le pour,

Sur l'air de *Lindor*.

ça
Je suis connu, je me nomme Florange[2],
e
Dans les Battus l'on m'appelle Janot :
n
Pour me venir voir il faut être sot;
e
Pour mieux dire, il faut aimer la vendange.

---

1. *Corne*T. Bonbonnière à la mode, épidémie de 1780.
2. De l'odeur au premier vers pour respirer au dernier.

—

COUPLETS A LA JANOT.

Sur l'air de *Lindor*.

Impromptu

fait *au bal, déguisé en* Janot, *à une Demoiselle qui me dit s'appeler* Victoire.

Je suis Janot, adorable Victoire;
De tes beaux yeux mon cœur se sent épris;

S'ils sont le séjour des jeux et des ris,
Les adorer fait mon unique gloire.

Autre Impromptu.

A une autre demoiselle qui me dit s'appeler Julie *et vouloir les rimes en* ie.

Je suis Janot, adorable Julie ;
Un doux baiser donne-moi, je te prie :
Le refuserois-tu ? Je t'en défie :
Il m'est doux de te voir toute ma vie,
Et t'adorer est mon unique envie.

Impromptu

Fait à la sortie de l'Ambigu, après la première représentation de En est-ce, ou n'en est-ce pas?

Je vis avec plaisir *En est-ce, en est-ce pas?*
J'applaudis à tout rompre, examinant le cas [1];
Tout en criant *bravo*, je disois en moi-même :
De ce siècle présent la folie est extrême ;
Après le jugement on appella l'Auteur ;
Et moi, de mon côté, je demandai l'odeur.

Par la Baronne des Vapeurs, au Caffé des Graces, buvant un petit verre d'huile de rose ; accompagnée de l'Abbé Frivolet, lisant la Toilette de Vénus, *ou* les Ailes du Zéphir.

---

1. Car ça en étoit.

LE BERGER SÇAVANT.

Un jour Colette demandant à Colin : Qu'est-ce que l'Amour ?

C'est un enfant
Léger et non constant.

Ou bien :

C'est un papillon voltigeant
Sur toutes les fleurs qu'il rencontre ;
C'est une Aurore qui se montre
Et disparoît au même instant.

Énigme.

Lecteur, pour ne point trop fatiguer ton esprit,
Tu sçauras que mon nom de trois lettres s'écrit :
La première est un C, un O est la deuxième ;
Ami, ne sois pas sot, devine la troisième.
Sur celle-ci je dois au moins me taire.
L'envers de ta pensée est, je crois, ton affaire :
Je fis pécher un très-saint personnage ;
On me voit à la ville aussi bien qu'au village.

Quelqu'un dira que ces vers sont mauvais : Six de suite féminins ! Tel est mon bon plaisir. Chacun n'a-t-il pas son goût ? Si le mien est d'être *méchant*, ma foi, tant pis pour moi.

Logogriphe.

Les vents me font agir; et moi, toujours docile,
Je sçais par leur secours souvent me rendre utile;
J'habite les Maisons et les Temples des Dieux,
[1] mon front audacieux :
Lecteur, de mes neuf pieds compose et décompose,
Tu verras qu'à ton gré je me métamorphose;
De mes quatre derniers avec arrangement,
Je t'offre du Mortel le plus bel ornement [2].
Du tout chez moi tu vois aussi l'image;
De quoi me serviroit d'en dire davantage?

Suite des Mouchoirs.

X. *C'en est, des sottises.*

Qui peut se défendre des traits
Que lui lance la calomnie?
De l'Amour et de ses attraits?
Médire est avoir du génie :
Tel est le goût du temps présent;
Je n'aime point ce sentiment.

---

1. Manière de se rendre la Poésie libre. *Je cache dans les nues.*

2. Ornement nécessaire à tout être sensé,
Qui ne parle jamais qu'après avoir pensé.

Les mots de l'Enigme et du Logogriphe sont à la fin.

XI. *C'en est, des sottises.*

Sans cesse critiquer autrui,
Ne point se connoître soi-même,
Tel est le bon ton d'aujourd'hui.
Pour moi, ce n'est point mon système,
Car souvent qui critique autrui
Ne devroit bien penser qu'à lui.

Ça n'en est pas.

Près de mon aimable Catin,
Pour moi quel bonheur quand je veille !
Amis, qu'heureux est mon destin,
Quand je tiens en main ma bouteille !
Je chanterois soir et matin
Vive Catherine et le vin.

XII. *C'en est, des sottises.*

Vous que j'ai peint dans ce Tableau,
Reconnoissez-y ma franchise ;
Prenez vous-même le pinceau,
Et que chacun me satyrise :
Et voilà comme, et voilà justement
Comme on s'est conduit de tout temps.

FIN DES MOUCHOIRS.

Voyez le remède ci-après transcrit.

REMEDE A TOUT CECI.

Sur l'air : *La lumière.*

Sçavoir se vaincre soi-même,
Mépriser la vanité,
Adorer l'Être suprême,
Rechercher la vérité.

Où la chercher, me dira-t-on, cette vérité? Chez le Courtisan? Non : à peine en connaît-il le nom... Chez le faux Dévot? Non.

Avec mille défauts il croit être parfait,
Il adore en secret tous les faux pas qu'il fait.
Rechercher la vérité,
Tel est du sage l'étude;
Je l'adopte pour le mien :
Je chéris la solitude,
Méprise tout autre bien.

CATALOGUE

DES LIVRES RARES ET CURIEUX QUE JE POSSÈDE.

I.

Cent volumes *in-folio*, forme d'atlas, *Traité du mariage*, dont le premier volume en contient les agrémens, et les quatre-vingt dix-neuf autres les chagrins et les amertumes. Comme je veux m'en défaire, je les propose pour un morceau de pain. J'en suis si dégoûté par l'expérience que...

II.

La Fille perdue dans les rues de Paris. A quelle heure se pourroit-il être ?...

III.

Traité du C*** dont on ne peut trouver l'origine. Ce qui a été prouvé, c'est que c'est un fruit qui fleurit dans le cœur de la Femme, et commence à pousser son bois sur le front du Mari. A la fin dudit Volume, la Recette d'une Pommade pour le Mari, dont il aura soin de se frotter cinq ou six fois la nuit, pour empêcher que cela ne paroisse.

IV.

De l'Éloquence moderne. Le style m'en a paru si plat, que ce volume, quoiqu'*in-folio*, ne tiendra pas grand'place dans ma Bibliothèque.

V.

De la Vérité, sans Notes. C'est ce qu'on a pu faire de mieux, crainte de l'obscurcir; car elle n'est déjà que trop obscure.

VI.

Le Voyage de Cythère, avec la Carte et le Blason. Un croissant pour les Hommes, et des larmes pour les Femmes .. Ceci est plaisant.

VII.

La Boîte à mouches, que j'ai achetée à la vente de l'Abbé Colifichet.

VIII.

Variétés amusantes, édition nouvelle. Je les nomme *ennuyantes;* car, loin d'être variées, c'est toujours la même chose. En amour, même intrigue,

et souvent bien des sujets où il n'y a ni plan, ni situation.

Le mot de l'Énigme est *Coq*.

Celui du Logogriphe, *Girouette*, où l'on trouve *tête* et le mot *tout*.

CONCLUSION.

Lecteur, si tu as mis un quart d'heure à lire mes *Mouchoirs*, tu peux le regarder comme un temps perdu. Trop heureux, cependant, si j'ai pu t'amuser un moment ; au moins telle a été ma

FIN.



ÆNIGMA

—

Jupiter haud ego sum; sed tot mihi sunt Ganymedes,
Vix ut sufficias, si numerare velis.
Nulla mihi ætatis, nulla est reverentia sexûs;
Nec mihi respicitur conditio, nec opes.
Quippe ego perfodio pueros juvenesque, virosque,
Multa conspicuos et gravitate senes.
Perfodio vetulam; teneræ nec parco puellæ,
Quæ tamen illæsa virginitate manet.
Castam perfodio matronam, teste marito:
Conscius hic digitos dat mihi sæpe duces.
Reges, reginas ego, purpurei senatûs
Perfodio proceres, presbyteros, monachas.

sur les singularitez tant du corps que de l'esprit, qui se rencontroient ordinairement aux dames, singularitez ausquelles les jeunes gens, de quelque profession qu'ilz fussent, sembloient avoir beaucoup d'obligation, comme leur servant de première leçon pour se façonner.

Ces parolles diversement promenées de bouche en bouche à l'advantage des femmes, et assez bien recueillies de la compagnie, se rencontra un homme de la trouppe, lequel, par manière de rire, soit ou qu'il eut conçeu quelque inimitié contre les femmes, ou autrement, voulut contrepointer de point en point ceste opinion et renverser ceste proposition.

Vous qualifiez du nom de singularité des choses que je nomme singeries des femmes, dit-il, car si vous ostez de ce sexe les singeries et les folies dont elles sont remplies, vous destruirez toute leur essence et ce qu'elles ont de singulier en elles.

A ce mot, chacun commença à murmurer; un bruit sourd s'espandit dans la chambre,

et les femmes qui assistoient à ceste assemblée se promirent bien de le faire desdire de la parole qu'il advançoit.

Mais le gentil-homme, d'un visage hardy : Non, non (poursuit-il), ne vous estonnez aucunement de ceste mienne première demarche ; mais suspendez un peu vostre jugement : j'espère faire en sorte de vous rendre contens en ce que je vous ay proposé.

Il y a quelques années que, feuilletant un ancien codice intitulé *le Repertoire des choses humaines*, je trouvay que les dieux, voulant bastir et former l'homme, prindrent une grosse masse de terre, laquelle ils pestrirent longuement avec je ne sçay quelle mixtion celeste, et un temperament des qualitez elementaires (bien que les chimistes soient d'une autre opinion), puis ayant mis toute cette masse à la fonte, firent l'homme composé d'une ame raisonnable, œuvre où l'art surmonta la nature et où les dieux mesmes admirèrent leur propre industrie, pour les richesses et raretez qui y furent encloses ; et d'autant qu'il se rencontra beaucoup de ma-

tière qui restoit, ne voulant les dieux qu'une si divine composition fust perdue, ils la remirent de rechef à la fonte ; mais ils ne s'apperceurent qu'à la façon des chimistes et souffleurs, en voulant purifier et rendre ceste matière plus excellente, elle se precipita et devint plus lourde et terrestre, et de ceste estoffe ils en formèrent la femme, beaucoup plus stupide et grossière que l'homme, et qui n'a rien de viril que ce que l'homme luy en fournit.

Il restoit encor quelque peu d'escume de la femme, dont les dieux, pour ne rien perdre, *natura enim non facit frustra*, bastirent et façonnèrent de petits avortons de nature, qui furent appelez pigmées ou nains, et des singes, leurs demi-frères.

De façon que l'homme est mitoyen entre les dieux et la femme, et ainsi la femme tient le milieu de l'homme et des pigmées et singes, qui ne leur ressemblent point trop mal.

Et ainsi on peut dire que les dieux, voulans former les femmes, prirent un peu de la nature et raison de l'homme, un peu des

pigmées et de leur essence, et le reste ils le tirèrent des singes; et de fait on remarque plusieurs indices des singes qui se retrouvent en la femme. De là vient que les femmes sont ordinairement plus petites que les hommes, qu'elles se veulent mesler de tout faire et manier tout, et le plus souvent les hommes ne s'en apperçoivent qu'après que la besogne est faite. Les femmes, recognoissant de leur costé que de leur escume avoit esté fait et procreé le singe, animal assez plaisant, et voyant qu'elles estoient nées en ce monde pour servir de singe aux hommes et leur complaire, s'estudièrent de là en avant de proceder de bien en mieux, et, par un artifice nouveau, alambiquèrent la quintessence des singes, que nous apellons *singeries,* qui leur sont si familières et ordinaires que, quand vous repasserez sur toutes les singularités de corps et d'esprit qu'estimez resider en elles, vous n'y trouverez autre chose que singeries.

Un second passage, qui confirme grandement tout ce que j'ay advancé des singeries

des femmes, est celuy qui se retrouve dans le mesme autheur.

Au commencement du monde, les dieux avoient fait un beau verger, et avoient planté l'homme et la femme au milieu pour contempler les fruicts. Or, entre autres arbres il y en avoit un de science et l'autre de singes, fruicts si agreables aux femmes qu'elles quittoient le boire et le manger pour cueillir lesdits singes, et despouilloient les branches, ne laissant rien sur l'arbre que les queues (de là vient que les singes sont aujourd'hui sans queuë).

Les dieux, ayant remarqué ceste singerie, en punition attachèrent les femmes sur l'arbre et les entèrent sur les queuës des singes; c'est pourquoy maintenant les femmes aiment tant la queuë, n'y ayant morceau de chair ni venaison qui leur semble de meilleur goust; et depuis ce temps-là on a nommé toutes les actions des femmes *singeries*.

Si maintenant je veux allegorier ce discours et en venir à l'experience, quelle femme se peut rencontrer en tout l'univers qui n'a passé

son temps en singeries, en momeries, bombances et niaiseries? Il ne faut point aller chercher d'exemples en Italie, le lupanar et la sentine de toutes les salletez des femmes; il ne faut aller en Espaigne ny en Angleterre, mais il faut venir à Paris : vous y verrez une fourmilière, non de femmes, bien qu'elles en ayent le visage et le dehors, mais un escadron de singes.

Les singes se remarquent à leur poil et à leur exterieure façon; à cela recognoistrez-vous les femmes; les singes ont une face que, si elle étoit masquée, ce seroit une vraye femme, et quand on me monstre une femme masquée, je m'imagine de voir un singe, tant le rapport a de proximité et de concurrence. Le singe cache mille ravauderies dans les concavitez de ses jouës; la femme, sous un visage trompeur, cache tout ce qui se peut imaginer au monde de perfide et de meschant. Souvent vous croirez qu'elle vous caresse, mais, pire qu'une serène, elle taschera de vous engluer en ses rets, et se mocquera de vous. Il n'y a rien de plus inconstant que

la face : c'est une lune qui a ses croissans, ses cartiers et son plain ; tantost elle paroistra plaine, à l'autre elle semblera carne ; et comme jadis la teste de Meduse convertissoit toutes choses en pierre, ainsi l'homme à l'aspect de sa femme deviendra cornu. La femme est un vray Prothée ; il n'y a rien qui change plus tost.

Fiet enim subito sus horridus atraque tigris,
Squammosusque draco, et fulva cervice leæna.

Le singe a les mains, ou, pour mieux dire, les pattes, semblables aux mains des femmes, sinon que celles des singes sont velues par dehors, en quoy vous remarquerez la mesme difference que celle qui existe entre le né et le cul : le cul est velu par dehors et le né dedans. Reste à parler de la queuë, qui est la principale pièce, et de qui despend tout le mistère. Les singes n'ont point de queuë, n'aussi n'ont les femmes, et c'est en quoy elles se plaignent aussi bien que les singes ; toutefois, elles ont mille inventions pour en trouver : car pour une seule peau de connin, elles auront la queüe de plus de cent veaux, ce

que ne peuvent faire les singes. Aussi les femmes ont tousjours le bruit de mieux traffiquer que tout autre animal, et de fait elles bailleront tousjours le double pour le triple. Les singes, de honte, sont tousjours assis sur le cul, à cause qu'ils n'ont point de queüe, et les femmes se couchent sur le dos afin d'en avoir. Bref, il y a une grande simpathie entre le corps d'un singe et le corps d'une femme.

Venons maintenant à esplucher les actions de l'un et de l'autre, et voyons si la femme n'a pas une grande correspondance d'esprit avec la nature essentielle et quidditative du singe.

Le singe a un certain instinct de faire tout ce qu'il void faire, et de produire les mesmes actions au jour qu'il void exercer par ceux qu'il regarde; peut-on trouver une singerie plus belle en la femme, laquelle ne s'ingère pas seulement de faire ce qu'elle void faire, mais mesme se veut quelquefois vaincre soy-mesme et aller au delà de ses forces?

N'estoit-ce pas une vraye singerie que ceste royne superbe des Assiriens, Semiramis, laquelle massacra son mary et son fils Ninus

pour regenter sur les hommes, et osa bien mesme, tant elle avoit le cœur d'imiter les actions des hommes, quitter les habits de femme et se revestir du manteau royal?

N'estoit-ce point une singerie bien formée, de voir les cinquante Danaïdes feindre avec passion de caresser leurs maris la première nuict de leurs nopces, et cependant sous leurs chemises porter le cousteau fatal dont elles leur ravirent la vie?

Je serois trop prolixe si je voulois parler de toutes les singeries qu'ont exercé les femmes de l'antiquité : nostre siècle nous en produit assez d'exemples, et principalement la ville de Paris, où les cornes croissent invisiblement plus qu'en autre lieu du monde.

La singerie de ceste marchande de la rue Sainct-Martin estoit admirable, lors qu'elle fit venir son courtisan dans une basle, et jouoit du flageolet cependant que son mari soufloit la cornemuse.

C'estoit une belle singerie que pratiqua ceste brunette d'auprès Sainct-Innocent, de se faire servir par un jeune garçon habillé en

fille de chambre; mais tout le fait fut descouvert par le moyen du garçon de boutique qui voulut faire l'amour à la fille de chambre, et trouva que son cas n'alloit pas bien.

C'estoit une singerie remarquable que celle de la procureuse du Chastelet, laquelle se faisoit ventouser par son clerc quand son maistre arriva, sans sçavoir qu'il fust acteonisé, ou qu'on l'eust placé au zodiaque, au signe du capricornio.

Mais il y a bien plus à rire pour l'autre de la rue de Sainct-Honoré, assez proche de la Croix du Tiroir, qui fit entrer un certain bourgeois de la rue aux Ours en son logis, sous esperance de traitter avec luy, et cependant trois ou quatre estaffiers luy mirent la main sur le collet et luy donnèrent les estrivières. Il n'y avoit point à rire pour tout le monde, et principalement pour le susdit, qui depuis a juré qu'il n'avoit jamais dansé à telle feste.

Mais ces singeries-là n'ont rien d'esgal à celles qui se joüent au Cours, où toutes les Nimphes, Orcades, Naïades, Driades, Boca-

gères, Montaigneuses et autres, se rencontrent avecque les Satirs, Capripèdes, Chevrepiés, Silvains, et telles manières de gens qui font leurs affaires sans chandelle et qui ne vont qu'à tatons. Dernièrement il me print une humeur d'y aller ; mais je ne sçay si seray metamorphosé en Acteon : car je vis une belle Diane de la rue Sainct-Anthoine toute nue entre les bras d'un gentil-homme de la rue Dauphine ; mais en ma vie je ne fus si estonné, et à peine que de ravissement les cornes ne me montèrent en la teste.

Je ne veux oublier les singeries de ceste grande dame à cinq estages de la rue Sainct-Jacques, qui toute nuict fait la sucrée et la Diane, et le matin, quand son mary est dehors, se donne du bon temps et passe ainsi sa jeunesse.

Je ne veux aussi oublier par mesme moyen celle du costé des Bernardins, qui enferme son mary dans une chambre cependant qu'elle luy plante des cornes sur le front. Tout cela peut estre appellé *singeries*.

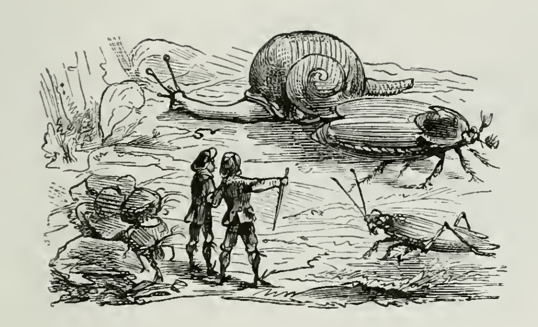
Mais, pour conclure, n'est-ce point une

vraye singerie de voir les femmes de crocheteurs vouloir faire les bourgeoises, et les bourgeoises imiter les damoiselles, et celles-cy les princesses? En quel siècle sommes-nous? Vit-on jamais tant de bombance et de superfluitez qu'on en voit maintenant? Qui vid jamais tant de singes et tant de singeries? Ma commère a un cotillon à fleurs, et toutefois elle n'est point si riche que moy : pourquoy mon mary ne m'en donnera-il point? S'il ne le fait, je sçay bien le moyen d'en avoir qu'il ne me coustera rien. — Et moy, qui suis grosse marchande, sera-il dit que ceste mercière sera plus brave que moy? Il faut resolument que je me face raccommoder tout de neuf. Et ainsi des autres.

Pleust à Dieu que les singes et singeries fussent dans un basteau et s'en allassent tous au vent! Nous ne serions point en la peine où nous sommes.

Adieu.

FIN.



LES

NOUVELLES ADMIRABLES

Lesquelles ont envoyées les patrons des gallées qui ont été transportez du vent en plusieurs et divers pays et ysles de la mer, et principalement ès parties des Yndes. Et ont veu tant de diverses nations de gens et de bestes que c'est merveilles. Desquelles la déclaration appert en ces présentes lettres. Escriptes en la cyté d'Arjel, le VIe *jour de may* (1794[1]).

Nos chiers et parfaictz amys seigneurs de Porion et de Saint-Germain, frequentans la mer en la région occidentalle, nous nous re-

1. On ne connaît de cette pièce curieuse que l'exemplaire, peut-être unique, que possède la bibliothèque de Nantes.

commandons à vous et à tous noz amys de par delà, vous faisans savoir que depuis nostre partement à la fortune des vens, nous avons esté transportez en plusieurs pays et ysles en la mer. Et premièrement en l'ysle de Coquelicaris, où les hommes sont de merveilleuse figure et sont bonnes gens. Ilz nous ont consolez et confortez en leur langaige, qui est bien estrange. Et ont le stature de grandeur environ comme géans; leurs yeulx esclèrent la nuyt comme torche et voyent plus de nuyt que de jour; le nez long de trois piez et la barbe longue jusques à terre, verte comme pré, la queue comme ung lyon, et mengent ung mouton à l'heure. Ils boivent, le jour, la mer sallée, et, la nuyt, chascun bien douze potz de vin; ilz sont de telle nature que ils s'endorment par l'espace de trois jours et trois nuytz, et quant ils sont reveilliez, ils font un si grand et si horrible cry qu'on les orroit braire de quatre à cinq lieues; ils tyrent à la charue comme chevaulx, et font labour sans ayde de bestes.

Leurs femmes sont petites comme nayns,

et ont deux queues, et sont vestues de peaulx de garapotz, qui sont grandes bestes comme beufz; la teste longue de six piez, le corps comme ung cerf et à six piedz, ceulx de devant comme griffons, ceux du parmy comme ung beuf, et ceulx de derrière comme ung lyon; le poil jaune, vert, noir et blanc, et long de trois piez.

Item, les cocqs portent laine vermeille de quoy on fait les draps fins, et sont grans comme grues, la creste blanche et longue d'une aulne, et au bout la dicte creste a une pierre si excellente qu'on ne la sçauroit estimer : car l'hostel où les dictz coqs seront, le tonnoire, l'escler, la fouldre ne la tempeste n'y pourront faire aucun mal, pour la grant vertu et dignité de la dicte pierre. Ils ont le bec large comme une becque, et les fault tondre tous les mois, et les dictz coqs et poulles chantent tousjours ensemble si trez melodieusement qu'ilz endorment les gens : car il semble qu'ilz soient luz et harpes de ouyr leur chant.

Les poulles sont perses comme azur et n'ont point de plumes, si non en la queue qui est blanche et comme miroer de paon, et ponnent des œufz tous cuytz, pour la grant chaleur qui est en eulx; et est bonne et excellente viande, et qui les veult mengier clerez, il les convient mettre en eau chaulde.

Item, avons esté en une aultre ysle nommée l'ysle de Rude-Fridaga, où les femmes ont deux couillons, et sont moitié noireset moitié blanches, et filent la soye le plus excellentement que jamais on sçauroit veoir. Les hommes ont les cheveulx trainans jusques en terre, et sont jaunes comme fil d'or, et ne font rien, ne aussi ilz ne veulent rien faire, sinon danser, ryre et galler.

En la dicte ysle a une manière de bestes qu'on appelle *opy loripha,* grosse comme un onnel, et est toute ronde, le poil blanc, jaune, noir et vert; le col long bien dix aulnes, et a la teste comme une gargouille. Elle gette feu par la gueule, qui sent le souffre, especiallement quant il tonne, et se resjouyst

tant du tonnoire qu'on l'orroit braire et crier de plus de sept lieues.

Item, en l'ysle de Sosorogo, qui est grande, en la quelle nous avons esté bien l'espace de trois sepmaines, et est auprès du pays d'Albanie, merveilleuse cyté et grande près de Alexandrie, où madame saincte Catherine fut née et où les marmotz sont. En ceste dicte ysle les vaches n'ont point de cornes ne de queue, et semblent estre painctes, et le laict qu'elles donnent semble estre vin blanc, et est aussi bon que l'on sçauroit trouver, et sont tonsées deux fois l'an, et de la laine qu'elles portent on en fait ces draps de veloux blanc.

Item, les chievres ont le laict si aigre qu'il ne sert que de verjus ou de vinaigre. Les moutons ont sept cornes et deux testes, et la laine verte, et n'est loup qui en puisse approuchier, tant sont courageux; ilz sont grans comme asnes, et ont la queue comme ung lyon. En ceste dicte ysle, les gens sont vestuz

de peaulx de pyrelmogues, qui est une beste de la grandeur d'un chat, et de longueur demye aulne; le poil de la couleur au col d'un mallart, la teste comme ung synge, la queue comme une marmote blanche, et est très excellente penne; elle conserve et garde une personne de plusieurs maladies, mais on n'en peut avoir ne pour or ne pour argent, tant est précieuse la penne de ceste dicte beste.

Item, en l'ysle de Tapilomugan, qui est auprès de Arcusie et de Samarie, où les enfans mangent leurs pères et leurs mères quant ilz sont anciens; et est auprès du mont Ostrac, où les oliphans et les griffons sont, qui se combatent aux hommes du pays et leur font grande guerre, et de l'autre part le pays où les hommes vivent de l'odeur d'une pomme.

En ceste dicte ysle a une rivière grande qui descent dedans le fleuve de Eufrates, lequel vient de paradis terrestre, où l'on pesche des anguilles de quatre cens piez de long, et saillent hors de la rivière pour ouyr le son de la loure, et en la dicte rivière n'ose aller aucun

navire où il y ait point de fer, car les pierres qui sont au fons le saperoient et tireroyent au fons. En ceste dicte ysle a des oiseaulx grans comme des oes, et quant ilz sont nourriz et qu'ils peuvent voler, le père et la mère en chassent une partie, et par dueil qu'ils ont ils volent si hault que le soleil les cuyt et tue; et puis quant ils sont cheuz on les menge, et est très bonne viande, et en y a si grant nombre qu'ilz en sont au dit pays tous reffais.

Item, au mont de Tripho, en la partie orientalle, nous avons veu ung chasteau fait d'esquailles de gouffiques et une roche de fin or d'un costé, et d'autre costé tout de cristal; de la quelle montaigne on ne voit point le couppel, et de grosseur tout entour deux lieues, et au couppel de cette dicte roche a un oysel que est plus grand que six griffons, le quel mengue tous les jours de trois à quatre beufz; et n'est homme qui se osast trouver sur terre en ces contrées à l'heure de sept ou de huyt, qu'il va repaistre; et quant vient environ neuf heures, il s'en va à son dict lieu, et

tout le jour il chante si haultement et si melodieusement que on l'ot de plus de 25 lieues, car il resonne son chant si tresfort que tous les autres oyseaulx de tout le dit pays laissent à chanter, et chacun oyseau se mussent pour la crainte et tremeur du dit oyseau. Ce dit oyseau est appellé *pypharaum*. Les œufs qu'il pont sont gros comme ung baril, et ne les peut-on casser, et semble qu'ilz soient paingtz de toutes couleurs. Trois ou quatre fois la sepmaine il volle en l'air; il a les yeulx si très reluisans que il semble estre feu, et est aucunes fois bien quatre heures sans revenir. En l'air est pour regarder où il prendra sa proye; il n'espargne foible ne fort; il se boute plainement en la mer pour prendre le poisson, et s'il treuve une balaine, il la mettra à mort.

Item, au pied de la dicte roche a dix grans chasteaulx, les quelz sont tous faiz de pierres precieuses, et il y a des femmes qui les gardent; et en chacun chasteau a sept grosses tours, et en chascune tour a un grand

serpent de diverses couleurs, et moult merveilleux, et dit-on que ces sept serpens signifient les sept pechiez mortelz qui guerroient les dix commandemens que les dictes femmes gardent.

Item, nous avons esté en une autre ysle nomée Vulfepaton, en la quelle a une rivière qui descend au fleuve de Gyon, qui vient de paradis terrestre, et en ceste dicte ysle ne hante que femmes ; on ne les peut congnoistre d'avec les hommes, tant sont vaillantes en guerre. Et auprès a une autre ysle qu'on appelle Tripongalagan, et fault qu'ils passent une rivière qu'on appelle Magrouffa quant ilz veulent habiter aux femmes, et se les femmes enfantent ung filz masle, elles l'envoient demourer avec les hommes; se c'est une fille, elles la tiennent et la nourrissent, et lui ardent la mamelle dextre, affin, quant elles sont grandes, qu'elles puissent mieulx courir la lance, car elles guerroient mieulx que les hommes.

Item, pareillement, en ensuivant toutes les

choses dessus dictes, nous avons veu ung grant et merveilleux poisson qui saulte sur la mer plus de cinquante brasses en hault et de travers; il nage plus viste et plus tost que ung oyseau ne sçauroit voler, et si a les dentz si fortes et si aguës que quant il empoigne ung batel, il le dessire et le met en pièces, et quant on le veult appaisier, il convient sonner ung gros tambour. Il a bien douze vingtz piez de long, et de haulteur bien quarante piez; sa teste est toute ronde, ses oreilles pendantes plus de vingt brasses; il a treize cornes longues bien de sept aulnes; il gette feu par les dictes cornes plus de cent brasses à long; les yeulx plus gros que une chauldière à tainturier, et est couvert d'esquailles, et ot-on sonner les esquailles, quant il nage, de cinq ou sept lieues loing; il a la queue fourchée en quatre, et fait esclisser la mer de sa queue plus d'une lieue de hault.

Mon très chier cousin, j'ay entendu que aucuns de nos gens ont veu des lymaçons qui sont gros comme des tonneaulx, et pareillement des hanetons qui sont si grans et si

merveilleux qu'il n'est homme qui y puisse demourer.

Item, nous avons esté gettez si arrière le plus merveilleusement que jamais homme vit du vent et de l'orage, qui nous a transporté en bien peu de temps jusques au bas occident; et là nous n'avions point de nuyt, et y avons esté trois moys sans revenir, et y avons veu plusieurs et divers pays.

Nous avons esté en une grande et merveilleuse cyté, nommée la cyté de Montane, où nous avons veu une montaigne la quelle a plus de cent lieues de hault, et est ung pays de bestes sauvages, où les tygres sont, les panthères et autres bestes moult merveilleuses; et si y a des pyes qui sont plus grandes que grues, et n'est homme qui osast aller seul sans estre accompaigné de cinq ou six hommes, pour les pies et autres oyseaulx qui sont dangereux et à craindre, et ont les dictes pies le bec long bien une aulne.

Item, en ces pays a grans forestz, et sur

tous autres arbres nous avons veu ung grant arbre le quel a plus de trois lieues de tour de ses branches, et n'en voit-on point le couppel, et est environné tout d'eaue, et le fruyt qu'il porte est long comme une andouille, et rend le jus vermeil comme sang, et n'est point de si excellent vin, et dedans chascun fruyt a une pierre precieuse qui esclère la nuyt comme le jour, et ne porte le dit arbre que de trois ans en trois ans, et auprès du dit arbre est la roche de Videquin, où toutes les bestes sauvages du dit pays vont couchier dedans la dicte roche, pour la crainte des chahuans qui leur portent guerre la nuyt, car ilz sont plus grans que griffons et sont en grant nombre.

Item, nous avons esté en ung lieu bien plus approuchable, venant vers les parties de paradis terrestre, où il y a un prestre françois, au quel prestre Jehan ou son vicaire a donné la cure de Cytrie, en la quelle le dit curé a de disme le plus excellent blé que l'on sçauroit demander, et pareillement des meilleurs vins, et tous les ans bien cinq cens

oysons, cinquante veaulx, deux cens aigneaulx qui portent la laine verte, et n'ont plus de queue que ung cynge, et n'ont que une corne; outre plus bien quarante barils de miel, car les mousches sont grandes comme poulles.

Item, nous avons esté au pays de Garganie par la mer Rouge, près de paradis terrestre, où nous avons veu des choses admirables, comme bestes sauvages et autres, et est le dit pays tant fertile de tous biens que c'est merveilles.

Item, nous avons veu la fronde et la pierre de quoy David tua Goliath, et plusieurs autres choses qui seroient trop longues à raconter.

Item, les poulles sont grandes à merveilles et n'ont point de creste ne de queue non plus qu'un cynge, et n'ont aussi qu'une corne, et ponnent les œufs aussi gros que oes; et y a tant de paons qu'on n'en scet que faire, si non que le dessus dit curé seroit bien joyeux qu'il y demourast plusieurs François avec

lui pour vivre des biens qu'il a en la dicte cure : mais les gens de ce pays n'y sçauroient bonnement vivre, pour l'intemperance de l'air, dont est dommage.

Autre chose ne vous sçauroys que rescripre pour le present. Recommandez-nous à tous noz amys de par delà. Dieu vous doint bonne vie et longue.

Escript en la cité d'Argelle le VI[e] jour de may.

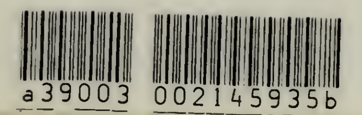
Le vostre

VILLAGE,

Conducteur des gallées de Provence.

Cy finent les Nouvelles admirables
que les capitaines des gallées
ont veues en diverses ysles
de mer vers les parties
orientalles.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.


a39003 002145935b



